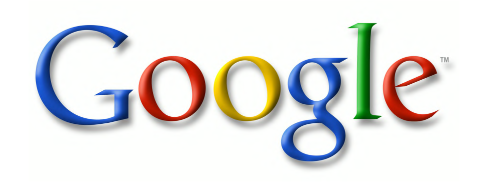
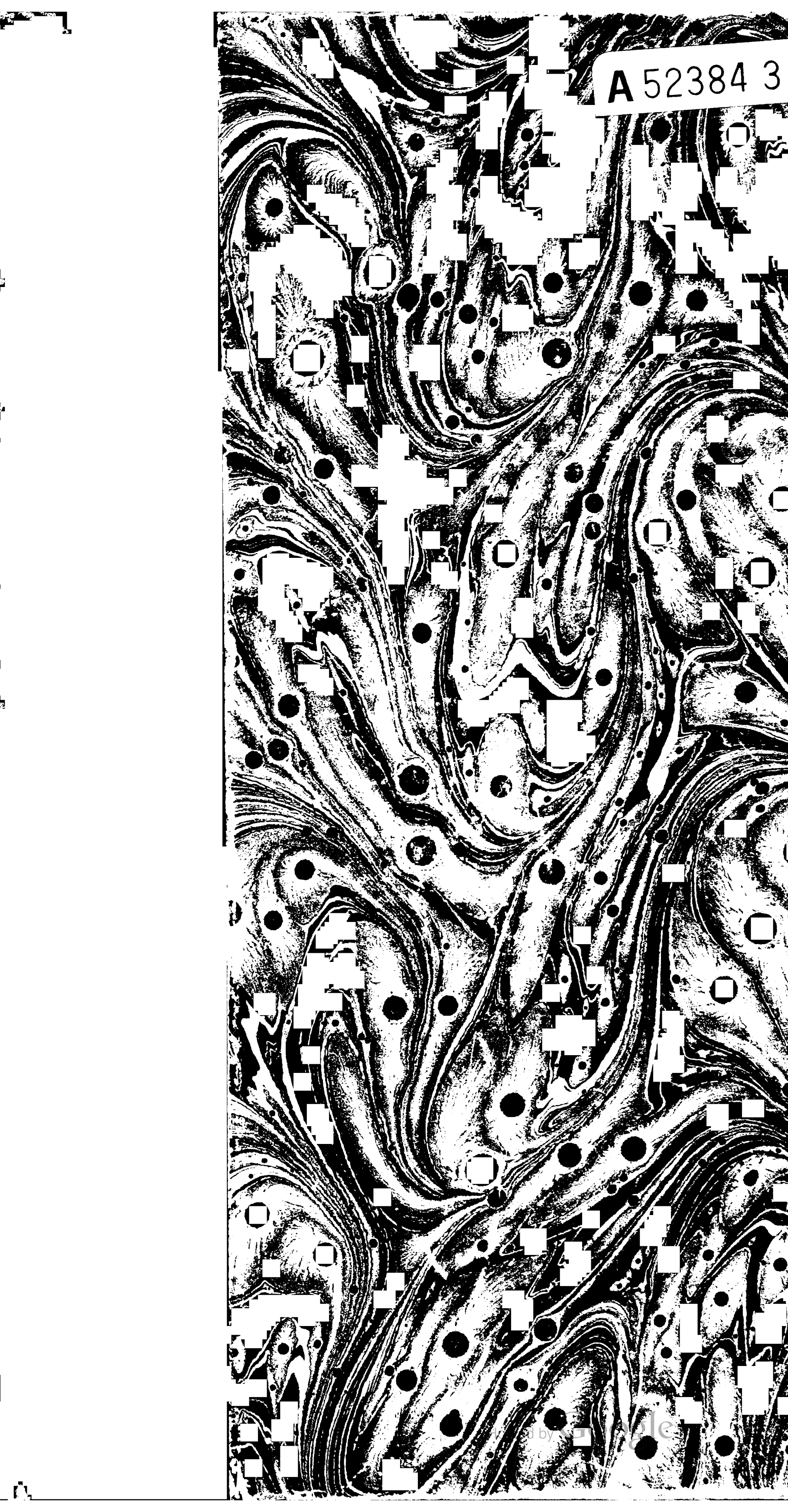
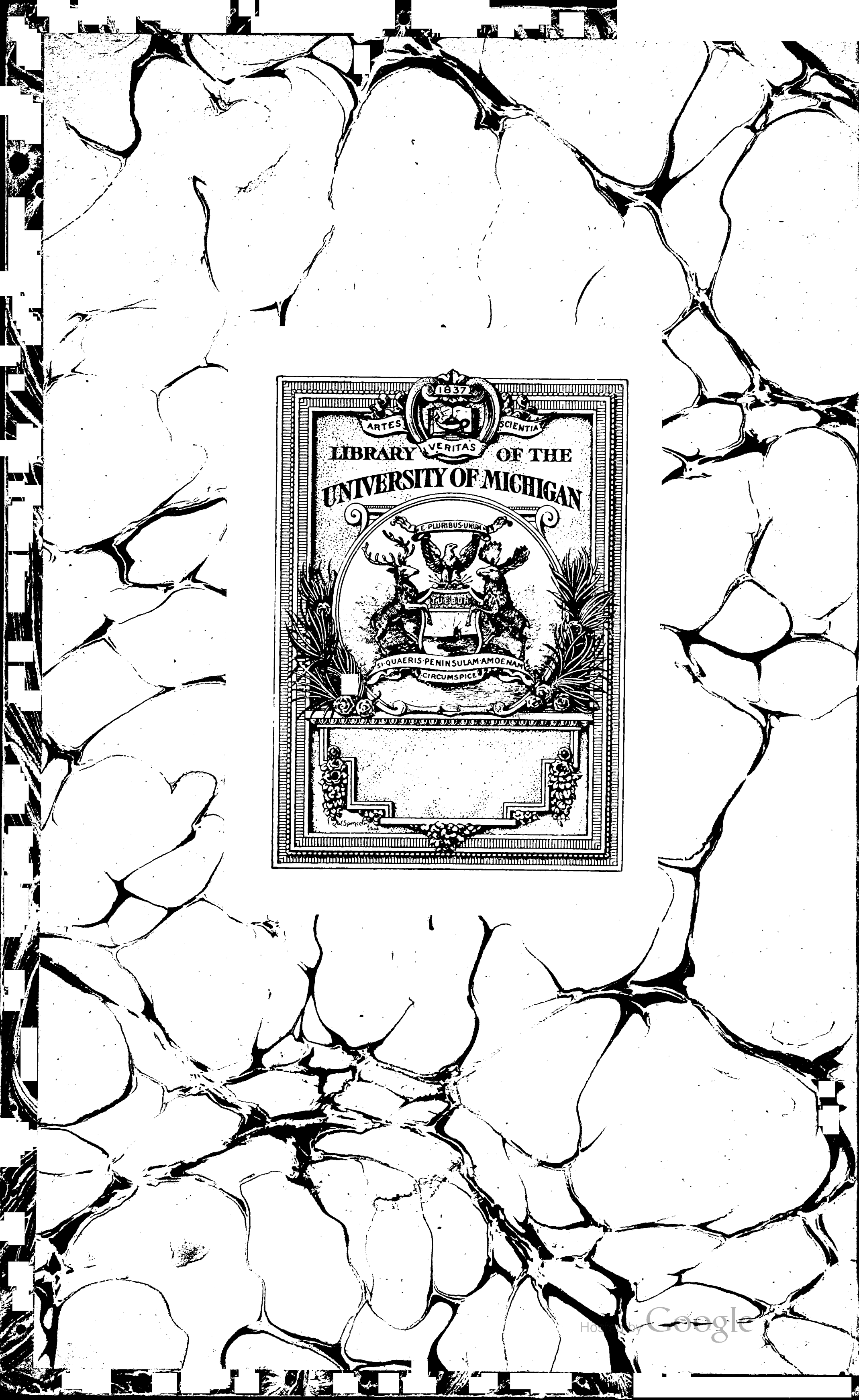
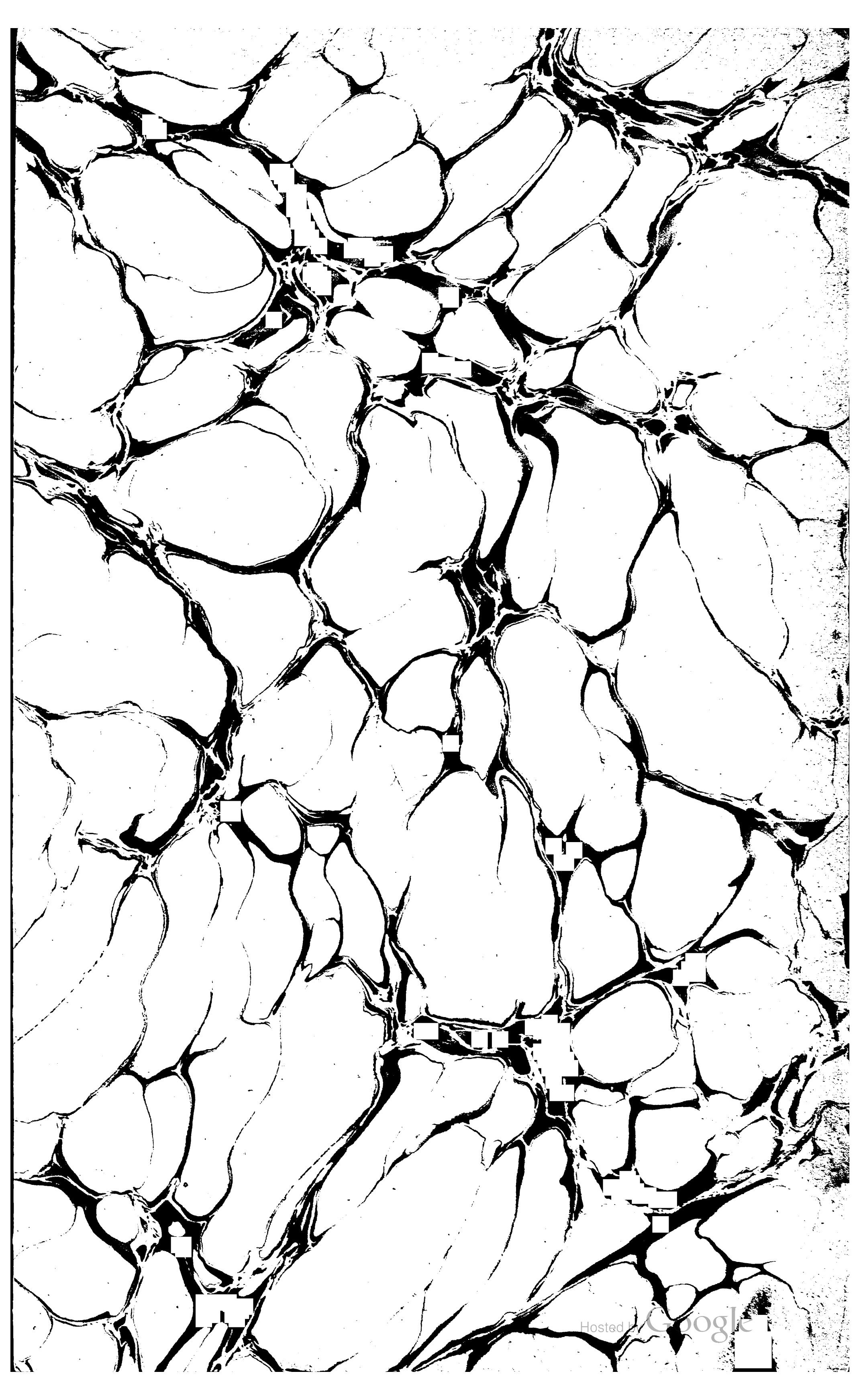


ARTINE




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LAMARTINE

LAMARTINE

POÈTE LYRIQUE

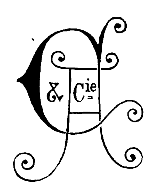
THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

ERNEST ZYROMSKI

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX



PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1896

A M. GEORGES PERROT

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE ET D'AFFECTION

INTRODUCTION.

Le génie lyrique que révélèrent les *Méditations* n'a pas éclaté en 1820 par la grâce d'une création spontanée et inattendue.

Pendant sa jeunesse, Lamartine semblait s'abandonner à l'action de son temps: c'est à peine si l'effusion intermittente d'une mélancolie distinguée pouvait apprendre à un spectateur pénétrant qu'en cette âme s'élaborait la matière d'une grande œuvre. On sent en ce jeune homme porté aux caresses et facile aux larmes, mais exigeant et impétueux, une force obscure et encore incertaine que la vie, selon les cas, peut éteindre ou épanouir. S'il a tous les charmes de l'adolescence, il en a aussi les inquiétudes et les caprices: il déconcerte par ses sentiments contradictoires, son besoin d'agir et son goût du rêve, sa gaieté suivie de longues tristesses, la joie de ses départs à la ville, puis l'allégresse de ses réclusions à la cam-

pagne dans la solitude la plus profonde : c'est une âme qui s'agite et qui souffre, en quête de ce qui lui manque sans savoir ce qu'elle désire, bien décidée à trouver la source d'apaisement.

Il importe donc de distinguer deux parts dans sa vie jusqu'à l'apparition des chefs-d'œuvre : l'une connue et facile à suivre, se déployant au grand jour, traversée d'incidents qui nous paraîtraient sans doute moins intéressants si nous ne les rattachions à la formation de son génie par l'effort de notre critique artificielle : l'autre secrète, silencieuse, à peine connue du poète, parce qu'elle se passe en lui, au fond de lui, dans les régions voilées de l'inconscient. Sans négliger la première dans la mesure où elle servira à notre étude, nous avons surtout essayé de suivre la seconde, de montrer sa fécondité par les éléments de renouvellement qu'elle fournit à l'imagination.

C'est dans l'étude de cette vie intérieure de Lamartine que nous avons trouvé les causes de son génie, l'explication des caractères de son lyrisme.

Nous verrons que le poète se livrait dans la solitude à une vie de songe dont l'intensité fut extraordinaire. Certains livres préférés, en répandant devant lui des formes et des êtres qui animaient ses rêveries, apportaient à sa sensibilité une nourriture et un

ferment d'où sortirent des émotions et des images nouvelles.

Son esprit, que le collège avait façonné aux habitudes de la rhétorique latine, s'assimile peu à peu les images de la poésie biblique. Cette pénétration lente et continue de son imagination aryenne par l'imagination sémitique lui donna le sens de l'éternel, et fortifia sa puissance d'invention verbale.

Dans les poèmes de Chateaubriand, il goûta le prix de la vie sentimentale, la tendance invincible de l'âme humaine vers l'infini, le retentissement de ses émotions dans l'univers, l'approfondissement de ses joies et de ses douleurs dans la solitude.

Le romanesque de la poésie d'Ossian lui fit connaître le monde étrange où se déroulent les légendes celtiques, le prestige de symboles nouveaux, tout un vocabulaire où se représente la vie des songes. L'imagination septentrionale, éprise de fantastique, éveilla sa curiosité en nourrissant son goût du mystère.

Dans les vers de Pétrarque, il trouva une conception nouvelle de l'amour, et une manière de la rendre, dans laquelle l'imagination prête au cœur la magie de son décor, son besoin de glorifier tout ce qu'elle touche, de faire servir l'univers à l'apothéose des souvenirs.

Enfin l'influence de Pétrarque ne peut se séparer

de l'influence de l'Italie qui a déposé dans la mémoire du poète ses formes, ses couleurs, ses parfums, tous les charmes de sa nature si apte à se transformer en paysages de rêve.

La Bible, Chateaubriand, Ossian, Pétrarque et l'Italie, voilà les sources littéraires du lyrisme de Lamartine. — Ces influences diverses, qui se mêlent et se fondent, se manifestent rarement par des imitations directes, plus souvent par des suggestions invisibles. Leur action se fait sentir lentement, et pénètre d'autant plus l'âme qui l'accepte sans la dénaturer par les conventions de l'art. C'est l'ordinaire effet des influences latentes : moins visibles, elles sont plus profondes par leur constance même, et leur facilité à dépouiller les marques de leur origine.

*
* *

Pour comprendre cet enrichissement de l'imagination Lamartinienne, nous essayerons d'entrer dans le paysage que le poète portait en lui et de suivre les mouvements des images qui s'y développent. Car le génie de l'artiste déforme les spectacles de la réalité et en accommode les différents plans à une vision intérieure. Dans cette combinaison originale, il distingue difficilement ce qu'il donne aux choses et ce

qu'il en tire. Le monde extérieur prend des apparences nouvelles, et s'illumine de reflets dont les combinaisons brillantes sont pour nos faibles yeux une surprise et un enchantement. Il nous semble que le poète a trop de complaisance dans ces créations, et que, dans son goût de l'éclat et de la vie, il sème à son gré sur l'univers les couleurs d'une palette artificielle pour faire resplendir ses teintes pâles et grises. C'est que l'artiste porte en lui un monde aux perspectives mobiles, dont il peut déployer les richesses au contact de la réalité selon les besoins de l'imagination, ou à l'appel des souvenirs selon les besoins du rêve. Il mêle à ce qu'il entend les accords d'une musique intérieure aux modulations infinies, et des mélodies, qui pour nous restaient confuses, sortent alors des choses avec une sonorité tour à tour étouffée et vibrante. De même, il transforme ce qu'il voit en y ajoutant la grâce ou l'ampleur des spectacles qu'il évoque du fond de son âme ; dès lors les contours sont atténués ou exagérés, les reliefs s'accusent ou s'évanouissent dans une pénombre mystérieuse : les images du passé, brillantes et pures, qui se lèvent dans sa mémoire, se superposent aux objets qui s'agitent devant ses yeux : dans toutes ses œuvres il suit la ligne idéale de ses songes pour y enfermer le monde extérieur, matière ductile dont il

dispose souverainement, et qu'il distend ou resserre avec la liberté du sculpteur qui dégrossit le bloc informe. Nous nous étonnons de ces bonds d'une imagination conquérante : après la secousse de l'enchantement, nous continuons à voir le monde sous la grisaille où s'arrêtent nos yeux sans vie ; nous croyons que les objets ont l'apparence terne que nous leur prêtons, comme si la réalité n'était pas vraiment la matière amorphe et indiscernable qui n'a d'existence et d'éclat que par les créations auxquelles nous la forçons à collaborer.

*
* *

Nous avons tâché de comprendre ces créations qui se préparent dans le paysage intérieur. En notant les formes qui s'y meuvent, les images qui le traversent, la lumière qui l'enveloppe, les reflets qui semblent flotter sur ses différents plans, les sons qui s'en exhalent et les parfums qui errent dans ses avenues profondes, il nous a semblé que nous étions admis dans l'intimité du grand poète, et que nous assistions à l'éclosion de son œuvre comme aux cérémonies de quelque office sacré. Tous les êtres qu'il avait évoqués dans la solitude ou qu'il avait contemplés à travers ses livres se retrouvaient là, jouissant de l'existence

pâle des ombres, mais prêts à se lever, à se parer des couleurs de notre monde pour représenter les divers épisodes de sa vie sentimentale ; de même les images et métaphores, qui sont pour lui des êtres doués d'une vie subtile et féconde en métamorphoses, s'étaient déposées là comme des fleurs brillantes, et tapissaient ce jardin intérieur en y semant les couleurs qui donnent tant d'éclat aux souvenirs du passé. En rentrant en lui-même, le poète revoyait donc les êtres animés des ardeurs qu'éveillaient ses lectures, les rêves de son existence si anxieuse et vagabonde, les formes qu'il créait pour l'apaisement de ses désirs innombrables.

Lamartine est à l'état lyrique quand ce paysage intérieur s'illumine et se projette sur notre monde.

Nous avons suivi cette projection à travers son œuvre : nous avons tâché d'analyser les effets qu'elle produit sur la nature idéalisée. Et ainsi la formation et l'épanouissement du lyrisme s'expliquent par l'élaboration de ce monde intérieur, sa floraison merveilleuse, et l'éclat de sa vie qui se répand sur l'univers.

L'analyse critique nous a servi à déterminer les éléments divers qui collaborent à cette création : sa

tâche est nette et indispensable. Mais en vivant avec le poète, en pénétrant dans le domaine où se forment les symboles de son existence poétique, en se penchant vers lui avec la sympathie fervente qui donne à l'âme toute la puissance de vision dont elle est capable, on comprend l'harmonie et l'unité de l'œuvre géniale, qui a l'abondance, la souplesse, la sûreté et l'éclat des créations de la nature, si compliquées dans leur période de préparation, et qui semblent éclore au jour de la vie avec l'épanouissement d'une énergie spontanée et irrésistible.

LIVRE PREMIER

ÉLABORATION DU PAYSAGE INTÉRIEUR.

CHAPITRE PREMIER.

LA BIBLE.

L'enfance du poète a été bercée par les récits de sa mère. Malgré le tour romanesque que prennent volontiers ses souvenirs, nous pouvons comprendre quels ont dû être les effets de cette éducation, fécondée par tout ce que l'imagination et le cœur d'une femme d'élite ont de plus exquis et de plus clairvoyant.

La Bible surtout offrait des comparaisons, des images, la poésie de son décor à la fois primitif et somptueux. Elle servait à préciser un sentiment ou à dépeindre le caractère d'un paysage. « A chacun de ces beaux ou gracieux tableaux des labours, des semailles, des foins, de la moisson.... une citation d'un verset des Écritures gravait dans notre mémoire une empreinte juste et pittoresque du spectacle que nous avions sous les yeux[1]. »

1. *Souvenirs et Portraits*, Hachette, Jouvet, 1886, t. I, p. 50. — Je

Lamartine était donc préparé à chercher dans la Bible des inspirations. Dans une lettre adressée à Guichard de Bienassis, il en recommande la lecture parce qu'elle est « capable de former beaucoup l'écrivain. » « Je voudrais que tu ne fisses presque que traduire l'Écriture en vers simples, mais travaillés et châtiés, semés de réflexions naïves et touchantes[1]. »

Une circonstance vint fortifier ce goût si heureusement cultivé par l'éducation. De Genoude préparait une traduction des livres saints. La Correspondance nous montre le poète admirant la finesse et la sûreté de ce travail, s'intéressant aux efforts de son ami, le pressant d'achever une œuvre si glorieuse. « Depuis quelques jours toute la maison était occupée de vous. J'y avais parlé des *Psaumes* : on les a fait venir de Lyon. On en lit un peu chaque jour : les juges sont délicats et tout le monde est de mon avis : on est pleinement satisfait, on s'enthousiasme[2]. » Les Psaumes de David le frappèrent en effet par la grandeur des pensées et l'éclat des images.

remercie MM. Hachette et Cie, éditeurs de la Société propriétaire des œuvres de Lamartine, de m'avoir autorisé à reproduire les vers du poète.

1. *Correspondance* publiée par Mme Valentine de Lamartine, 2e édit., Hachette, Furne, Jouvet, 1882, tome I, p. 86.

2. Lettre du 26 juin 1819.

Une âme impétueuse, une âme de feu vit dans ce poème avec ses colères et ses ravissements. A lire ces ardentes paroles, le jeune homme éprouva une sorte d'ivresse, et la flamme de la poésie biblique échauffa son imagination.

En suivant avec curiosité ce long travail de traduction si utile dans sa subtilité pour pénétrer l'originalité d'une langue, il déposa dans sa mémoire un grand nombre d'images, prêtes à se lever pour symboliser avec éclat quelque sentiment. Les chants du poète Hébreux retentirent en lui « comme des notes éparses d'un air oublié [1]. » Nous allons voir que ce retentissement se fait entendre souvent dans sa pensée et dans ses vers.

I.

Le prophétisme est par essence l'état d'inspiration. Le prophète c'est le *vates* qui chante ce que Dieu lui révèle. L'esprit du prophète vit au milieu des mystères dont il éclaire les énigmes. Il est le confident de Dieu. Le monde qui l'entoure est une matière qu'il fait entrer à son gré dans les combinaisons de

1. *Recueillements Poétiques*. Lettre-préface à M. Bruys-d'Ouilly.

ses chants. Il est toujours ce que le poète est, par accident, aux heures joyeuses de l'inspiration. « Il est le plus lyrique, le plus pieux et le plus pathétique à la fois des hommes qui chantèrent leur propre cœur ici-bas [1]. »

Tous ces chants partent d'une âme que la pensée de l'éternel emplit tout entière. C'est dans la Bible que Lamartine trouva la poésie dans son expression la plus pure et dans ses élans les plus directs. Il crut dès lors que le poète est l'interprète de Dieu, et que son art, dans ses manifestations les plus hautes, doit se fondre dans un sentiment divin.

Il fut touché surtout par la tristesse des accents bibliques. Il y entendait la plainte de l'âme humaine devant les misères de la vie. Dans les cris d'effroi du prophète, les lamentations de Job, et les découragements de l'Ecclésiaste, s'exprimaient magnifiquement toutes les amertumes de son existence inquiète. Aussi a-t-il pu écrire plus tard : « La mélancolie ne date ni de Virgile, ni de l'école romantique de notre temps, ni de M. de Chateaubriand, ni de nous : elle date de la poésie sacrée de la Bible [2]. » Cette poésie montrait la petitesse de la créature dans

1. *Prem. Méd.*, préf.
2. *Philosophie et Littérature*. Paris, Lemerre, 1894, page 37. Ce volume est extrait des *Entretiens Littéraires*.

l'univers. La vie humaine, réduite à sa faiblesse. est condamnée au malheur. En présence de Jéhovah, la vertu même n'est pas une sauvegarde. Au-dessus des êtres créés s'élève l'image auguste et terrible de Dieu. Dès son enfance, le poète a éprouvé le sentiment d'oppression et de mélancolie qui se dégage de ce livre où retentissent si lugubrement les échos de la douleur humaine.

II.

Dans la Bible, la nature est d'abord considérée comme l'œuvre divine. L'homme qui la contemple dans la pureté de son cœur y entrevoit Dieu, et, dans la joie de son émerveillement, il se plaît à chanter ses beautés. Toutes les manifestations de la vie sont les gestes d'Elohim. Sa puissance apparaît surtout dans les phénomènes qui étonnent la faiblesse humaine, dans le fracas du tonnerre, l'éclat du soleil, le rayonnement mystérieux de la lune, la majesté de la voûte céleste. Quand la nature paraît s'agiter, elle exprime la colère divine : lorsqu'elle s'apaise dans le calme des nuits ou dans l'épanouissement des espaces ensoleillés, elle ressemble à un

grand être en prières: c'est que la nature est un temple où se pratique le culte de Dieu.

Ce panthéisme[1] devait séduire Lamartine. Il offrait un appui à son imagination éprise de l'infini. L'univers s'animait, jouait son rôle dans le drame divin: en se déployant il révélait Dieu. On peut donc dire que le poète s'inspirait de la Bible, quand il représentait la nature dans une attitude d'adoration.

L'univers est le temple et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme, et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés[2].....

Jéhovah de la terre a consacré les cimes :
Elles sont de ses pas le divin marchepied[3].

L'imitation est encore sensible, lorsque le poète considère l'aimée comme un temple où l'amant vient déposer l'hommage de sa prière:

1. Ce caractère de la poésie biblique a été mis en lumière par Herder dans son étude sur l'*Esprit de la poésie hébraïque*, publiée en 1782. « Le propre de cette poésie est de tout remplir par Jéhovah... Le tonnerre est sa voix, la lumière est son vêtement, les cieux sont sa tente, son palais, son temple, son château fort... »
2. *Prem. Méd.*, La prière.
3. *Nouv. Méd.*, Improvisée à la Grande-Chartreuse.

Ses bras seront mon trône et toi mon marchepied [1].

Les images du prophète sont transposées ici par un travail inconscient de l'imagination.

La nature joue dans la Bible un autre rôle. Non seulement elle chante la gloire de Dieu par l'éclat de sa lumière et l'immensité de l'espace où elle se meut : mais surtout elle sert à montrer à l'homme la fragilité de ses vertus, la grandeur de ses crimes : elle se dresse pour la vengeance. Elle semble participer à l'enthousiasme ou à l'effroi du prophète : elle obéit à l'élan de son adoration, à l'explosion de son désespoir. On dirait qu'elle ne vit pas par elle-même : le pouvoir de l'âme est si fort qu'elle fait mouvoir la terre entière au gré de ses inspirations. C'est ainsi que la nature semble suspendue aux lèvres du prophète. Les eaux grondent et se soulèvent, les montagnes frémissent, le désert tremble et s'étonne : docilement, à la voix de Dieu et de ceux qui le chantent, l'univers se lève avec tous les gestes de la joie ou de l'horreur.

Voici quelques métaphores bibliques :

« Les sapins et les cèdres du Liban ont vu avec joie sa ruine [2]. »

1. *Ch. d'un Ange*, 13e vision.
2. *Isaïe*, XIV, 8. Toutes les citations de la Bible seront faites d'après la traduction de Genoude.

« Voix du Seigneur qui ébranle la solitude et qui jette l'épouvante dans les déserts de Cadès[1]. »

« Le désert se réjouira ; la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme un lis[2]. »

De même, dans les vers du poète, la vie de l'âme retentit sur la nature entière et semble animer d'une existence fantastique la masse des montagnes et des mers.

Les cèdres du Liban symbolisent la puissance divine ; à travers leurs branches, avec un frémissement terrible, un vent passe qui paraît être le souffle de Dieu ; on dirait que ses ondulations se prolongent dans la *Chute d'un Ange :*

Ils entendaient grossir cet immense murmure
Qui sifflait nuit et jour parmi sa chevelure,
Comme un souffle lointain de l'inspiration
Que donnerait le cèdre aux harpes de Sion[3].

Ainsi représentée, la nature se livre à des mouvements imprévus qui jettent dans l'esprit l'étonnement et l'horreur. On voit surgir tout à coup le bras de Dieu dans un geste formidable : l'univers s'agite et résonne dans ses profondeurs. Une impression de

1. *Ps.*, XXIX, 7.
2. *Isaïe*, XXXV, 1.
3. *Ch. d'un Ange*, 8e vision.

sublime se dégage de cette vision. Le sublime de la Bible réside en effet dans le contraste sans cesse éclairé de la toute puissance de Dieu et de la fragilité des créatures. D'une part l'action souveraine de Jéhovah, l'éclat de son verbe, les miracles de son intervention ; d'autre part l'humilité de la nature, ses agitations et ses tremblements, l'attitude incertaine de sa matière infiniment méprisable. Job. David et les Prophètes sont exaltés par la vue de ce contraste, et ils le marquent dans des raccourcis d'expression, d'un jet direct et impétueux. Certaines phrases, très courtes, sans épithète, ont une envergure immense. La force de l'expression est tout entière dans le verbe qui élargit la sensation et la rend démesurée comme l'action divine, ou dans l'image, sobre et forte, qui se dresse brusquement en lumière, éclairant les misères de la créature.

« Cieux, entendez ma voix : terre, écoute les paroles de ma bouche[1]. »

Lamartine dit aussi énergiquement :

Sous les pieds de vos rois, terre, remuez-vous[2].

Les éclairs sont les regards de Dieu qui dans sa colère foudroie l'univers.

1. *Deutér.*, XXXII, 1.
2. *Ch. d'un Ange*, 14e vision.

« Vos éclairs ont lui sur la terre; la terre s'est émue, elle a tremblé[1]. »

Voici des vers où la même image provoque la même sensation de terreur.

Son œil était l'éclair et son geste tuait[2].....
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde[3]....
Les fantômes sacrés d'Oreb et de Sina
Pâlirent aux éclairs des nouvelles paroles
Et le passé s'illumina[4].

Quelquefois l'image de l'éclair n'est pas indiquée, mais l'éclat du regard a la même violence, meurtrière et inévitable :

« Les monts s'écoulèrent devant la face du Seigneur et le Sinaï devant la face du Seigneur[5]. »

« Lorsque Dieu les regardera, les montagnes, les collines et les fondements de la terre s'agiteront dans l'effroi[6]. »

De même dans Lamartine:

La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs[7].....
Celui qui d'un regard a lancé la lumière[8].....

1. *Ps.*, LXXVII, 18.
2. *Ch. d'un Ange*, 14e vision.
3. *Prem. Méd.*, L'Homme.
4. *Rec. Poét.*, A M. de Genoude.
5. *Juges*, V, 5.
6. *Ecclésiastique*, XVI, 19.
7. *Prem. Méd.*, Chants lyriques de Saül.
8. *Nouv. Méd.*, Stances.

Ainsi la nature est douée d'un pouvoir de métamorphose dont s'émerveillait un esprit avide de belles images. L'âme du prophète semble en disposer souverainement, car elle ne voit dans le monde que le prolongement de ses émotions personnelles. Par là s'expliquent les formes que prend l'univers, tour à tour épouvantées et joyeuses. Le croyant y sent la puissance de Dieu, une perpétuelle force de création sur une matière informe dont l'existence est vaine, comme celle d'une ombre, sans l'intervention divine. Littérairement, tout ce pittoresque biblique est l'expression spontanée d'une pensée exaltée par l'allégresse de sa foi, ou tendue par l'épouvante du châtiment que méritent les crimes des hommes.

III.

L'influence de la Bible est plus visible encore dans l'expression. Les images qui se sont déposées lentement dans la mémoire de l'enfant se retrouvent, reprises habilement ou inconsciemment modifiées, dans les vers du poète.

Cependant le lyrisme des livres saints semble avoir des caractères trop particuliers pour se prêter

à l'imitation. L'imagination sémitique diffère si nettement de l'imagination aryenne[1] ! L'inspiration du Sémite est désordonnée, les idées se juxtaposent en se heurtant, l'art du groupement fait défaut. Aussi le lyrisme biblique a-t-il une forme originale : il est énergique, procédant par bonds, par violents coups de colère, incapable de ces larges mouvements où s'épand la verve oratoire, mais pressé, court, heurté, éclatant. Des cris de haine renouvelés avec une puissance de malédiction et un goût de la vengeance qui dénotent l'atrocité de natures primitives ; puis des effusions, des élans d'allégresse, des hymnes d'amour, et, dans l'expression de cette existence morale sans cesse vibrante, abondent les métaphores qui illuminent la pensée.

Lamartine est trop latin par l'imagination et la manière de composer des tableaux pour reproduire ces images impétueuses. Cependant un grand nombre de symboles bibliques, en se gravant dans son

1. « L'hébreu, essentiellement fragmentaire, elliptique, est le plus rebelle idiome... Tous les prophètes font de terribles efforts et désespérés pour parler. » Michelet, *La Bible de l'Humanité*, p. 383. — « L'imagination nette et sobre d'Israël... » E. Renan, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 81. — « Ces vieilles paroles heurtées et sauvages répondent mieux au cri de nos âmes modernes que tous les chefs-d'œuvre classiques de l'antiquité. » J. Darmesteter, *Les Prophètes d'Israël*, p. 38. — « Les Juifs n'ont pas l'art qui compose des tableaux ou des portraits. » E. Havet, *Le Christianisme et ses Origines*, t. III, p. 164.

esprit, ont enrichi sa faculté d'invention verbale. Par cette projection inattendue et inconsciente de métaphores orientales, il a souvent modifié les caractères de son éducation, formée aux développements arrondis de la rhétorique latine.

Indiquons les principales images bibliques qui se trouvent dans ses vers. Ce sont d'abord des comparaisons empruntées à la vie des champs ; elles ramènent le poète à ses origines, alors que l'homme associait à ses émotions tous les mouvements de l'univers. Quelquefois l'intelligence de certaines métaphores semble nécessiter un commentaire :

... L'homme, léger fantôme
Qui sèche à mes pieds comme un chaume [1]

C'est la reprise d'un verset du cantique de Moïse après le passage de la Mer Rouge :

« Tu as envoyé ta colère : elle les a dévorés comme la paille [2]. »

Le feuillage de l'olivier, qui décore de ses pâles lueurs les paysages accablés sous la mélancolie du soleil, avait frappé l'imagination des Orientaux : ils y voyaient un symbole de grâce et de beauté : de là le

1. *Ch. d'un Ange*, 1re vision.
2. *Exode*, XV, 7. Le texte latin porte : Misisti iram tuam, quae devoravit eos sicut stipulam.

nombre des images fournies par l'olivier dans les poésies bibliques.

« J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne[1]. »

« Sa beauté sera celle de l'olivier[2]. »

« Ses rameaux ne verdiront plus, comme l'olivier que la grêle dépouille de ses premières fleurs[3]. »

Nous retrouvons ces comparaisons pleines de charme :

Alors, le front chargé de guirlandes fanées,
Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons[4].....
Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui[5].....

Le cèdre du Liban se prête à des comparaisons nombreuses par la majesté de ses formes, le souffle sonore et parfumé qui sort de ses branches[6]. De même il se dresse dans l'imagination de Lamartine pour représenter la force de la nature qui envahit les espaces, et qui échappe à la prise du temps. Le Liban est même une des perspectives qu'on entre-

1. *Ecclésiastique*, XXIV, 19.
2. *Osée*, XIV, 7.
3. *Job*, XV, 32, 33.
4. *Nouv. Méd.*, Consolation.
5. *Prem. Méd.*, Chants lyriques de Saül.
6. *Osée*, XIV, 7 : Il répandra des parfums comme la forêt du Liban.

voit dans les avenues de la *Chute d'un Ange*; ses parfums ont souvent embaumé les songes du poète, et son ombre s'est étendue sur les plus fécondes de ses rêveries.

L'image des grandes eaux est encore plus expressive. Le Prophète traduit ainsi ses sentiments d'admiration ou d'épouvante :

« Le Seigneur est assis sur les grandes eaux. »

« Les peuples dont le tumulte est comme le bruit des grandes eaux. »

« Voix du Seigneur sur les eaux[1]... »

Nous saisissons dans les vers suivants l'écho de ces images retentissantes :

Du Jéhovah des eaux as-tu vu le visage[2]?...
Aqueducs où grondait le fleuve aux grandes eaux[3]....
Les saints, les poètes, les sages,
Ecouteront dans nos feuillages
Des bruits pareils aux grandes eaux[4]

Le dernier vers est la reprise d'un verset de l'Apocalypse :

« Sa voix comme la voix des grandes eaux[5]. »

1. *Ps.*, XXXIX, 10. — *Is.*, XVII, 12. — *Ps.*, XXIX, 3.
2. *Cantique sur le torrent de Tuisy* dans les *Souvenirs et Portraits*, t. I, p. 78.
3. *Ch. d'un Ange*, 9e vision.
4. *Ch. d'un Ange*, 1re vision. Le Chœur des Cèdres.
5. *Apocal.*, I, 15.

Souvent cette image exprime une émotion morale, la douleur de l'âme abattue par le malheur, sombrant dans le désespoir :

« Au bruit des réservoirs de votre colère, toutes vos eaux supérieures, tous vos flots ont passé sur moi. »

« Sauvez-moi, Seigneur : les eaux sont débordées sur mon âme [1]. »

De même, dans la Méditation sur l'*Homme :*

Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère [2].

De cette image des grandes eaux dérivent des métaphores qui ont la même force de symbole, car une âme ardente sent ses émotions se soulever et s'abattre comme un torrent impétueux, ou comme la flamme d'un incendie qui ravage toute la plaine. Quelle impression d'accablement et de mort se dégage de ce verset de Job :

« Avec les rois et les maîtres de la terre qui élèvent pour leurs tombeaux de vastes solitudes [3]. »

1. *Ps.*, XLII, 7. LXIX, 1.

2. Je retrouve la même image dans une lettre adressée à Vignet. « Nous avons tort de te désirer ici : non, reste où tu es plutôt que de venir nous ressembler et t'*abreuver des mêmes eaux*, des mêmes ennuis. » *Corresp.*, I, p. 240. — La suite renferme encore une image biblique : « Si nous avons quelquefois un éclair de sotte jouissance, il est suivi de *torrents d'amertume* et de chagrins. » L'esprit du poète est si plein des souvenirs de la Bible, qu'il les répand non seulement dans ses vers, mais dans sa correspondance, dans sa conversation.

3. *Job*, III, 14.

Dans le *Voyage en Orient* une image analogue fortifiée par la même épithète rend la même émotion de silence et de désespoir :

Et maintenant assis sur la vaste ruine [1].

L'exaltation que donne la prière satisfaite s'exprime par cette métaphore pleine de saveur :

« Un fleuve de joie a inondé la cité de Dieu [2]. »

Dans la *Chute d'un Ange* nous trouvons une image analogue :

Et de ce lac de joie où Dieu l'a retrempée [3].

La fraîcheur de l'imagination orientale apparaît dans les comparaisons suivantes :

Mes larmes seront ta rosée:
Mon âme sera ton jardin [4].

Le Psalmiste avait dit :

« Je serai pour Israël une douce rosée : il fleurira comme le lis [5]. »

1. *Voyage en Orient*, t. II, p. 31. Vers écrits à Balbek. Nouv. Edit., Hachette-Jouvet.
2. *Ps.*, XLIV, 4.
3. *Ch. d'un Ange*, 15e vision.
4. *Rec. Poét.*, Le liseron.
5. *Osée*, XIV, 6.

Dans le *Deutéronome*, c'est la même comparaison :

« Que ma parole descende comme la rosée, comme les gouttes d'eau sur le gazon [1]. »

Notons enfin certaines tournures rares, des alliances de mots hardies qu'entraîne toujours l'imitation d'une langue étrangère. Pour rendre l'originalité de la pensée avec l'énergie du texte, on est obligé de renouveler les tours du style : on fait entrer les mots dans des combinaisons imprévues, qui, en modifiant leur sens, fortifient leur puissance d'expression. Lamartine a ainsi donné à son style une vigueur qui a souvent soutenu l'harmonie un peu molle de ses périodes :

Un Sinaï de paix entre les nations [2]...
Hélas! la terre ainsi traîne tous ses poètes
De leur berceau de paix à leur tombeau de bruit [3]...
Un silence d'extase et de ravissement [4]...
Sur le luxe effréné de ces murs de scandales [5]...
Lac de joie [6]...
Colombe de salut pour l'arche du génie [7]...

1. *Deutér.*, XXXII, 2.
2. *Rec. Poét.*, Toast des Gallois et des Bretons.
3. *Rec. Poét.*, Vers écrits à l'Ermitage.
4. *Ch. d'un Ange*, 15e vision.
5. *Ch. d'un Ange*, 10e vision.
6. *Ch. d'un Ange*, 15e vision.
7. *Prem. Méd.*, Ressouvenir du Lac Léman.

IV.

Le rythme de la Bible est quelquefois imité dans les vers du poète. On croit entendre le retentissement des appels brusquement jetés par l'âme prophétique dans des phrases courtes, d'une symétrie nerveuse. Nous avons vu que l'imagination sémitique, soulevée par l'impétuosité des émotions qu'elle éprouve, évite les lenteurs de la période, et s'exprime plutôt en phrases heurtées, dans un jaillissement d'images tour à tour joyeuses ou irritées : on dirait une succession de cris de joie ou de sanglots. Toutefois on peut saisir aisément, dans la contexture de la phrase, l'harmonie d'un rythme original. Tantôt le redoublement de l'expression présente la pensée dans une sorte de balancement : tantôt l'idée, rendue à la fois sous la forme positive et négative, s'enferme dans un contour plus net : c'est le parallélisme. Faut-il rattacher cette forme de développement à « une mimique, ou plutôt à une sorte de danse dont les mouvements combinés deux par deux appelaient le redoublement de la pensée[1] ? » Faut-il y voir plus simplement

1. A. Réville. Cité par M. l'abbé Delfour, du chapitre de Nîmes,

la seule forme rythmique dont pût s'accommoder l'imagination des Hébreux[1]? Quoi qu'il en soit de l'origine de ce parallélisme, Lamartine en a reproduit souvent l'allure nette, la mélodie brisée :

> J'adore sa justice, et ne puis la comprendre[2]...
> Le Seigneur est sévère, et n'est pas inflexible:
> Aux cris de l'innocence il se montre sensible[3]...

C'est le rythme même de la Bible : la pensée est souvent exprimée par antithèse :

« Le Seigneur tue et vivifie. »

« Il conduit aux Enfers et il en ramène. »

« Le Seigneur fait le pauvre et le riche. »

« Il abaisse et relève[4]. »

L'expression est aussi martelée dans les vers suivants :

> Il veut sonder le monde, et son œil est débile;
> Il veut aimer toujours: ce qu'il aime est fragile[5].

L'antithèse de la forme, en accusant l'opposition

dans son intéressante étude sur *la Bible dans Racine*, p. 157. Paris, Leroux, 1891.

1. « La poésie des Sémites nomades consistait dans une coupe symétrique de la phrase en membres parallèles et dans l'emploi de mots choisis. » E. Renan (*Histoire d'Israël*, t. I, p. 23).
2. *Rec. Poét.*, Fragment Biblique.
3. *Ibid.*
4. *Les Rois*, II, 6, 7.
5. *Prem. Méd.*, L'Homme.

des idées, produit quelquefois un effet de surprise et d'étonnement : c'est ainsi que l'action divine est souvent représentée dans ses soudaines manifestations.

« L'ennemi a dit : Je poursuivrai, je saisirai, je partagerai les dépouilles :

Tu as soufflé, la mer les a couverts[1]. »

Le même geste du Créateur qui anéantit ses créatures est dépeint dans ces vers :

J'ai cherché dans le Ciel le jour de ta justice :
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice[2]...
Tout tremble devant nous : nous tremblons dans ses [mains[3].

V.

Nous pouvons saisir plus sûrement, dans des imitations plus directes et plus conscientes, l'influence de la Bible et la manière dont le poète reproduit les images, en gardant l'originalité de sa vision. Examinons l'art de l'adaptation dans la peinture de l'aigle, les lamentations de Job et le Chant d'Amour du Cantique des Cantiques.

« A ta voix, l'aigle s'élèvera-t-il jusqu'aux nues? Et

1. *Exode*, XV, 9, 10.
2. *Prem. Méd.*, L'Homme.
3. *Rec. Poét.*, Fragment biblique.

placera-t-il son nid sur le sommet des rochers? — Il habite le creux de la pierre. Il demeure sur les rocs escarpés et les rochers inaccessibles. — Et de là il contemple sa proie, ses yeux la découvrent de loin. — Ses petits boivent le sang, et ils paraissent soudain là où gît un cadavre[1]. »

Cette description est vigoureuse et heurtée. Chaque trait est mis en relief, détaché du reste dans une lumière crue, toujours égale dans sa violence. Ce n'est pas un seul tableau qui est peint devant nous, en touches chaudes : c'est une série de quatre tableaux juxtaposés sans art, par une imagination hardie, qui dévore les espaces. Il y a dans cet élan quatre fois répété une puissance de rebondissement incomparable.

Les vers des *Méditations* révèlent une vision bien différente :

L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine:
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage:
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend au flanc des monts son aire sur l'abîme,

1. *Job*, XXXIX, 27, 28, 29, 30.

Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie[1].

Les diverses parties de la description sont fondues. Au lieu des bonds hardis et formidables où s'emportait l'imagination biblique, nous avons ici un développement oratoire, trop oratoire, surchargé d'épithètes, un peu lent et monotone. Pourquoi? Parce que l'imitation est trop directe. Lamartine ne se contente pas de s'inspirer du texte de la Bible : il le traduit en le délayant. Pour en rendre la force, il intercale une comparaison, dont la douceur fait ressortir l'énergie de la peinture.

Un seul trait du tableau — le dernier — n'est pas dans la Bible : ici le texte est oublié et nous suivons le grand vol de l'aigle planant dans les espaces :

Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

C'est le vers large, éclos soudain dans une imagination de poète, quand il se laisse directement émouvoir par ce qu'il voit.

L'inspiration du Psalmiste est vigoureuse, mais attachée à la réalité. L'imagination de Lamartine s'en

1. *Prem. Méd.*, L'Homme.

détache et transforme les apparences qu'elle revêt en y mêlant spontanément des images plus morales : ce n'est plus seulement l'acte qui est décrit dans sa simplicité et sa réalité : c'est l'acte agrandi et glorifié, en tout cas modifié par l'émotion qu'il provoque et dans laquelle il se prolonge. De là un travail de combinaison très subtil : le fait demeure entier dans l'image qui le dépeint, mais avec l'image apparaît le sentiment qu'elle éveille ; cette image et ce sentiment se mélangent et se fondent ; le sentiment s'anime de tout ce que l'image contient de vie ; l'image se spiritualise de ce que le sentiment apporte de délicates émotions. C'est ainsi que Lamartine, ajoutant toujours de son âme à ses descriptions, nous les montre moins rapprochées des choses, plus idéales. C'est la sensibilité du poète qui modifie son imagination, et si elle affaiblit l'éclat de ses formes, elle assouplit et idéalise la matière de ses travaux.

VI.

Les vers inspirés par les lamentations de Job[1] nous permettent mieux encore de saisir l'originalité de

1. *Prem. Méd.*, La Poésie sacrée.

l'adaptation. Quand le poète imite de près le texte de la Bible[1], sa traduction, quelquefois adroite, est d'ordinaire froide et embarrassée :

Ah ! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître !
Ah ! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu,
Et le sein qui m'a donné l'être,
Et les genoux qui m'ont reçu !

Il y a quelque redondance dans l'expression : la Bible dit plus sobrement :

« Périsse le jour où je suis né et la nuit dans laquelle il a été dit : un homme a été conçu ! »

Dans la suite on voit aisément l'effort de la traduction pour être exacte :

Que du nombre des jours, Dieu pour jamais l'efface !
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place !
Qu'il soit comme s'il n'était pas !

« Que les ténèbres et l'ombre de la mort l'obscurcissent : que les nuées l'environnent, et qu'il soit plongé dans l'amertume ! — Que cette nuit soit emportée par un tourbillon de ténèbres ! Qu'elle ne soit pas comptée dans les jours de l'année, et qu'elle soit effacée dans le cercle des mois. »

1. *Job*, III.

Les mêmes expressions se retrouvent : mais l'image la plus forte n'est pas traduite. Ce n'est pas que Lamartine recule devant les métaphores hardies :

Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau, vous êtes mon père !
Et je dis aux vers de la terre :
Vous êtes ma mère et mes sœurs.

« J'attends, j'attends que le tombeau soit ma demeure : j'ai un lit préparé dans les ténèbres. — J'ai dit au ver du sépulcre : tu es mon père ; à la corruption : tu es ma mère et mes sœurs[1]. »

Mais ce réalisme assurément l'incommode. Il est trop contraire à la marche naturelle de son imagination. Le poète est plus à l'aise quand il s'agit de décrire l'action de Dieu sur les astres, les gestes de sa toute puissance sur le monde. L'image grandiose du texte est ici transportée dans la traduction sans effort :

C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore :
Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux :
Pour lui l'abîme est nu, l'enfer même est sans voiles :
Il a fondé la terre et semé les étoiles :
Et qui suis-je à ses yeux ?

1. *Job*, XVII, 13, 14.

Ce sont les images mêmes de la Bible :

« C'est lui seul qui étend les cieux et qui marche sur les flots de la mer[1]. — Il étend sur le vide la voûte des cieux, il suspend la terre sur le néant[2]. — L'enfer est nu devant ses yeux : l'abîme pour lui n'a point de voiles[3]. »

« Lorsque le Seigneur étendait les cieux j'étais là :

Lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue :

Lorsqu'il suspendait les nuées, lorsqu'il fermait les sources de l'abîme :

Lorsqu'il donnait à la mer des limites que les eaux ne dépasseront pas : lorsqu'il posait les fondements de la terre[4]. »

L'imitation est à la fois directe et souple : il y a concordance entre l'esprit qui se souvient et l'imagination qui invente. La marche du poète n'est pas entravée : elle est soutenue dans son essor. Pourquoi ? Parce que les métaphores bibliques ne portent pas ici sur des objets rapprochés que la vision peut saisir, mais sur des espaces démesurés que l'imagination seule peut concevoir. Le heurt des images est atténué par leur ampleur même.

1. *Job*, IX, 8.
2. *Job*, XXVI, 7.
3. *Job*, XXVI, 6.
4. *Proverbes*, VIII, 27, 28, 29.

D'ordinaire Lamartine se voit obligé d'en adoucir l'éclat. Leur soudaineté risquerait de briser le courant de l'émotion provoquée ; c'est pourquoi il les assemble et les fond dans une comparaison plus allongée, et l'esprit passe de l'une à l'autre, évitant ainsi la brusquerie des apparitions :

Il tombe enfin comme la fleur !
Il tombe ! au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir ;
Mais l'homme, hélas ! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie :
On le cherche, il vient de tarir.

L'image de l'avant-dernier vers est isolée dans la Bible : elle surgit devant nous, dans l'intense lumière d'un soleil de désert :

« L'eau s'écoule d'un lac, les fleuves tarissent : ainsi l'homme, lorsqu'il a passé, ne revient plus [1]. »

Cette comparaison sera préparée par une métaphore aussi orientale, mais plus familière :

« Comme la fleur, il s'élève et il est foulé aux pieds : et il fuit comme l'ombre et il ne s'arrête jamais [2]. »

Les deux images de la fleur fanée et du lac tari

1. *Job*, XIV, 11, 12.
2. *Job*, XIV, 2.

sont rapprochées et se soutiennent : l'émotion provoquée a moins de violence.

Autre exemple : « Mon bonheur a passé comme la nue [1], dit Job. — Notre vie passe comme la trace du nuage, et s'évanouit comme la nuit qui fuit aux rayons du soleil, dit la Sagesse [2]. — La métaphore est reprise délicatement :

Ainsi qu'un nuage qui passe
Mon printemps s'est évanoui.

Mais si la métaphore est trop violente, le poète la remplace par une image plus adoucie :

« Il a renversé mes espérances comme un arbre déraciné [3]. »

Mon espérance qu'il abrège,
S'enfuit comme l'eau de ma main.

Ainsi l'imagination, choisissant parmi les formes bibliques, conserve ce qui s'accorde à son mouvement, et déplace ou évite ce qui embarrasse sa démarche.

Nous sommes donc encore amenés à conclure que Lamartine doit à la Bible une plus grande abondance

1. *Job*, XXX, 15.
2. *Sagesse*, II, 3.
3. *Job*, XIX, 10.

de tournures, des métaphores primitives et toutes fraîches, des tableaux épiques subitement évoqués. Son art s'y élargit de tout ce que l'imagination orientale possède à la fois de rude et d'épanoui, de vigueur dans la pensée, et de puissance expansive dans l'imagination ; mais partout, sa sensibilité intervient, se révèle spontanément par des marques originales.

VII.

C'est le *Chant d'amour* des *Nouvelles Méditations* qui fait le mieux comprendre les mouvements particuliers de l'imagination Lamartinienne. — Le poète semble imiter le *Cantique des Cantiques* : en réalité il substitue sans cesse aux métaphores bibliques des images personnelles. Ce n'est ni une traduction, ni même une adaptation : la différence est aussi profonde que si un musicien voulait rendre les émotions produites par une œuvre peinte ou sculptée. C'est une transposition habile, qui a la souplesse et la spontanéité d'une œuvre créée dans l'élan de l'inspiration. On dirait que dans sa mémoire flottent et chantent des airs très anciens : sur ces airs aux modulations incertaines, il frappe des accords très riches avec une

virtuosité incomparable, et la musique qui retentit en échos sonores a la légèreté d'un air improvisé.

Nous verrons que l'expression de l'amour a la même abondance d'effusions sentimentales : mais les images sont adoucies ou renouvelées.

La Bible dira : « Mon bien aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe : il dormira sur mon sein[1]. »

Lamartine oublie le faisceau de myrrhe et ne retient que le parfum :

Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles
Ce souffle parfumé.....

Voici une image très primitive : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, brillante comme le soleil[2] ? »

Cette image, paraissant trop directe, est enveloppée dans une comparaison plus sinueuse :

Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière !
. . . .
Ton regard languissant est plus cher à mon âme
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour.

1. *Cantique*, I, 13.
2. *Cantique*, VI, 9.

La même image se retrouve encore, indistincte et voilée, dans un autre passage :

Comme on voit, au réveil d'une charmante aurore,
Les larmes du matin, qu'elle attire et colore,
L'ombrager dans les cieux.

Le souvenir est encore trop marqué. Mais voici que le poète ne s'efforce plus de lutter avec l'éclat et la hardiesse du texte, et c'est un déroulement de tableaux, de métaphores originales :

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur découvrent son azur.

Ce sont de nouveaux couplets ajoutés à la musique des livres saints.

De même la Bible dit par une comparaison audacieuse : « Tes yeux sont les yeux de la colombe[1]. »

L'éclat de l'image sera atténué dans le vers :

Que ton sommeil est doux, ô vierge, ô ma colombe !

Voici encore dans le *Cantique* des rapprochements surprenants qui dénotent une vision intense des choses réelles :

1. *Cant.*, IV, 1.

« Tes lèvres sont comme une bandelette de pourpre ; tes yeux sont comme la grenade et brillent à travers ton voile. Ton cou est comme la tour de David couronnée de créneaux. Tes mamelles sont pareilles à deux faons, aux jumeaux de la gazelle qui paissent parmi les lis [1]. »

Lamartine préfère des combinaisons d'images plus adoucies et comme spiritualisées :

Ton front que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,
Est une nuit sans nuage,
Prête à recevoir le jour;
Ta bouche qui va sourire
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphyr.
. . . .
Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour.

L'imagination sémitique est donc plus frappée par ce qu'il y a d'éclat et de lumière dans les spectacles de la vie quotidienne : elle se plaît à dresser devant elle, dans l'attitude des choses vivantes, les bras, qui sont des cylindres d'or [2], les jambes qui ressemblent à des colonnes de marbre [3], la poitrine dont l'éclat

1. *Cant.*, IV, 3, 4, 5.
2. *Cant.*, V, 14.
3. *Cant.*, V, 15.

rappelle l'ivoire orné de rubis[1], les cheveux qui sont pareils aux rameaux du palmier[2]. Le souffle de la bouche exhale l'odeur des pommes d'or[3]: souvent même le tableau s'agrandit, représente toute une scène de l'existence, et on admire l'ampleur épique des apparitions : « Elle est terrible comme une armée en bataille[4]. — Tes yeux sont purs comme les fontaines d'Hésébon, près de la porte de Beth-Rabbim. Ton nez est beau comme la colonne du Liban qui regarde Damas[5]. — Mon âme était agitée comme les chars d'Abinadab[6]. »

Toujours des spectacles concrets, des attitudes variées de la nature, des souvenirs qui représentent des paysages éclairés par la lumière d'un ciel d'Orient.

Le poète s'attache moins à décrire les attitudes que les mouvements : de là des comparaisons moins concrètes, où interviennent spontanément les images des choses qui échappent par leur légèreté à la prise de la matière :

1. *Cant.*, V, 14.
2. *Cant.*, V, 11.
3. *Cant.*, VII, 8.
4. *Cant.*, VI, 9.
5. *Cant.*, VII, 4.
6. *Cant.*, VI, 11.

La grâce,
Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

L'amante est dégagée des entraves corporelles : c'est une vision légère qui passe dans le ciel des rêveries, insinuante et fugitive :

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie
Comme l'ombre sur le chemin.

Aussi. pour être digne de son amour, l'âme du poète voudrait-elle avoir le frémissement des ailes du zéphyr, le roucoulement des colombes, l'harmonie de la lyre, ou le langage des anges, pour faire entendre à celle qu'il aime les soupirs, les accords d'une musique divine.

Ainsi est évoquée devant nous, dans une lumière mystérieuse, une femme au visage de songe : c'est le fantôme de nos amours brisés. A elle ne conviennent que les images adoucies, les comparaisons avec ce qui flotte et passe, les aveux soupirés dans le vague des nuits, comme « les sons que nous apporte un songe des bords ineffables, » car elle est la « lumière, » elle est l' « étoile : » elle renferme tous les symboles où s'ex-

prime le culte de la nature devant Dieu. Le gémissement de son sein, c'est le bruit de l'onde qui soupire à flots harmonieux ; les larmes de sa paupière sont semblables aux nuages errants qui cachent à nos yeux la lumière du jour. Son front rayonne comme la nuit sans nuages, ou comme le jour qui inonde l'univers de sa lumière. Ses yeux brillent comme les sources où le ciel vient se mirer. Le sourire de sa bouche, c'est le plissement de l'onde qui s'anime au souffle du vent. Les sons qu'elle exhale chantent comme les accords du zéphyr.

Quand cette apparition trop fugitive, qui symbolise à la fois la beauté divine et la beauté de la nature, se penche sur la créature et répand sur elle un peu de ses parfums et de ses chants, alors l'émotion ressentie est profonde et religieuse :

> Quand ta voix meurt dans mon oreille
> Mon âme résonne et s'éveille
> Comme un temple à la voix de Dieu.

La joie est trop forte pour une créature humaine : la pensée de la mort vient la ravir dans l'extase du bonheur céleste :

> Il sent sur son front qui frissonne
> Passer les ailes de la mort.

Que nous sommes loin des images énergiques du Cantique des Cantiques ! Nous saisissons ici l'originalité de l'imagination Sémitique et de l'imagination Lamartinienne : l'une, vigoureuse et plastique, aimant les contours nets, les couleurs chaudes de la vie, portée spontanément au tableau épique par l'éclat et l'ampleur des métaphores qu'elle invente : l'autre, indifférente aux spectacles quotidiens, aux attitudes de la nature, aimant les images légères, les formes adoucies vues en songe, toujours soulevée par un irrésistible besoin d'idéaliser, fondant ce qu'elle voit et ce qu'elle sent, mêlant enfin à ses sensations pittoresques tout un monde de parfums, de sons et de reflets qui symbolisent la vie de l'âme.

CHAPITRE II.

CHATEAUBRIAND ET J.-J. ROUSSEAU.

CHATEAUBRIAND.

« Chateaubriand fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent dès mon enfance le grand horizon de la poésie moderne[1]. »

Par cette phrase, Lamartine paie dignement sa dette de reconnaissance envers l'écrivain dont l'imagination inventa tous les motifs que devaient développer les poètes de notre siècle. Dans les *Souvenirs et Portraits*, il se représente au collège de Bellay écoutant la lecture du *Génie du Christianisme* avec l'exaltation des premiers enthousiasmes littéraires. « Le grand peintre d'impressions et le grand musicien de phrases » se révéla et « remplit son esprit d'un éblouissement d'images, et son oreille d'un enivrement de musique qui lui donnait le vertige de

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 90.

la poésie[1]. » Après le collège, dans la solitude de Milly et de Saint-Point, il vint s'abreuver à cette source toujours jaillissante de pensées mélodieuses, et ainsi certains motifs d'inspiration, des sujets de tableaux, quelques métaphores brillantes sont passées des œuvres du prosateur dans les vers du poète.

I.

Lamartine semble avoir répondu à l'appel de Chateaubriand traçant ici et là dans son livre le programme d'une renaissance littéraire fondée sur l'expression épique et lyrique des sentiments religieux. Certaines *Méditations* et beaucoup d'*Harmonies* semblent du Chateaubriand mis en vers, parce que le poète pensait aussi que la poésie moderne pouvait être renouvelée par la peinture des beautés morales que le Christianisme avait répandues sur le monde.

En donnant un prix surnaturel à la vie intérieure, la religion a porté la lumière dans les profondeurs de notre âme. « Tout est extérieur, tout est fait pour les yeux dans les tableaux du paganisme : tout est

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 88, 89.

sentiment et pensée, tout est intérieur, tout est créé pour l'âme dans les peintures de la religion chrétienne. Quel charme de méditation ! Quelle profondeur de rêverie[1] ! » Ainsi le caractère même du culte chrétien porte les hommes « aux méditations et aux désirs[2] ; » il leur donne en outre le sens et le goût de la mélancolie. La pensée des joies célestes rend notre séjour sur la terre plus lamentable : sans cesse partagé entre la douleur des souffrances que la vie nous impose et la douceur des espérances lointaines que la religion nous invite à concevoir, le chrétien se livre à d'« inépuisables rêveries, » et il se regarde toujours « comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes et qui ne se repose qu'au tombeau[3]. » Les *Méditations* ne sont-elles pas le commentaire poétique de ces pensées ?

Chateaubriand qui voyait de son regard de précurseur ses idées en marche dans le temps et l'espace, avec leur puissance d'assimilation et de conquête, pressentit que la littérature moderne serait pénétrée de cette mélancolie dont l'étude remplacerait les analyses des moralistes du XVIIe siècle pour éclairer les contradictions et les mystères du cœur humain.

1. *Génie du Christ.*, Edit. Furne, Jouvet, page 275.
2. *Ibid.*, p. 234.
3. *Ibid.*

Avec la leçon, il donnait l'exemple. Son œuvre entière fait entendre un son mélancolique : c'est la plainte d'un grand artiste qui sent son isolement devant l'univers, et qui essaie, par l'immensité de ses désirs, de combler l'abîme de son cœur. Sentiment antique, sentiment éternel qui n'avait jamais trouvé des accents d'une sonorité plus funèbre. Il définissait les causes de cette mélancolie, quand il opposait l'imagination qui est « riche, abondante et merveilleuse » à l'existence qui est « pauvre, sèche et désenchantée.[1] » Il en montrait les progrès inévitables dans l'âme humaine quand il parlait de ces passions sans objet qui « se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.[2] » L'histoire de René servait d'illustration à cette vérité tragique. Les *Méditations* sont aussi pour une grande part l'effusion de cette mélancolie où les passions humaines sont à la fois agrandies et adoucies par le pressentiment ou le regret des joies éternelles.

L'inquiétude mélancolique est donc la marque des âmes d'élite. Le génie est condamné au malheur. Ses tristesses sont sans consolation. Il habite avec un cœur plein un monde vide : il est détrompé sans avoir joui ; sans avoir usé de rien, il est désabusé de

1. *Génie*, page 234.
2. *Génie*, page 235.

tout, et quand il lui reste encore le désir, il n'a plus conservé la force d'illusion [1].

Lamartine a écouté cette plainte dont l'écho retentira dans ses vers :

Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse.
. . . .
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée [2].

Ces vers, où Lamartine décrit l'âme du poète, définissent exactement l'âme de Chateaubriand.

De même Jocelyn, après la séparation, parle comme René dans la solitude de ses forêts :

Trouvant l'isolement, mais jamais le repos [3]...
Partout où je parais j'étends ma solitude [4]...
Ta vie est un désert, ton cœur est un abîme [5]...
Et l'abîme caché de mon ennui profond
Se comble à la surface et l'abîme est au fond [6].

Ainsi notre âme « demande éternellement [7] » et notre imagination qui « rencontre de toutes parts les

1. *Génie*, page 234.
2. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles.
3. *Jocel.*, 8e époque.
4. *Jocel.*, 6e époque.
5. *Jocel.*, 7e époque.
6. *Jocel.*, 9e époque.
7. *Génie*, p. 129.

habitations des hommes[1] » s'échappe dans la solitude pour trouver le repos dans la joie intérieure des méditations. C'est pourquoi l'âme « se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à méditer au bord des lacs et des fleuves[2] ; » là elle juge la vanité de tous les biens qu'elle a dévorés ; elle sent que « l'infini est le seul champ qui lui convienne, » et elle « se précipite dans le sein de Dieu où viennent se réunir les idées de l'infini, en perfection, en temps et en espace[3]. »

Le chant de la solitude a dans l'œuvre de Chateaubriand des résonances profondes, et son charme met dans l'âme une allégresse solennelle et religieuse. Les espaces de la nature se remplissent de l'esprit de l'homme parce que « toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur[4]. » Dans la « sainte horreur des forêts, » « les bruits vénérables, les voix magiques[5], » se font entendre, car « la solitude a ses harmonies » et « il n'y a rien de plus religieux que les cantiques que chantent, avec les vents, les chênes et les roseaux du désert, » ou que les murmures entendus « dans

1. *Génie*, p. 120.
2. *Ibid.*
3. *Génie*, p. 129, 130.
4. *Génie*, p. 239.
5. *Génie*, p. 85.

les temples gothiques, dans l'herbe des cimetières ou dans les souterrains des morts[1]. »

Ces tristesses et ces inquiétudes, suivies de longs dégoûts dans le commerce des hommes et apaisées dans le silence des forêts ou près des lacs et des fleuves, ces effusions du cœur accompagnées par les murmures des bois, et renforcées par les bruits vénérables des choses, cette fuite éperdue de l'âme inconsolée dans les régions où résonne le nom de Jehovah, toutes ces inspirations de la mélancolie et de la solitude se retrouveront dans Lamartine : mais dans les œuvres de Chateaubriand elles sont déjà si abondantes, si richement déployées en développements oratoires dans une langue aux sonorités si profondes, que le poète semble n'avoir eu qu'à les faire retentir dans le rythme de ses vers.

Enfin le *merveilleux chrétien* tel qu'il est défini dans le *Génie du Christianisme* apparaît dans les œuvres du poète avec tous ses effets. Chateaubriand pensait que ce merveilleux permettait de connaître le secret de bien des mystères, en aidant l'imagination à s'enfoncer dans des espaces, où, livrée à ses ressources, elle reculerait, effrayée. Il évoque « les séraphins qui gouvernent les mondes, » l'Ange de la

1. *Génie*, p. 302.

solitude qui erre dans l'ombrage des forêts, l'Ange de la nuit qui « ressemble à la lune endormie sur un nuage, » le « Génie des rêveries du cœur » dont « on entend les soupirs dans le frémissement des bois et dans les plaintes de Philomèle, » « l'Ange du matin » dont la chevelure est répandue sur les roses de l'aurore, les « Anges du Mystère, du Temps et de la Mort[1]. » Nous retrouvons ces puissances magiques dans les vers de Lamartine : leur existence se manifeste souvent par les mêmes symboles. Il pensait avec Chateaubriand qu'à l'approche de la mort l'âme entend les concerts des Séraphins, que « le chant nous vient des anges » et que « la source des concerts est dans le ciel[2]. »

Ainsi le poète apporte sa collaboration enthousiaste à l'œuvre de rénovation dont Chateaubriand s'efforçait de montrer la fécondité[3].

1. *Génie*, p. 255. Cf. *Jocelyn*, 2e époque, 17 avr. 93 :
« Mystères de la nuit que l'ange seul contemple. »

2. *Génie*, p. 303.

3. Notons ici l'analogie de l'inspiration dans Bernardin de Saint-Pierre. On peut dire, en effet, qu'une partie de l'œuvre de Chateaubriand et de Lamartine est esquissée ou longuement développée dans les *Études de la Nature* (1784) où le sentiment chrétien apparaît déjà avec le caractère de cette religiosité trop féconde en arguments littéraires et esthétiques. Je crois même que l'action de Bernardin sur la formation du génie de Lamartine s'est exercée indirectement, par l'intermédiaire des livres de Chateaubriand. Je n'ignore pas ce qu'écrivait Sainte-Beuve dans ses *Portraits contemporains* (I, p. 283) :

II.

Lamartine a même emprunté à Chateaubriand des motifs de tableaux. Ici, l'inspiration est encore plus directe : on sent qu'il accepte l'autorité du prosateur. Bornons-nous à indiquer les rapprochements, sans insister sur le détail des imitations.

Jocelyn dans la grotte des Aigles rappelle Chactas dans les savanes de l'Amérique.

Laurence est une sœur d'Atala, et, quand Jocelyn

« Lamartine, vers 1808, devait beaucoup lire les *Études de la Nature* ; il devait dès lors s'initier aux secrets de ces voluptueuses couleurs du *Lac*. » Cette affirmation ne me convainc pas. M Reyssié remarque en effet avec raison (*La Jeunesse de Lamartine*, p. 112. Hachette, 1892) que le nom de Bernardin n'est pas prononcé dans la première partie de la Correspondance. Plus tard, sans doute, le poète lira les *Études de la Nature* pour soutenir ses improvisations trop abandonnées : c'est ici que le travail si minutieux de M. Maury sur l'influence de Bernardin de Saint-Pierre sera consulté avec intérêt. En déclarant que le sentiment donne à notre personnalité une « impulsion sublime, » et un déploiement infini et glorieux, en montrant que « les sensations de la mélancolie sont les affections de l'âme les plus voluptueuses, » et en vantant la « douceur des ruines » et « le plaisir des tombeaux, » Bernardin fortifia le goût du poète pour les effusions sentimentales. Mais, je le répète, cette action indéniable fut assez tardive. J'avoue toutefois que Lamartine a dû lire, dès sa jeunesse, *Paul et Virginie*, dont le succès fut retentissant. Mieux que personne, il était capable de goûter le charme poétique de ces deux enfants de la nature, candides et beaux comme les fleurs qui les environnent, et de sentir l'originalité d'un art qui associait si intimement les émotions de la vie humaine aux formes du paysage. Paul dit à Virginie qu'il la

ensevelit Laurence, on pense aux funérailles d'Atala et au chant de deuil de Chactas.

Le Père Aubry enseignant la vérité chrétienne a la majesté d'Adonaï dictant à Cédar et à Daïdha les lois de la religion. Leur mort révèle la beauté surhumaine de leur mission de prophètes et d'initiés.

Jocelyn séparé de Laurence fait entendre le chant désolé dont René emplit sa solitude.

Dans le *Crucifix*, on trouve comme un écho du cri douloureux poussé par Chactas en tirant de son sein le crucifix d'Atala [1].

On peut montrer, par des exemples plus précis, le soin que met le poète à suivre les indications de

contemple dans l'ombre qui passe et dans le nuage qui flotte. Ainsi dira Lamartine quand il répandra sur l'univers les souvenirs et les formes de l'amour défunt. Mais combien cette inspiration sera plus abondante et mélodieuse dans les sonnets et les chansons de Pétrarque! — J'avais indiqué brièvement quelques-unes de ces idées dans la *Revue de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur* à propos du délicat ouvrage de Mme Arvède Barine sur Bernardin de Saint-Pierre.

1. Le rapprochement est curieux et mérite d'être noté. « Le voilà, s'écrie Chactas, ce gage de l'adversité! O René! O mon fils!... Dis-moi, après tant d'années, l'or n'en est-il point altéré? N'y vois-tu point la trace de mes larmes? Pourrais-tu reconnaître l'endroit qu'une sainte a touché de ses lèvres? » *Atala* (Le drame — fin). Voici les vers des *Nouvelles Méditations*:

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
. . . .
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir.
. . . .
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

son prédécesseur. Dans le *Génie du Christianisme* se trouve une critique détaillée de la *Jérusalem délivrée*. Chateaubriand regrette la timidité du Tasse et il passe en revue les différents épisodes dont le développement eût donné à cette œuvre une ampleur plus digne de la religion chrétienne. « On s'étonne que sa muse ait oublié la harpe de David en parcourant Israël. N'entend-on plus sur le sommet du Liban la voix des prophètes ? Leurs ombres n'apparaissent-elles pas quelquefois sous les cèdres et parmi les pins ? Le torrent de Cédron a-t-il cessé de gémir[1] ? » — Dans les vers du poète la harpe de David est évoquée sans cesse comme un personnage mystérieux qui apporte l'inspiration, et on entend le bruissement prophétique du Liban, le frémissement du cèdre au passage des voix célestes, le gémissement du torrent de Cédron.

Mais ce qui étonne le plus Chateaubriand, c'est que le Tasse ait négligé de trouver aux patriarches une place dans son poème. « On est fâché que le Tasse n'ait pas donné quelque souvenir aux patriarches : le berceau du monde dans un coin de la *Jérusalem* ferait un assez bel effet[2]. » Lamartine tient compte de cette protestation. Le 12 décembre 1823,

1. *Génie*, page 157.
2. *Ibid.*

il expose à Virieu le plan de son nouveau poème. Le héros est « assis parmi les ruines d'une ville sans nom ; » il raconte aux hommes étonnés qui l'entourent les malheurs de « son existence condamnée à la souffrance sans repos jusqu'à ce qu'il soit pur aux yeux de Dieu. » Après la création de la terre, après le déluge dont la description sera faite, « il revient au monde quand son premier corps est redevenu terre sous les patriarches : il fait un récit de cette époque liée à sa vie.[1] » Pour trouver un épisode qui réponde par son ampleur à la beauté du sujet, le poète fait appel à l'imagination de son ami. « Si tu agrées mon plan, cherche-moi sans paresse les plus belles aventures que tu pourras trouver pour les *Patriarches*[2]. » Trois mois après, il renouvelle la même prière : « Tu m'avais promis un joli sujet des *Patriarches*[3]. » Huit jours plus tard, il insiste plus vivement : « Invente-moi les *Patriarches* : une divine histoire patriarcale, simple, pure, grande et pieuse, biblique enfin.[4] » Il se souvient encore du *Génie du Christianisme*, quand il songe à placer dans son œuvre un *récit des martyrs*, un *chant des solitaires*,

1. *Corresp.*, t. II, p. 254, 255.
2. En post-scriptum à la lettre précédente.
3. Lettre du 22 mars 1824.
4. Lettre du 1er avril 1824.

et un *chant des Chevaliers*[1]. On peut donc dire que le poème dont il expose le plan à son ami, et dont il a laissé de trop rares épisodes, n'est que l'exécution du poème religieux dont Chateaubriand trace çà et là dans son livre le magnifique programme.

Le poète n'a pas cherché à dissimuler ses imitations. Il semble même ne pas songer au blâme qu'il peut s'attirer en diminuant, par des souvenirs trop sensibles, l'originalité de ses créations. Il ne faut pas s'en étonner, car cette franchise et cette spontanéité dans la reprise des mêmes épisodes montre l'aisance souveraine avec laquelle il accommode ses lectures au plan de ses ouvrages : c'est le privilège des maîtres de garder ce grand air et cette allure en entrant dans la voie tracée par leurs prédécesseurs.

III.

Dans la forme les imitations sont aussi frappantes. L'épisode des laboureurs dans *Jocelyn* semble inspiré du tableau des laboureurs dans *Atala*.

Le printemps éclate sur la vallée des Aigles avec la même fécondité que sur les forêts de l'Amérique.

1. Lettre du 12 déc. 1823.

C'est, dans les deux écrivains, la même ampleur dans la description, la même abondance verbale, le même foisonnement des formes naturelles se déployant dans le renouveau de l'univers.

La Cloche fait déjà entendre dans le *Génie du Christianisme* la chanson de son existence symbolique. Il semble même que telle phrase de Chateaubriand soit le résumé de tout un tableau décrit par le poète. « Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le présent et l'avenir[1]. » Tous les motifs qui seront développés dans le *Chant de la Cloche* sont indiqués dans cette phrase où les sentiments se pressent sans heurter la délicate harmonie des sons.

En comparant la composition de la phrase, en examinant la manière dont la métaphore se détache du groupe des mots, on peut noter de curieux rapprochements. Il serait vain d'insister sur la similitude de certaines métaphores : la « reine des nuits, » l'« astre solitaire, » l'« homme passager inconnu sur l'océan de la vie, » façons de parler qui sont devenues depuis Chateaubriand un peu banales[2]. Mais

1. Cité par M. Faguet dans ses *Études littéraires sur le* XIXe *siècle*, p. 69. (Paris, Lecène et Oudin).

2. On trouverait déjà dans Delille de nombreuses images, qui nous

voici des métaphores plus singulières : « L'imagination aborde sur les mers du Midi à des îles de repos et de bonheur[1]. » Lamartine évoquera ces « îles de lumière[2] » qu'il entrevoyait à l'horizon des paysages Italiens.

Les comparaisons les plus particulières au génie de Chateaubriand, celles qui dénotent le mieux l'originalité de sa vision sont reprises dans les vers du poète : « La pensée, flamme céleste, s'élance incorruptible et immortelle du milieu de la corruption et de la mort[3]. »

Lamartine se plaît aussi dans ces comparaisons qui élargissent la pensée démesurément : l'idée ne s'appuie pas sur l'image concrète, conformément à l'usage ordinaire des poètes : au contraire elle la fait valoir.

> Nourrir, comme un flambeau, quelque cher souvenir[4]...
> Telle est notre âme après ces longs ébranlements :
> Secouant la raison jusqu'en ses fondements,
> Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
> Où, comme un grand débris, le désespoir domine[5].

paraissent défraîchies, tant elles ont été reprises et développées : ainsi s'explique l'extraordinaire succès de ses œuvres au moment où elles parurent, et l'injuste discrédit où elles sont maintenant tombées.

1. *Génie*, p. 117.
2. *Harm.*, liv. II. Pensées des morts.
3. *Génie*, p. 138.
4. *Pèlerinage d'Harold*, VIII.
5. *Prem. Méd.*, La Foi.

Quelquefois la même expression, symbolisant la pensée et la parant d'une image est transportée dans le rythme des vers. Chateaubriand avait écrit : « Une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée [1]. »

Lamartine dira pareillement :

Et tout disparaissait: et mon âme oppressée
Restait vide et pareille à l'horizon couvert,
Et puis il s'élevait une seule pensée,
Comme une pyramide au milieu du désert [2].

Atala morte est comparée à la « statue de la Virginité endormie. »

Dans la *Chute d'un ange*, Daïdha est ainsi décrite :

De l'ange de la tombe on eût dit la statue [3].

Dans une phrase qui évoque tous les charmes des heures nocturnes, Chateaubriand parle de la lune qui verse « son secret de mélancolie [4] » sur « la cime indéterminée des forêts. » Le poète a retenu cette expression pleine de mystère :

1. *René*.
2. *Harm.*, liv. II. L'occident.
3. 12e vision. — Remarquons en outre que cette « Statue de la virginité » paraissait « enchantée par l'Ange de la Mélancolie. » Les deux métaphores du prosateur sont fondues dans le vers du poète.
4. *Atala*. Les funérailles.

Ouvre-moi les secrets de ta mélancolie[1].

On peut relever aussi la reprise de certaines épithètes à la fois simples et retentissantes qui donnent à la phrase du prosateur son ampleur et son harmonie. Chateaubriand dit : « Sa barbe antique[2]. » — « Les rivages antiques des mers[3]. » Lamartine dira :

Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques[4]...
Seuil antique où mon père adoré comme un roi[5]...

Dans l'*Isolement*, le poète exprime ainsi l'accablement de son désespoir :

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons[6] !

C'est le cri de René : « Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie[7]. »

1. *Ch. d'un Ange*, 12e vision.
2. *Atala*. Début.
3. *Atala*. Les Funérailles.
4. *Prem. Méd.*, L'Immortalité.
5. *Nouv. Méd.*, Préludes.
6. *Prem. Méd.*, L'Isolement.
7. Sainte-Beuve indique ce nouveau rapprochement : « Le cœur, ô Chactas ! est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes, que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes. » — Lamartine dit de même en parlant du Dauphin dans l'*Histoire des*

La réminiscence est facile à saisir, mais la ressemblance reste discrète. Voici toute une strophe qui traduit presque littéralement une phrase de Chateaubriand.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore:
Détache ton amour des faux biens que tu perds;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts[1].

Chateaubriand avait déjà dit : « Le christianisme est surtout un baume pour nos blessures, ...il nous environne de paix et de silence : il rétablit pour nous cette harmonie des choses célestes que Pythagore entendait dans le silence de ses passions[2]. »

*
* *

En décrivant avec l'opulence de sa manière les spectacles de la nature, Chateaubriand avait élargi l'imagination française que deux siècles d'analyse avaient appauvrie et desséchée ; en associant l'univers aux mélancolies de son cœur, il avait enrichi la sen-

Girondins. « L'enfant, *précoce comme les fruits d'un arbre blessé...* » Cf. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 250. Nouv. édit., Paris, Michel-Lévy, 2 vol. in-18.

1. *Prem. Méd.*, Le Vallon.

2. *Génie*, p. 217, 218. — On pourrait aisément multiplier les rapprochements : mais s'agit-il de dresser un inventaire ?

sibilité humaine ; en faisant servir à l'expression de ses émotions et de ses désirs les habiletés de sa rhétorique et les ressources de son invention verbale, il avait assoupli et renouvelé notre langue. Son influence se fait sentir sur tous les écrivains de notre siècle. On peut dire que Lamartine accepta spontanément la leçon du prosateur. C'est que, dans la formation des génies les plus libres, se marquent les exemples donnés par les maîtres ; les souvenirs des œuvres antérieures se mêlent aux créations de l'esprit ; les imitations inconscientes s'insinuent dans la trame des idées originales ; puis la critique survient, et prend plaisir à noter les analogies, à saisir les réminiscences.

J.-J. ROUSSEAU.

L'influence de Rousseau moins profonde et moins continue se manifeste par des marques analogues. Nous pouvons donc nous borner à *indiquer* les sentiments de Rousseau dont la peinture a aidé à l'éclosion du génie de Lamartine[1] : ainsi sera complétée

1. Voir sur ce sujet les observations développées par M. Brunetière dans son *Evolution de la poésie lyrique* (t. I, p. 50-66). Consulter

l'étude que nous venons de faire de Chateaubriand. Il serait vain en effet de suivre dans notre analyse l'ordre chronologique des œuvres lues et méditées, ordre extérieur et décevant, nécessaire sans doute à l'historien de la littérature, mais dénué d'enseignement pour celui qui recherche les éléments de la pensée et de l'expression dans la formation de l'œuvre d'art.

I.

La sensibilité de Rousseau, si avide et frémissante, agita le cœur de Lamartine dès la sortie du collège, dans l'ennui de son existence à Mâcon, et dans la solitude de Milly et Saint-Point. Comme elle se déploie toute chaude et extravagante dans la *Nouvelle Héloïse*, c'est là surtout qu'il trompa son besoin d'émotions sentimentales [1].

Comment Rousseau n'eût-il pas séduit ce jeune homme sensible et inquiet, épris de solitude, sentant

aussi la brillante étude de M. Texte sur *J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme Littéraire*. Paris, Hachette, 1895.

1. Lettre à Virieu : « Quel livre ! Comme c'est écrit !... La critique fait pitié quand on lit une ou deux pages de feu... Je voudrais être amoureux comme Saint-Preux, mais surtout je voudrais écrire comme Rousseau. » (Septembre 1810.)

sourdre en lui la source de mélancolie et d'amour, attendri par les affections de famille, mais n'y trouvant pas le remède à ses chagrins imaginaires. Qu'on se le figure, à cet âge des sentiments rapides et contradictoires, souvent taciturne, un peu hautain, avec des élans de sensibilité caressante, puis soudainement farouche et mélancolique, cherchant l'isolement et les joies du silence, voyant alors se lever devant lui les créations légères de ses songes, enfin se reprenant, revenant tout apaisé, avec un fonds de gaieté et une réserve d'images qu'il répandait, comme un décor, sur tout ce qui l'entourait.

Les complications même de Rousseau devaient attirer un esprit en qui s'élaboraient confusément les éléments de la pensée créatrice. Génie tumultueux, tour à tour violent et subtil, amer et enthousiaste, haïssant les hommes et avide de sympathie, esprit corrompu, âme candide, prompt aux illusions et terrible dans ses jalousies, se livrant avec allégresse à son besoin de naïveté charmante, puis s'exaltant sans raison en des colères subites, Rousseau, malgré tous ces contrastes, à cause de tous ces contrastes, devait déconcerter et séduire la jeune âme de Lamartine.

C'est ce qui arriva. La lecture de la *Nouvelle Héloïse* lui fut d'un charme auquel il n'essaya pas de se

soustraire : il s'abandonna sans réserve aux imaginations passionnées de Saint-Preux. Son caractère et son génie en reçurent un ébranlement qui se fait sentir dès ses premiers vers.

II.

Ce qui le frappa surtout, ce fut le ton mélancolique[1] et glorieux que prennent les deux amants dans la peinture de leur passion. L'amour que Lamartine verra divinisé dans les sonnets de Pétrarque est ici représenté comme une vertu généreuse et splendide. Les élans de l'amour favorisent les meilleurs ins-

1. M. Deschanel, dans son livre élégant et disert sur Lamartine, rapproche avec raison quelques vers du *Lac* et un passage d'une lettre de Saint-Preux ; il y retrouve « le lieu de la scène et la scène elle-même, cette promenade des deux amants en silence sur le lac éclairé par la lune, et le bruit cadencé des rames, puis le mélancolique souvenir de ce bonheur à jamais perdu. » (*Lamartine*, t. I. p. 99, Calmann-Lévy.) Voici le texte de Rousseau : « Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, rien ne put débarrasser mon cœur de mille réflexions douloureuses. Je commençai par me rappeler une promenade semblable, faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours... C'en est fait ! disais-je en moi même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus ! ils ont disparu pour jamais... » Les vers correspondants de Lamartine chantent dans toutes les mémoires. — Cf. P. Janet, Lamartine, *Journal des Savants*, mars 1895.

tincts, en faisant jaillir les sources de bonté qui sont au fond de nos âmes. Il se joue des préjugés sociaux ; il détruit l'échafaudage de conventions qui masque la nature ; il montre, avec la vanité de nos sentiments factices, la vigueur des énergies naturelles : il faut admirer son essor magnifique et indomptable. Il ne saurait nous tromper : c'est un libérateur — Ce n'est pas assez dire. L'amour révèle Dieu. C'est un « feu divin » dont les « torrents de flamme » emportent le cœur dans une région « céleste. » Ne nous défendons pas contre ses entraînements. L'amour, qui donne le bonheur, atteint le bien par surcroît, car les chants de l'amour sont des hymnes à Dieu. Rousseau développe cette idée avec un enthousiasme candide qui nous empêche d'être trop choqués de ses tirades déclamatoires. Saint-Preux, même après la chute, nous parle de la pureté de sa flamme : Julie, dans ses réponses aux lettres ardentes de son amant, vante la chasteté de sa passion.

De là une phraséologie sentimentale, très sincère malgré sa fadeur. C'est déjà cette abondance d'effusions, où s'attardera l'âme aimante de Lamartine : ce sont les mêmes élévations vers l'objet aimé, c'est presque l'accent exalté qui le ravira dans les sonnets de Pétrarque :

« Dites, quelle est donc cette mortelle unique dont

le moindre empire est dans sa beauté, et qui, semblable aux puissances éternelles, se fait également adorer et par les biens et par les maux qu'elle fait[1] ? »

« Comment n'être pas éternellement à toi, puisque ton règne est céleste ? Et que servirait de cesser de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore[2] ? »

III.

Lamartine goûta aussi la poésie des invocations de Rousseau à la beauté de l'univers. Ce qu'il remarqua dans les descriptions du prosateur, ce fut moins la nature du paysage qui reste trop souvent abstrait, que l'expression des mouvements d'une âme rêveuse et lyrique devant la puissance de la nature. Rousseau compare la petitesse tourmentée de son être à la grandeur sereine et infinie de l'univers, mais il trouve dans son imagination l'apaisement, car il éprouve à « se perdre dans l'espace » une sorte de « ravissement » et de « volupté. » On peut lire dans ses lettres si touchantes à M. de Malesherbes une page où l'émotion ressentie et l'expression ont les caractères que nous retrouverons dans la prose et dans les

1. *Héloïse*, partie II, lettre X.
2. Partie I, lettre XLIII.

vers de Lamartine : « L'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne philosophais pas ; je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace : mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit : j'étouffais dans l'univers ; j'aurais voulu me lancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait crier quelquefois : O grand Être ! ô grand Être ! sans pouvoir ni dire ni penser rien de plus[1]. »

Nous trouverons dans les vers du poète le même goût à répandre son âme dans l'univers, la même volupté dans l'extase, le même besoin d'oublier les bornes de son être dans l'adoration de Jéhovah, et, pour le vocabulaire, la même mollesse dans l'abondance.

1. Ce passage est un de ceux qui révèlent le mieux la manière de Rousseau. Il est cité dans les *Mélanges* de Doudan (t. I, p. 59, 60. Calmann-Lévy, in-8), qui l'apprécie avec justesse : « Tout le vague de la rêverie est empreint dans cette lettre. » On trouverait dans la *Nouvelle Héloïse* de nombreuses pages, d'un sentiment et d'un tour analogues

IV.

Lamartine, qui a si souvent reconnu les insuffisances de la forme dans les œuvres poétiques de la fin du XVIIIe siècle, admira dans la prose de Rousseau l'harmonie des mots, le mouvement et le rythme de la phrase. La pensée et l'émotion s'expriment par des périodes acérées et vibrantes, ou s'épandent en flots de mots abondants. De là un mélange original de légèreté et de plénitude, de brièveté et d'ampleur, de subtilité et d'emportement. Les phrases sont d'ordinaire courtes, et cependant un souffle passe, qui soutient et entraîne tout. Parfois, dans la trame serrée et brillante du style, on trouve des tours rocailleux, ou au contraire des formes trop abandonnées. On est déconcerté par ces déclamations, ce déploiement inattendu d'images mal assorties et criardes; mais, quand l'élan de la passion s'est amorti, et que l'artiste, toujours entraîné, mais surveillant mieux ses démarches, dirige l'abondance de ses expressions au lieu de la subir, alors le couplet se développe avec une maîtrise incomparable. Car ce sont bien souvent des couplets qui ont, de la strophe, la souplesse et l'envolement, des couplets dont les parties se répondent,

des couplets qu'on peut détacher de la page et qui gardent leur harmonie et leur douceur :

« Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, et je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirais une âme nouvelle [1]. »

Quelquefois ce sont des commencements de strophes : le motif lyrique est indiqué :

« Dis, froide et mystérieuse amante, tout ce que ton âme ne communique point à la mienne, n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour [2] ? »

« O tristesse enchanteresse ! O langueur d'une âme attendrie ! Combien vous surpassez les turbulents plaisirs, et la gaieté folâtre, et la joie emportée, et tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux désirs effrénés des amants [3] ! »

« Va donc, douce chimère d'une âme sensible, félicité si charmante et si désirée, va te perdre dans la nuit des songes [4]. »

On voit que le dessin de la phrase, sinueuse et chantante, ébauche délicatement le mouvement lyrique. Ce qui frappe en effet, c'est la qualité musicale des sons associés [5]. On a trop insisté sur le carac-

1. *Héloïse*, partie I, lettre LV.
2. Partie I, lettre XXXI.
3. Partie I, lettre XXXVIII.
4. Partie II, lettre VI.
5. M. Brunetière a fait voir que « la prose de Rousseau tend au

tère oratoire du style de Rousseau : il serait plus juste de montrer le tour lyrique de ses périodes. Une phrase oratoire peut avoir l'allure emportée et la sonorité d'une ode ; mais la pensée oratoire diffère de la pensée poétique. Leur marche n'éveille pas les mêmes comparaisons. Le développement oratoire rappelle le cours d'un grand fleuve : les idées se soutiennent comme le flot soutient le flot ; leur masse accumulée renverse l'échafaudage de nos arguments et entraîne dans son cours notre raison vacillante. La pensée lyrique a le jaillissement d'une source : il monte, pressé par toutes ces ondes cachées qui bouillonnent ; le premier jet s'élance magnifiquement ; les autres suivent et se pressent, et portent la même émotion à travers la diversité des images : enfin le flot, s'élevant une dernière fois dans les airs, semble lancer, dans une suprême métaphore qui est la plus éclatante, le sentiment d'où tout a jailli.

vers comme à sa limite », et que « nos poètes, pour en faire des odes ou des élégies, n'auront qu'à mettre des rimes au bout de ses lignes. » (*Évolution de la poésie lyrique*, t. I, p. 60.) On trouve en effet dans la prose de Rousseau un grand nombre de vers blancs :

> Ses yeux étincelaient du feu de ses désirs...
> Mon faible cœur n'a plus que le choix de ses fautes...
> Daigne le confier aux feux que tu m'inspires...
> Il vole, et le temps fuit, et l'occasion s'échappe...

On rencontre même deux vers de dix pieds qui se suivent :

> Tous les transports qu'une ardeur sans mesure
> Offre aux désirs effrénés des amants.

*
* *

Au sortir du collège, et dans les premières ardeurs de la liberté reconquise, Lamartine passa par une de ces crises habituelles à la jeunesse où l'imagination s'égare dans les chimères. Les lettres infiniment tristes, écrites à son ami Virieu, nous montrent qu'il chercha des consolations dans la solitude et dans les livres. Chateaubriand et J.-J. Rousseau lui apprirent que l'imagination est la source intarissable d'apaisement en créant les objets qui endorment les désirs. Vers le même temps, les poèmes d'Ossian lui ouvraient un monde mystérieux où sa pensée, façonnée par l'harmonie et le rythme des beautés classiques, devait s'enrichir des formes et des symboles de la poésie septentrionale.

CHAPITRE III.

OSSIAN.

La Correspondance nous apprend que Lamartine se plaisait dans sa jeunesse à traduire en vers les poèmes d'Ossian[1]. C'était une mode littéraire qui paraissait alors très distinguée : les jeunes gens étaient si facilement séduits par le caractère mystérieux des personnages et l'étrangeté du décor où ils apparaissent ! L'essai de traduction de Baour-Lor-

1. Lettre à Virieu : « J'ai lu Ossian ces jours-ci, et, ne sachant que faire, j'avais commencé à mettre en vers un épisode qui m'avait touché. C'est celui d'un vieillard qui pleure son chien mort. » (Janv. 1808.) — « Plongé tous les jours dans les idées les plus sombres, ou me récréant avec quelques auteurs anglais, comme Ossian, Young e Shakspeare... » (24 mars 1811). — Cf. la Préface des *Méditations :* « Ossian fut l'Homère de mes premières années ; je lui dois une partie de la mélancolie de mes pinceaux. Je n'essayai que très rarement de l'imiter ; mais je m'en assimilai involontairement le vague, la rêverie, l'anéantissement dans la contemplation, le regard fixé sur des apparitions confuses dans le lointain.... » — Cf. encore les *Confidences :* « C'était le moment où Ossian régnait sur l'imagination de la France. Baour-Lormian le traduisait en vers sonores pour les camps de l'empereur... J'étais devenu un des fils du barde... Ossian est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs, et qui a laissé le plus de ses teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis. » Liv. VI, paragraphe 6.

mian[1] avait d'ailleurs montré que le vers français pouvait acquérir de la grâce et de l'harmonie à suivre les mouvements de cette imagination romanesque. Il n'est pas inutile de voir, par un examen rapide de cette adaptation, ce qu'avait déjà produit, avant les essais de Lamartine, l'imitation directe d'Ossian. Nous aurons ainsi la première esquisse des tableaux Ossianiques dans lesquels le jeune poète aimait à encadrer ses mélancolies.

I.

En exposant les raisons de son goût pour cette poésie du Nord, Baour-Lormian nous aide à comprendre ce qui attira Lamartine vers cette forme nouvelle des conceptions poétiques. Il montre que l'imagination française fatiguée par les redites de l'art classique, réclamait des images moins défraîchies et moins livresques. « Les Dieux de la Grèce ont vieilli[2]. » Leurs légendes ne peuvent plus nous intéresser, car le travail de vingt siècles a tari leur

1. *Ossian. Barde du IIIe siècle. Poésies galliques en vers français* par Baour-Lormian, 3e édit. corrigée et augmentée. Paris, Giguet et Michaud, 1809.
2. *Ibid.*, Disc. prélim.

puissance d'émotion. La littérature qu'elles ont nourrie, en lui prêtant des métaphores et des motifs de développement, a fini par être une œuvre de convention, gonflée d'artifices et de lieux communs, que la mémoire enregistre et reproduit à son gré, mais où l'âme n'a point de part. Le moment est venu de rejeter ce décor qui a pu donner l'illusion de la vie, tant qu'il a gardé sa fraîcheur, mais qui apparaît terne comme une défroque surannée. D'ailleurs tous ces dieux qu'il encadre n'ont plus d'expression sur leurs traits qui s'effacent. « L'imagination s'est lassée de les admirer partout sous leurs innombrables formes[1]. »

La mythologie d'Ossian est donc plus émouvante que la mythologie grecque, — et pour montrer la supériorité poétique des légendes du Nord, Baour n'hésite pas à dire que les Grecs avaient créé leur mythologie comme un divertissement[2]. Erreur grossière : il n'a pas vu qu'à la naissance de ces mythes préside l'âme entière de tout un peuple. Mais ce jugement superficiel est celui de tous ses contemporains qui ne voyaient plus dans les récits des Grecs que des fictions spirituelles. Nous comprenons combien ils avaient raison de se tourner vers une littérature

1. *Ibid.*
2. *Ibid.* « Ils puisèrent leurs fictions dans leur esprit. »

nouvelle et capable de réveiller les imaginations assoupies.

Ossian lui plaît parce qu'« il trouve ses fictions dans son cœur[1]. » Ainsi les droits du cœur sont proclamés. La vanité de la littérature fondée sur l'esprit est découverte. Il faut que le cœur joue son rôle dans les œuvres d'art. Les scrupules des poètes du XVIIe siècle témoignent d'une réserve excessive, puisqu'ils se défiaient de ces effusions où l'âme trahit sa vie intérieure. C'est malgré eux, sans qu'ils y songent, que se révèle la délicatesse ou la force de leur nature morale. Que dire de leurs imitateurs qui n'ont mis en œuvre que des souvenirs littéraires? Ce qui frappe au contraire Baour-Lormian dans les poésies d'Ossian, c'est non seulement l'éclat des mythes, mais l'abandon du poète qui chante ses deuils et ses joies : ainsi cette mythologie offre une transposition naturelle des épisodes de notre vie morale, et fournit un aliment à nos propres confidences. Le plaisir que goûte l'âme ajoute du prix à la beauté de l'œuvre d'art.

Dans ces poèmes, « ce sont les vivants qui règlent l'avenir des morts[2]. » Nous avons prise sur ce monde mystérieux, fermé jusqu'alors à nos imaginations :

1. Disc. prélim.
2. *Ibid.*

nous le composons nous-mêmes d'après les aspirations et les besoins de notre conscience. Le brave peut mourir sans effroi, car « son hymne funèbre sera chanté[1], » et les amis qu'il laisse sur la terre pourront le voir « aux rayons d'un jour pur, sur le bord des ruisseaux, ou dans les riantes vallées[2]. » Dans leurs « palais de nuages, » ils poursuivent « des chevreuils de météores et des sangliers de brouillards[3]. » On sent que cette mythologie n'amuse pas seulement l'imagination de Lormian : elle l'exalte en lui offrant une nourriture dont elle a été trop longtemps sevrée. Elle lui paraît simple, facilement acceptable, bien supérieure à la cosmogonie des Grecs, parce qu'elle est plus morale et plus féconde en consolations. Même il n'y trouve « rien de vague[4], » ce qui a lieu de nous étonner, puisque l'attrait de ces légendes vient surtout du caractère mystérieux du décor et des sentiments. Mais ce qui ajoutait à la séduction de ces poèmes, c'est qu'on entendait, à travers les chants d'Ossian, les aveux de son désespoir. Cette littérature personnelle avait des accents tristes, et déroulait des tableaux d'un

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*, Notes d'Oina. Page 30.
3. *Ibid.*
4. Disc. prélim.

charme original, qui séduisait un esprit impuissant à créer des formes d'art nouvelles, mais capable d'entrevoir celles qui allaient renouveler l'imagination française.

Au sortir de ces lectures, il éprouva le saisissement de celui qui a fait un songe. « Il semble qu'on ait rêvé[1]. » L'observation est infiniment juste, et précise la sorte d'étonnement qui agita l'esprit de ses contemporains. Il essaya de fixer ces rêves du vieux poète, de reproduire quelques-uns de ces tableaux dans des vers dont nous allons indiquer les qualités de souplesse et d'harmonie. La tentative en effet ne sera pas toujours imparfaite, et l'on comprend que Lamartine ait senti dès sa jeunesse qu'il y avait dans les tableaux d'Ossian des formes poétiques dont il pouvait enrichir son imagination.

II.

Dans la traduction de Baour-Lormian ce qu'il faut noter, c'est le mélange des formes définies de l'art classique et des métaphores empruntées à l'imagi-

1. Disc. prél.

nation du Nord. On sent que cette irruption des images et des mythes est trop brusque. L'esprit de Lormian en est bien ébranlé, mais il est incapable d'en soutenir l'élan, de lui trouver à travers son œuvre un courant facile. Il ne réussit qu'à nous donner un pastiche incohérent, souvent maladroit, où se heurtent, dans une confusion qui est une gêne pour le lecteur, des tons discordants. Les souvenirs classiques interviennent malgré lui dans cette traduction laborieuse. Il conserve trop souvent l'attitude de l'écolier devant le texte qu'il traduit.

Cette œuvre de Baour-Lormian n'est d'ailleurs qu'un essai. Son imagination pressent bien une conception étrange de la vie, une manière originale de sentir la nature, le sens douloureux de la fuite des choses, le goût des voluptés de la mélancolie. Mais la forme est souvent rude, et les gaucheries abondent. La période poétique, qui semble partir et se développer avec ampleur, tourne court : le souffle manque. Cependant il n'est pas possible que l'imagination d'Ossian, à la fois primitive et livresque, ne transparaisse pas à travers cette traduction : l'expression est quelquefois plus souple, et on trouve de ci de là quelques vers plus heureusement venus, d'une sonorité douce et vibrante.

Par exemple il n'est pas rare de noter des compa-

raisons riches de sens, qui traduisent un sentiment par l'évocation d'un spectacle de la nature :

Aussi calmes qu'un bois vers le déclin du jour[1].....
Ils marchent plus nombreux que les sables mouvants
Ou les roseaux d'automne agités par les vents[2]...
Minona pour mon île est un astre serein :
Mon cœur s'épanouit à sa douce lumière[3]...
Obscur comme un ruisseau qui dans l'ombre s'écoule[4]...
Ils s'élèvent pareils à deux brouillards errants[5]...
Sa jeunesse brillait comme l'astre serein
Qui sème d'un or pur la rive orientale[6].

Par ces comparaisons, le vers s'envole d'une aile légère, et le sentiment s'épanouit dans une lumière inattendue.

On trouve aussi, dans le choix des métaphores, l'expression d'une sensibilité de poète, qui traduit ses émotions dans une langue où les jolis détails abondent :

L'haleine du zéphyr qui dans l'air se balance[7]...
Une clarté légère

1. *Ossian. Ouv. cité*, page 173 (Bataille de Temora).
2. *Ibid.*, page 204 (Bataille de Temora).
3. *Ibid.*, page 63 (Minona).
4. *Ibid.*, page 191 (Bataille de Temora).
5. *Ibid.*, page 114 (Lorma).
6. *Ibid.*, page 183 (Bataille de Temora).
7. *Ibid.*, page 55 (Chant de Fingal).

Tremble encore dans les cieux et luit sur la fougère[1]...
Les larmes du matin qui tremblent sur les fleurs[2]...

La pâleur de la lune a souvent enchanté l'imagination d'Ossian. Baour-Lormian a décrit la mélancolie des paysages lunaires dans un sentiment très juste :

A la pâle clarté des astres incertains[3]...
Des étoiles du soir les clartés vacillantes[4]...
Aux rives du couchant, pâle, silencieuse,
La lune ne versait qu'une clarté douteuse,
Et le vent de minuit soufflait dans le vallon[5].

L'étrangeté même de certains noms donne de l'éclat à la rime, et à la mélodie de la période un charme de mystère. La beauté réside alors moins dans ce qui est exprimé que dans l'évocation de sentiments rares :

Que n'ai-je pu rester aux murs de Davranna !
Sensible à mon amour, Anir dans sa vieillesse
Aurait béni du moins l'heureuse Minona[6]...
J'avais ton âge et presque ta beauté

1. *Ibid.*, page 136 (Lathmon).
2. *Ibid.*, page 25 (Oina).
3. *Ibid.*, page 190 (Bat. de Temora).
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, page 57 (Minona).
6. *Ibid.*, page 65 (Minona).

Quand à mes yeux, plus fraîche que l'aurore,
Plus blanche que le cygne au plumage argenté
Ou le lis embaumé que Morven fait éclore,
Pour la première fois s'offrit Evelina[1]...
Tel daigne nous parler l'orageux Cruthloda,
Lorsque, resplendissant des feux du météore,
Sa voix vient réjouir les vallons du Loda
Et fait taire les vents sur les rocs d'Inistore[2].

Certains vers sont soupirés mollement et ont déjà la tonalité Lamartinienne :

Sommeille au bruit des eaux de la verte prairie[3]...
Le songe du bonheur s'enfuit avec l'aurore[4]...
Les accents de ta voix
Plus douce qu'un zéphyr soupirant dans les bois[5]...
Ses yeux d'azur que voile un sinistre nuage,
Roulent, chargés d'amour, de tristesse et de pleurs :
Tels deux astres du soir brillent dans le feuillage,
Ou telles nous voyons, au pied des rocs sauvages,
Les larmes du matin qui tremblent sur les fleurs[6].

Ainsi, malgré bien des faiblesses et des gaucheries, Baour-Lormian donnait souvent avec finesse le sentiment de cette littérature du Nord. Nous allons voir

1. *Ibid.*, page 128 (Evelina. Fragment du poème de Fingal).
2. *Ibid.*, page 25 (Oina). Cf. *Jocelyn*, 2e époque :
Ossian ! Ossian ! lorsque plus jeune encore
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore.
3. *Ibid.*, page 206 (Bat. de Temora).
4. *Ibid.*, page 214 (Bat. de Temora).
5. *Ibid.*, page 181 (Bat. de Temora).
6. *Ibid.*, page 25 (Oina).

que Lamartine en goûta le charme jusqu'à l'ivresse. Tout un monde aux perspectives lointaines, et traversé de formes fantastiques, se dressa devant sa pensée avide d'émotions et agitée par le sens du mystère[1].

III.

Ce qui devait séduire une âme jeune, en quête d'attitudes sentimentales, c'est la mélancolie d'Ossian, diffuse et chantante. Notons d'abord que ces guerriers dont le barde raconte les exploits aiment comme des poètes. Leurs élégies d'amour dans ces tableaux de bataille ont une tristesse singulière. Et puis l'aile de la mort semble déployée sur ces terres lointaines. La nature y est presque toujours en deuil : les brouillards jettent sur la plaine une ombre mélancolique ; la lune a des lueurs frissonnantes et incertaines : le soleil même n'apparaît que pour s'évanouir, et son éclat amorti fait toujours redouter qu'il ne s'éteigne dans l'ombre. Une sorte d'effroi plane sur

1. « Ne sent-on pas, comme éparses dans ses vers, quelques traces vaporeuses des poèmes d'Ossian qui l'avaient surtout enchanté ? » Sully-Prudhomme. Discours prononcé lors de l'inauguration de la statue de Lamartine à Passy.

cette œuvre, et en fait le poème des regrets ; car, pour ces guerriers, l'univers s'agite sous une fatalité inéluctable. Tout ce qu'il y a d'inquiet dans la nature semble descendre en eux et les induire en une immense tristesse.

« Les ténèbres s'amassent sur l'âme d'Utha[1]. »

« La tristesse, comme un nuage sur le soleil, répand son ombre sur l'âme de Clessammor[2]. »

Pendant la bataille leur énergie se tend désespérément : ils ont l'impétuosité des héros homériques ; mais, avant et après la lutte, ils ressentent l'amertume de funèbres pressentiments. Ils ont l'exaltation des bardes et leur goût des complaintes : Ossian leur prête son âme endolorie par la pensée que les vertus des ancêtres sont désormais sans emploi.

Ainsi le passé glorieux ne vit plus que dans le souvenir des générations qui disparaissent. Dans l'écoulement irréparable des choses, rien ne demeure. Le soleil lui-même s'éteindra ; ses rayons qui jettent la joie sur la terre seront effacés par la nuit. Souvent, dans le poème d'Ossian, la mort du soleil est prévue et décrite lyriquement dans un chant de deuil :

1. *Traduction Lacaussade*, page 33, Paris, Delloye, 1842. — Toutes les citations des poèmes d'Ossian seront faites d'après cette traduction, précise et ferme.

2. *Ibid.*, page 41.

« Comme moi, tes années auront un terme ; tu t'endormiras dans tes nuages, insensible à la voix du matin. Triomphe donc, ô soleil, dans la force de ta jeunesse ! La vieillesse est sombre et délaissée : elle ressemble à la tremblante lumière de la lune, quand elle brille à travers les nuages brisés et que le brouillard est sur les collines[1]. »

Les caractères particuliers de la mélancolie Ossianique se retrouvent dans les *Méditations* et les *Harmonies* : le regret du passé, la médiocrité du présent après les grandeurs antiques, la caducité de tout ce qui vit, même du soleil, l'effroi devant la toute puissance de la mort.

Qui sait si dans le vide où son vieux disque nage,
Le Soleil de nos bords reprendra le chemin ?
Prions ! Le jour au jour ne donne point de gage,
Et le dernier rayon, en sortant du nuage,
Ne nous a pas juré de remonter demain[2]...
Mais dans ces cieux semés de leur sable splendide
Tous ces astres éteints laisseront la nuit vide[3].

La vision du chaos après l'écroulement des choses, en approfondissant la mélancolie de Lamartine, l'a gardée de cette attitude plaintive, où il se

1. *Ibid.*, page 52. (Poème de Carthon, fin.)
2. *Harm.*, liv. II. Impressions du matin et du soir.
3. *Harm.*, liv. II. La perte de l'Anio.

serait trop volontiers complu par la mollesse naturelle de sa sensibilité. L'imagination du Nord lui a fourni certaines teintes assombries qui ont rehaussé l'éclat de ses visions. Et ainsi, dans ses rêveries élégiaques, on remarque, à côté de cette attitude méridionale, si élégante dans sa lassitude, l'air plus accablé de la tristesse septentrionale[1].

IV.

Dans les poèmes d'Ossian, les nuages jouent un rôle important. Toute une vie diffuse se déploie à travers leurs formes errantes et projette ses vibrations sur notre monde. Ils semblent porter, dans leur marche aérienne, un univers fantastique. Ils offrent aux rêveries du poète juste assez de corps pour les représenter, en les revêtant des apparences et des couleurs qui conviennent à l'existence légère des ombres. Aussi les nuages sont-ils à la fois des héros et des confidents. Ils sentent et ils voient, et, en vivant de la vie du passé, ils se penchent pour suivre le déroulement

1. Disons en passant que Lamartine n'a jamais douté de l'authenticité des poèmes d'Ossian. « Des érudits curieux ont prétendu et prétendent encore qu'Ossian n'a jamais existé ni écrit, que ses poèmes sont une supercherie de Macpherson. J'aimerais autant dire que Salvator Rosa a inventé la nature. » Les *Confidences*, liv. VI, paragraphe 6.

des existences qui ne sont pas tombées dans la mort. Le barde contemple ces images qui se dressent à l'horizon, et il évoque les ombres de ses pères qu'il entrevoit à travers les brouillards mouvants.

Quel tour d'imagination est plus poétique? Dans les nuages qui s'élèvent au-dessus des lacs et de la mer, ou qui semblent suspendus sur les montagnes, Lamartine, comme Ossian, aperçoit les formes que prennent les souvenirs, et celles qui symbolisent les aspirations. Ainsi se confondent les émotions des joies défuntes, et celles qui s'épanouissent dans un paysage solitaire, propice à l'enchantement des apparitions fantastiques:

J'aime à m'asseoir aux bords des torrents de l'automne,
Sur le rocher battu par le flot monotone,
A suivre dans les airs la nue et l'aquilon,
A leur prêterdes traits, un corps, une âme, un nom,
Et d'êtres adorés m'en formant les images,
A dire aussi: Mon âme est avec les nuages[1] !

Le poète avait le don des rêveurs d'animer de la ferveur de ses rêveries les formes que les nuages sèment au firmament. Il croyait aussi que les ombres des morts vivent dans une sorte de nuage et

1. *Harm.*, liv. II. Souvenirs d'enfance.



qu'il pouvait se rapprocher d'eux pour les mêler à sa vie :

> Enveloppé de leur image
> Je crois me sentir plus près d'eux[1].

Dans les poèmes d'Ossian, ces évocations sont fréquentes : « Les météores brillent autour de la jeune fille, et les rayons de la lune enlèvent son âme[2]. »

Quelquefois ces apparitions ont des attitudes terribles :

> Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage,
> L'ombre de Jévohah qui passait dans l'orage,
> Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
> Sa voix que la tempête emportait au chaos[3].

« Les figures terribles des temps passés se montraient sur les nuages de Crona[4]. »

V.

Dans ces régions sur qui pèsent les brouillards la lumière paraît plus brillante : sa clarté représente la beauté du corps, l'épanouissement de l'âme.

1. *Prem. Méd.*, Le Soir.
2. *Trad. Lacaussade*, page 23.
3. *Jocelyn*, 2e époque (dans l'invocation à Ossian).
4. *Trad. Lacaussade*, page 18.



« Beau comme le rayon du soleil couchant. »

« Je vis sa fille, ce rayon de lumière. »

« Ses yeux étaient deux étoiles de lumière. »

« Brillante comme l'arc du ciel, comme la lune sur les vagues de l'Occident[1]. »

On trouve, dans les *Méditations*, de nombreuses comparaisons fournies par le rayon et la lumière :

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards[2].

Le soleil apparaît toujours comme un triomphateur dans les contrées septentrionales : de là, dans Ossian, le culte pour le soleil, qui semble planer avec la majesté et la sérénité d'un Dieu. La terre reconnaît sa puissance : elle se meut et s'agite pour lui rendre hommage. La poésie Ossianique représente souvent ces mouvements harmonieux qui semblent guidés par l'influence du soleil :

« O soleil, les vagues s'approchent pour contempler ta beauté, elles lèvent leurs têtes tremblantes, elles te voient beau dans ton sommeil et se retirent avec crainte[3]. »

1. *Ibid.*, pages 36, 41, 11, 26.
2. *Prem. Méd.*, Souvenir.
3. *Trad. Lacaussade*, page 24.

« Dans la paix, tu es comme le soleil, quand il regarde à travers une pluie silencieuse : les fleurs lèvent la tête devant lui et les brises agitent leurs frémissantes ailes [1]. »

L'image est reproduite dans ces vers des *Harmonies :*

Ainsi les vagues palpitent
Au lever du roi du jour :
Ainsi les astres gravitent
Muets de crainte et d'amour [2].

Dans les pays du Nord, la lumière de la lune a plus de prestige ; elle semble glisser à travers l'atmosphère plus fraîche et lavée par le passage des nuages. Dans les brumes qui errent à l'horizon, ses rayons se jouent, et entretiennent une sorte de vie flottante. Dans les longues nuits étoilées, elle semble la reine du monde. D'ailleurs les nuits sont plus belles que les jours, et c'est la lune qui semble amener l'enchantement nocturne : c'est sa lumière qui exprime le mieux la beauté dans la tristesse, la sérénité dans la grâce timide.

Est-il nécessaire de citer des vers de Lamartine où la lumière de la lune semble répandre des rayons

1. *Trad. Lacaussade*, page 34.
2. *Harm.*, liv. I. Hymne du soir dans les temples.

consolateurs? Que de fois il l'a invoquée comme l'inspiratrice de ses songes :

Lève-toi! lève-toi! sur les collines sombres,
Biche aux cornes d'argent que poursuivent les ombres!
O lune! sur ces murs épands tes blancs reflets!
Des songes de mon front ces murs sont le palais[1]...

Dans les *Méditations*, les plus douces complaintes s'exhalent avec le silence de la nuit, et les *Harmonies* décrivent souvent le bercement de la lune à travers les espaces :

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce,
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,
Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs rameaux,
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux[2]!

A travers les rayons de la lune s'agite une existence, légère comme celle des songes :

« Il est calme comme le rayon du soir qui regarde des nuages[3]. »

1. *Les Confid.*, livre VI. Ces vers ont été composés dans la première jeunesse du poète. Plus tard, il y reconnaîtra « un écho lointain de l'Écosse répété par une voix d'enfant dans les montagnes de son pays, une palette et point de dessin, des nuages et point de couleur. »
2. *Harm.*, liv. I. Paysage dans le golfe de Gênes.
3. *Trad. Lacaussade*, page 40.

« Vers son navire elle s'enfuit, dans la nuit, comme un rayon de lune à travers une vallée nocturne[1]. »

Quand ils se répandent autour du barde, il se sent enveloppé de l'âme même des morts :

« Je crois entendre une faible voix. Le rayon du soleil aime à luire sur la tombe de Carthon ; je le sens tiède autour de moi[2]. »

Ces émotions subtiles où le rêve a tant de part, le poète les exprime dans des vers qui ressemblent à des soupirs :

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon que me veux-tu ?
. . . .
Mon cœur à ta clarté s'enflamme :
Je sens des transports inconnus :
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme[3] ?

Ainsi l'un des motifs des *Méditations* est déjà indiqué dans Ossian ; mais Lamartine y ajoute son âme chargée de mystère, et lui fait rendre des sons d'une incomparable richesse.

1. *Trad. Lacaussade*, page 14.
2. *Ibid.*, page 52.
3. *Prem. Méd.*, Le Soir.

VI.

Comme le nuage et le rayon, la brise semble vivre dans les poèmes d'Ossian ; elle est douée d'une âme harmonieuse, et cette harmonie est tantôt douce, légère : tantôt elle roule des accents plaintifs : quelquefois elle est troublée par le fracas des chants irrités. Le poète y entend les voix du passé ou les modulations de ses rêves.

Les souffles de la brise traversent sans cesse les imaginations d'Ossian :

« Quelle voix entends-je? cette voix est semblable à la brise de l'été[1]. »

« Cette voix pareille à la musique des harpes sur la brise du printemps[2]. »

Un échange de frissons et d'échos se fait ainsi de la terre à la brise qui passe :

« Le vent de la colline aurait été le son de son cor à mon oreille. » — « Que sa voix est faible! ainsi la brise dans les roseaux du lac[3]. »

Nous trouvons dans les vers du poète les mêmes

1. *Trad. Lacaussade*, page 26.
2. *Ibid.*, page 43.
3. *Ibid.*, pages 20, 28.

effets : des appels qui se répercutent, des souvenirs qui retentissent, des échos lointains, toute une musique qui passe et qui enveloppe de ses modulations les évocations de la pensée et du rêve.

La brise est une confidente : son chant semble le souvenir d'un invisible ami.

Oh ! qu'à présent la brise avec tendresse y pleure !
N'est-ce pas le soupir de quelque esprit ami
Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi,
Vient prêter à ces vents leur douce voix de femme,
Et par pitié pour nous pleurer avec notre âme[1]?

La brise donne aussi une voix aux arbres qui paraissent chanter l'hymne de la joie ou de la douleur universelle :

Arbres harmonieux, sapins, harpes des bois,
Où tous les vents du ciel modulent une voix,
Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante,
Où de ses mille échos la nature s'enchante[2].

Cette voix prend souvent un ton funèbre ; on dirait que les ombres des morts se font entendre :

Comme de nocturnes fantômes
Les vents résonnent dans ses dômes[3].

1. *Jocelyn*, 2e époque. Grotte des Aigles, 17 avril 93.
2. *Ibid.*
3. *Harm.*, liv. II. Le Chêne.

Lamartine a écouté ces bruits du monde des morts, dans les solitudes de la plaine et de la montagne :

Quand j'entendais siffler dans la bruyère grise,
Comme l'âme des morts, le souffle de la brise[1].

Ailleurs il compare les modulations de la brise aux « sons plaintifs d'un céleste instrument[2]. »

Tantôt la brise apporte une voix, cri de joie ou sanglot :

Et la brise glacée est pleine d'une voix[3].

« Quelle voix entends-je ? Cette voix est semblable à la brise de l'été[4]. »

Tantôt elle apporte des parfums ; le printemps exhale ses souffles embaumés au bruit de la brise, et c'est un mélange de sons et de parfums qui enivre l'âme :

« Cette voix pareille à la musique des harpes sur la brise du printemps[5]. »

Et la brise incertaine y flotte à l'aventure,
Ivre des parfums de ces lieux[6].

1. *Jocelyn*, 2e époque, février 93.
2. *Harm.*, liv. I. L'Abbaye de Vallombreuse.
3. *Conf.*, liv. VI, parag. XI.
4. *Trad. Lacaussade*, page 26.
5. *Ibid.*, page 43.
6. *Harm.*, liv. I. Paysage dans le golfe de Gênes.

Il semble même que le rythme d'une immense brise harmonieuse berce la nature entière : « Les joncs, dit Ossian, balancent leurs têtes au vent. — La mousse sifflait à la brise, et l'herbe épaisse des murs ondoyait sur sa tête[1]. »

Cet ondoiement des arbres et des moissons est une des images familières de Lamartine ; nous retrouvons même la métaphore dans son détail précis :

Le vent plaintif du Nord qui siffle sur les mousses[2].

VII.

Enfin la croyance que les ancêtres vivent à travers les brouillards ou dans les bruyères silencieuses avait développé dans ces imaginations du Nord le sens et le goût du mystère. Les souvenirs flottent autour de l'âme des bardes : les songes entretiennent une existence où les morts semblent renaître, où se réfugient les vivants. C'est une existence très douce, où les sens qui semblent endormis laissent l'imagination tisser son rêve. Que la lumière se prête à ces rêveries, que la lune laisse tomber ses rayons, que la brise

1. *Trad. Lacaussade*, pages 26, 43.
2. *Rec. Poét.*, Toast au banquet des Gallois et des Bretons.

passe en faisant entendre des voix connues, et une vie merveilleuse se lève dans l'âme :

« De temps en temps tu descendras dans leurs songes pour apporter la paix à leur âme[1]. »

« Les fantômes obscurs de tes pères sont-ils descendus dans tes rêves[2]? »

« Le vent soupire entre les herbes et leur souvenir flotte sur mon esprit[3]. »

« Quand le vent gémira dans les bois de Tora,.... ils descendront sur mon âme dans toute leur touchante tristesse[4]. »

N'est-ce pas la résurrection des images du passé provoquée par les mêmes mouvements de la nature qui nous frappe dans ces vers des *Méditations*?

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre[5].
. . . .
Quand je dors, tu veilles dans l'ombre,
Tes ailes reposent sur moi :
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre[6].

1. *Trad. Lacaussade*, page 23.
2. *Ibid.*, page 315.
3. *Ibid.*, page 38.
4. *Ibid.*
5. *Prem. Méd.*, Le Soir.
6. *Prem. Méd.*, Souvenir.

. . . .
Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille[1].

*
* *

Ainsi l'influence des poèmes d'Ossian est souvent reconnaissable. Les images dont le poète s'était nourri pendant sa jeunesse gardèrent toujours leur pouvoir d'enchantement; il reproduisit la grâce ou la force de leurs symboles. Surtout il sentit la valeur poétique de ce merveilleux qui donne aux désirs de l'âme une expression si étrange ; il aima ces couleurs et ces formes pâlies, errantes sur les brouillards, au-dessus des étangs, et dans le silence des bruyères. Il goûta le charme de ces paysages de rêve, indécis et flottants, qu'éclaire une lumière pâle, où se meuvent les fantômes des êtres que nous avons perdus, et où s'encadrent si heureusement nos souvenirs. Enfin tous ces prestiges, ces mystères et ces enchantements, tout ce décor mouvant qui se dresse au fond de notre imagination et qui s'anime et se colore aux heures de rêve-

1. *Prem. Méd.*, Souvenir.

rie, voilà qu'un barde antique, renaissant à une vie nouvelle, y trouvait une matière d'art, agrandissant ainsi l'horizon de la poésie, et y faisant entrer le monde infini de l'âme. Lamartine s'est imprégné de ces images, et il verra flotter souvent leurs apparitions mélancoliques avec le mirage de leurs reflets, sur sa terre de Milly, et jusque sur les côtes italiennes, pleines de soleil et de chansons.

CHAPITRE IV.

PÉTRARQUE.

J'ai eu la joie de posséder pendant deux jours un exemplaire de Pétrarque qui appartenait à Lamartine et qui renferme quelques annotations marginales[1]. Ce sont deux petits livres in-32 intitulés : *Rime di Petrarca da G.-B. Boschini, Londra, 13 Poland Street, 1809*. C'est le texte, vénérable et touchant comme une relique précieuse, que le poète lisait dans ses promenades solitaires pour y trouver l'expression de son rêve intérieur. Parmi les observations, d'ailleurs assez rares, inscrites aux marges et sur les feuilles blanches, vers ébauchés, impressions notées, mots vagues qui fixaient une émotion fugitive, et dont le

1. Cet ouvrage m'a été communiqué avec une extrême obligeance par M. Émile Ollivier, qui l'avait reçu de la nièce du poète, Mme Valentine de Lamartine. J'ai pu copier les notes de l'exemplaire de Pétrarque. J'ai été en outre autorisé à lire une trentaine de cahiers, contenant presque tous les manuscrits du poète et un certain nombre de pages encore inédites. Le moment est venu de donner l'édition critique des poésies de Lamartine. J'ai l'agréable devoir de remercier M. et Mme Ollivier de leur accueil très bienveillant, et M. Ernest Lavisse dont le patronage m'a été si précieux.



sens est pour nous à jamais perdu, je relève dans le second volume, sur le verso du premier feuillet, une très curieuse traduction ou adaptation d'un sonnet.

Voici le texte italien :

Valle che de' lamenti miei se' piena,
Fiume che spesso del mio pianger cresci,
Fere silvestre, vaghi augelli e pesci
Che l'una e l'altra verde riva affrena ;

Aria de' miei sospir calda e serena,
Dolce sentier che sì amaro riesci,
Colle che mi piacesti, or mi rincresci,
Ov' ancor per usanza Amor mi mena ;

Ben riconosco in voi l'usate forme,
Non, lasso! in me; che da sì lieta vita
Son fatto albergo d'infinita doglia.

Quinci vedea'l mio bene ; e per quest' orme
Torno a veder ond' al ciel nuda è gita,
Lasciando in terra la sua bella spoglia[1].

1. C'est le sonnet CCLX de l'exemplaire de Lamartine, le sonnet XXXIII (3e vol.) de l'édition dont je me sers et à laquelle je renverrai pour toutes les citations : *Le Rime di Messer Francesco Petrarca da A. Buttura*, 3 vol. in-32, Paris, Lefèvre, 1820. — Ce sonnet est ainsi traduit dans *Les Rimes de François Pétrarque*, traduction nouvelle par Francisque Reynard, Paris, Charpentier, 1883 : « Vallée qui es pleine de mes lamentations, fleuve qui t'accrois souvent de mes pleurs, bêtes des bois, oiseaux vagabonds, et vous, poissons que retient l'une et l'autre rive verdoyante. — Air échauffé et rafraîchi par mes soupirs, doux sentier qui m'apportes un si amer souvenir, colline qui me plaisais et qui maintenant m'ennuies, et où, par habitude, amour me mène encore ; — je reconnais bien en vous

Voici l'adaptation de Lamartine :

Vallons remplis de mes accords,
Ruisseaux dont mes pleurs troublaient l'onde,
Prés verdoyants, forêt profonde,
Oiseaux qui chantiez sur ses bords,

Zéphyrs qu'embeaumait[1] son haleine,
Sentiers où l'Amour autrefois
Me guidait sous l'ombre des bois,
Où l'habitude me ramène[2].

Ce temps n'est plus. Mon œil glacé
Vous cherchant à travers ses larmes,
Sur vos bords jadis pleins de charmes
Ne retrouve plus le passé.

La colline est pourtant aussi belle, (*sic*)
L'air aussi riant que jamais :
Ah ! je le vois, ce que j'aimais,
Ce n'était pas vous, c'était elle[3].

les formes accoutumées, mais non, hélas ! en moi, qui, loin d'une vie si heureuse, suis devenu le receptacle d'une douleur infinie ; — D'ici je voyais mon bien; et sur ses traces, je reviens voir le lieu d'où elle est allée nue au ciel, laissant à la terre sa belle dépouille. » (Page 207.)

1. *Sic*. L'orthographe du poète était d'ailleurs assez bizarrement incorrecte. J'ai relevé dans les manuscrits les mots suivants : *cahos* — *éclorre* — *yvresse* — *verds* — *ozanna* — *razant* — *saûles* — *lâsse* — *Josselin* pour *Jocelyn*, etc.

2. Les deux premiers quatrains sont derrière la couverture intérieure du second volume, sur le verso du premier feuillet. Les deux autres quatrains sont écrits sur le verso du second feuillet.

3. Les deux derniers vers sont déjà sur le recto du deuxième feuillet. Ils sont précédés de quelques vers raturés et illisibles.

L'examen de cette traduction amène aux deux remarques suivantes : 1° Lamartine, évitant une imitation trop servile, sait, du moins, rendre le caractère du texte, le charme original de l'émotion. 2° Nous devons ajouter foi à ses paroles, quand il nous dit son goût pour la langue italienne, son admiration pour Pétrarque, le plaisir qu'il avait à lire les *Sonnets* et les *Chansons*. Même si nous n'avions pas les déclarations très nettes de la *Correspondance*, la vue seule de ce petit livre suffirait à justifier l'étude que nous allons faire de l'influence de Pétrarque sur le génie du poète.

I.

Dans une lettre à Aymon de Virieu, Lamartine écrivait : « Je lis des sonnets de Pétrarque... je les entends maintenant comme du français, je ne sais pourquoi, et j'y trouve des choses ravissantes [1]. » Les vers du poète italien flottaient dans sa mémoire, évoquant les images gracieuses, faisant retentir les douces syllabes chantantes. Dans son premier voyage en Italie, ces vers impalpables où les senti-

1. Lettre du 28 mars 1813.

ments moraux s'unissent si intimement aux pensées religieuses, déconcertaient ce jeune homme de vingt ans. Mais, avec le temps, sa conception de l'amour se spiritualisa et son admiration pour Pétrarque grandit. Nous allons voir dans son œuvre, sans forcer les rapprochements, sans y voir surtout d'imitation trop directe, une façon de sentir et de peindre la vie de l'âme qui reproduit la manière poétique de Pétrarque ; aussi, vers la fin de sa vie, dans un de ses entretiens littéraires, décrit-il les beautés des *Sonnets* et des *Chansons*, avec les images qui conviennent aux *Méditations* et aux *Harmonies*.

Dans ses premières pièces, Lamartine se rattache moins à Pétrarque qu'aux élégiaques anciens. Le *Golfe de Baia*[1], *Elégie*[2], *A Elvire*[3], sont les œuvres d'un adolescent à la fois ardent et timide, épris des mélancolies de l'amour plus que de l'amour même. Il mêle encore à ses émotions personnelles le souvenir de ses études classiques. Rien de profond, rien de passionné : c'est la plainte d'Horace sur la brièveté des joies de l'amour et de la vie. Une tristesse légère répand son charme sur ces chansons. L'amour y paraît ce qu'il est à vingt ans dans une âme bien

1. *Prem. Méd.*
2. *Nouv. Méd.*
3. *Prem. Méd.*

née : un joli frémissement du cœur qui a besoin de s'épandre, et qui enguirlande le plaisir de mille délicatesses sentimentales.

Dans *Tristesse*[1], le *Pasteur et le Pêcheur*[2], et *Sapho*[3], on discerne un sens plus personnel de la douleur : les regrets ont une amertume plus poignante. La vie morale du poète, en se mêlant plus intimement à ce qu'il éprouve, élargit les procédés de son art. C'est toujours le ton de l'élégie : ainsi Sapho pleure, soupire lentement son chant mélancolique, sans que jamais sa douleur s'emporte en un chant désespéré : mais l'élégie s'exalte déjà en des accents d'une vibration plus retentissante.

La mort de Julie vint déchirer l'âme du poète et l'agiter dans ses profondeurs. Il connut alors toute l'amertume de la souffrance humaine, et il voua à celle qu'il avait aimée un culte passionné et enthousiaste. Julie devint pour lui le symbole de la Beauté, de la Poésie et de la Vertu, et l'expression de son amour prit spontanément les tours, les images des vers de Pétrarque.

1. *Nouv. Méd.*
2. *Prem. Méd.*
3. *Nouv. Med.*

II.

La forme de sensibilité qui est désignée sous le nom de Pétrarquisme consiste à mêler intimement l'amour et la religion. Les effusions sentimentales prennent le ton d'une prière. L'amant ressent pour l'aimée un respect attendri, qui a l'enthousiasme et la pureté d'un culte. — Laure est « une étoile sur la terre. » Elle est digne des hommages du ciel et porte parmi les hommes le charme souverain de ses perfections. « Un nouvel ange sur ses ailes courtoises descendit du ciel sur la fraîche rive où je passais seul, poussé par ma destinée [1]. »

Nova angeletta sovra l'ale accorta
Scese dal cielo in su la fresca riva,
Là ond' io passava sol per mio destino [2].

Elle est belle, et sa beauté est l'éclat de sa pureté morale. C'est un prodige de noblesse, de franchise, de courtoisie et de vertu :

1. Trad. Reynard, page 74. Je traduirais plus simplement : « Où je passais seul, *dans mon destin, per mio destino.* »
2. Madrig., III, In vita di Laura.

« En quelle chambre de mémoire peut être réuni autant de vertu, autant de beauté qu'on en voit en regardant ces yeux, siège de toute vertu, douce clef de mon cœur[1] : »

Qual cella è di memoria in cui s' accoglia
Quanta vede virtù, quanta beltade,
Chi gli occhi mira d'ogni valor segno,
Dolce del mio cor chiave[2] ?

A sa vue le poète ressent la grâce d'un irrésistible enchantement. La pensée de Laure remplit son âme entière : dès lors il aspire au glorieux royaume, portant en lui son amour comme une urne divine : « D'elle te vient l'amoureux penser qui, tandis que tu le suis, t'achemine au souverain Bien, te faisant estimer peu ce que tout homme désire. D'elle te vient la noble franchise qui te guide vers le ciel par un droit sentier, si bien que je vais déjà tout enorgueilli d'espérance[3]. »

Da lei ti vien l'amoroso pensero
Che, mentre 'l segui, al sommo ben t' invia,
Poco prezzando quel ch' ogni uom desia :

1. Trad. Reynard, page 20.
2. *Canz.*, III. In vita di Laura.
3. Trad. Reynard, page 7.

Da lei vien l'animosa leggiadria,
Che al ciel ti scorge per destro sentero;
Sì ch' io vo già della speranza altero[1].

Dans Lamartine, nous trouvons aussi ce vocabulaire religieux, ce mélange d'effusions mystiques et d'ivresses sentimentales. Il semble que l'amour soit une des formes de la religion. La femme aimée se montre dans l'attitude d'une divinité, et le poète lui réserve le tribut de ses prières ferventes.

III.

Après la mort de Laure, la vision parut plus embellie et plus attirante : « Avec tes yeux que la mort n'a pas éteints, mais qui au contraire sont devenus plus beaux que toute beauté mortelle. »

Cogli occhi tuoi che Morte non ha spenti,
Ma sovra 'l mortal modo fatti adorni[2].

N'est-ce pas le même cri d'amour dans l'isolement

1. *Son.*, XII. In vita di Laura.
2. *Son.*, XIV. In morte di Laura. Cf. Gebhart : « Ces derniers sonnets de Pétrarque sont peut-être les plus beaux qu'il ait écrits... Il s'y montre tout entier, avec les qualités d'un esprit rare auquel les lettres et la méditation ont rendu familière toute conception noble, et que la souffrance ramène à la vie intérieure. » *Les Origines de la Renaissance en Italie*, page 313. Paris, Hachette, 1879, in-18.

des choses terrestres qui se fait entendre dans ces vers des *Méditations :*

> Mais ta jeune et brillante image,
> Que le regret vient embellir,
> Dans mon cœur ne saurait vieillir[1].

Le poète séparé de son amante se compare à une ombre qui a perdu tout motif de vivre : « Maintenant je suis devenu par son trépas, non pas seulement mortel, mais mort, et elle est devenue une divinité. »

> Or son fatt' io, per l'ultimo suo passo,
> Non pur mortal, ma morto; ed ella è diva[2].

La terre lui semble décolorée. Il se détourne d'elle avec tristesse, et cherche avec les yeux du cœur le domaine où résident les grandes âmes. Les vers du poète ressemblent alors à des élévations à l'amour qui ont l'accent des hymnes : « Cherchons le ciel, puisqu'ici rien ne nous plaît. »

> Cerchiamo 'l ciel, se qui nulla ne piace[3].

Lamartine a fait entendre la même aspiration en lui donnant un retentissement plus profond :

1. *Prem. méd.*, Souvenir.
2. *Son.*, XXVI. In morte di Laura.
3. *Son.*, V. In morte di Laura.

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.
. . . .
Je ne demande rien à l'immense univers[1].

Plus tard, lorsque le poète a fait suivre chacune de ses *Méditations* d'un commentaire, il affirma que cette prière lui avait été inspirée par un sonnet italien[2]. Ainsi Lamartine avait la conscience de ce qu'il devait à Pétrarque. Pour lui aussi l'amour est une « extase. » Autour de la femme aimée, le poète fait monter l'encens et les prières. Dans la claire et pure atmosphère où se projettent les images de ses songes, il bâtit un temple à celle qui prend de plus en plus la forme d'une apparition irréelle, et il évoque volontiers, autour d'Elvire et de Laure, la Béatrice de Dante, l'Eléonore du Tasse, la Vittoria Colonna de Michel-Ange, tout le chœur des amantes et des héroïnes créées par les grandes imaginations amoureuses, figures à la fois enchanteresses et décevantes, qui expriment les joies et les énigmes de la passion.

1. *Prem. Méd.*, L'Isolement.
2. Cf. le commentaire de l'Isolement. « J'avais emporté ce jour-là sur la montagne un volume de Pétrarque dont je lisais de temps en temps quelques sonnets. »

C'est pourquoi Lamartine, comme Pétrarque en parlant de son amour, semble être à genoux, devant une croix, dans l'extase des prières sacrées. Il a toujours aimé, d'un même culte enthousiaste, la même personne. Elvire, c'est tour à tour et à la fois Graziella et Julie, c'est l'Amante qui se lève du fond du passé, avec tous les prestiges de la mort : car il faut à cette passion exaltée toutes les émotions de la tombe et la fantasmagorie des souvenirs. La mort prête au poète son cadre mystérieux : ainsi dégagée des entraves du temps et de la matière, l'imagination peut montrer l'art de tous ses symboles. Les créations magnifiques des rêveries et des regrets, les ombres errantes où s'attachent les mélancolies, les reflets de la sensibilité, toutes ces combinaisons multiples auxquelles se prêtent si aisément les formes entrevues des êtres et des choses peuvent alors, en mêlant leurs illusions, nourrir sans cesse le culte du poète. Aussi son amour pour les vivantes, Lamartine l'exprime-t-il finement en des madrigaux compliqués : il imagine des comparaisons où il se guinde en des recherches de bel esprit. Mais quand la mort a répandu sur les êtres qu'il a aimés le voile de son auréole, il les contemple dans l'éclat de leurs métamorphoses et l'expression de son amour a l'ampleur et le retentissement d'un hymne.

IV.

Le charme de l'amour rayonne sur tout ce qui l'entoure. La Nature en éprouve un ébranlement qui donne à ses couleurs un éclat imprévu. On dirait que sur ce fond changeant se projettent toutes les attitudes joyeuses ou attristées de la femme. Le paysage s'anime : les arbres ont des frémissements sympathiques ; les fleurs se balancent doucement ; les bruits des choses se composent harmonieusement en un cantique de joie : il semble que l'univers retentisse de toutes les émotions de l'amour.

Tant que Laure vit, elle répand sur la nature entière une lumière sereine qui idéalise ses formes : « Laure si douce et si pure, qui apaise l'air et chasse le tonnerre. »

Laura dolce e pura,
Ch' acqueta l'aere, e mette i tuoni in bando[1].

Lamartine donne à l'amour le même pouvoir d'enchantement :

Dans l'air qu'elle occupait j'aime à prendre sa place,
Comme si son passage eût consacré l'espace[2].

1. *Son.*, XC. In vita di Laura.
2. *Jocelyn*, 4e ép., 16 mars 1795.

« Sa bonté semblait enivrer l'air qui l'enveloppait et qui devenait lumineux et tiède en la touchant; elle marchait, comme les héroïnes surnaturelles de l'Arioste, dans un nimbe d'attraits et de fascination auquel on n'essayait même pas d'échapper[1]. »

Il dit encore en parlant de l'une de ses sœurs : « Les boutiques, les murs et les pavés en étaient épris[2]. »

N'est-ce pas la même contagion de paix et de lumière qui se répand sur les pas de Laure :

« Partout où je tourne les yeux, je trouve ma douce clarté sereine et je me dis : Ici a frappé son regard. »

Ovunque gli occhi volgo,
Trovo un dolce sereno,
Pensando : qui percosse il vago lume[3].

La nature est considérée comme un vaste symbolisme de l'amour. Elle prête ses formes pour décrire les émotions de l'âme. Ainsi, en se répercutant dans tout l'univers, l'ardeur de la passion montre sa puissance de rayonnement :

A la mort de Laure la nature entière prend le deuil : « le soleil s'est obscurci au même moment pour nous deux. »

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 148.
2. *Nouv. Conf.*, liv. I, XII.
3. *Canz.*, XIII. In vita di Laura.

Ed in un punto n'è scurato il sole[1].

L'univers se ternit comme s'il ne vivait que pour accomplir les rites de l'amour, et le poète laisse entendre quelques cris déchirants où s'exprime le mépris de ce monde si décoloré depuis qu'elle n'est plus. « Sur mes pieds errants, solitaires et las, j'emporte un cœur douloureux et des yeux humides et fermés au monde qui est pour moi un désert alpestre :

Che co' piè vaghi, solitari e lassi
Porto 'l cor grave, e gli occhi umidi e bassi
Al mondo ch' è per me un deserto alpestro[2].

Déjà pendant la vie de Laure le poète avait dit : « Tout lieu m'attriste où je ne vois pas ces beaux yeux suaves. »

Ogni loco m'attrista, ov' io non veggio
Que' begli occhi soavi[3].

On croit entendre cette lamentation de Lamartine :

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports :
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

1. *Canz.*, I. In morte di Laura.
2. *Son.*, XXXVIII. In morte di Laura.
3. *Canz.*, IV. In vita di Laura.

. . . .
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé[1].

La nature se prête ainsi à toutes les émotions du cœur joyeux ou endolori : on la dirait sous le charme d'une divinité toute puissante, ou, au contraire, dans l'abandon de ses ruines, selon qu'elle rit et s'éclaire aux rayons de la beauté, ou qu'elle s'éteint brusquement dans l'ombre de la mort.

L'amour défunt revit dans l'imagination. Il laisse au fond de l'âme tout un monde de parfums et de formes, où se perpétuent après la mort les joies et les enthousiasmes de l'amour. C'est la vie du souvenir, étrange et mystérieuse, fertile en métamorphoses, ornée de fleurs sépulcrales, et pleine d'échos qui redisent le nom de l'aimée. Les tristesses de la tombe s'apaisent dans la magie des apparitions, et c'est un renouvellement des premières joies, plus voilées, mais aussi prenantes, dans un décor tout brillant d'une lumière d'apothéose. Le poète promène à travers le monde le souvenir de celle qu'il a perdue : il peuple sa solitude de cette vision surnaturelle : il la décore de toutes les formes qui se lèvent dans son imagination ravie. Tous les objets de l'univers s'animent et se spiritualisent, et le poète assiste à l'évocation de l'ab-

1. *Prem. Méd.*, L'Isolement.

sente, dont le nom est répété par tous les bruits de la nature, et la beauté représentée par les attitudes les plus douces des choses.

« Bien des fois dans l'eau transparente, sur l'herbe verte, dans le tronc d'un hêtre, je l'ai vue vivante, et aussi dans la nuée blanche. »

> I' l'ho più volte,
> Nell' acqua chiara e sopra l'erba verde
> Veduta viva, e nel troncon d'un faggio,
> E 'n bianca nube[1]...

Tel est le motif. Pétrarque et Lamartine l'ont développé abondamment : « Il me semble l'entendre, lorsque j'entends les branches, les vents, les feuilles, les oiseaux se plaindre et l'eau fuir en murmurant à travers l'herbe verte. »

> Parmi d'udirla, udendo i rami e l'ore,
> E le frondi, e gli augei lagnarsi, e l'acque
> Mormorando fuggir per l'erba verde[2].

Dans les *Méditations*, l'amour chante ses mélancolies aux bois, aux vallons et aux sources :

1. *Canz.*, XVII. In vita di Laura. Cf. Mézières, *Pétrarque*, page 91, Paris, Didier, 1868, in-8.
2. *Son.*, CXLIII. In vita di Laura.

C'est toi que j'entends, que je vois,
Dans le désert, dans le nuage;
L'onde réfléchit ton image,
Le zéphyr m'apporte ta voix[1].
. . . .
Chaque flot m'apporte une image,
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver[2]....

1. *Prem. méd.*, Souvenir.

2. *Nouv. Méd.*, Adieux à la mer. On peut dire que dans le *Lac* de Lamartine se retrouvent l'inspiration et la manière de quelques *chansons* et *sonnets*. M. Marc Monnier dit très justement : « Voici le début d'une canzone qui est le *Lac* de Pétrarque :

Chiare, fresche e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna ;
Gentil ramo, ove piacque
(Con sospir mi rimembra)
Alei di fare al bel fianco colonna ;
Erba e fior, che la gonna
Leggiadra ricoverse
Con l'angelico seno ;
Aer sacro e sereno
Ov' amor co' begli occhi il cor m'aperse ;
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme. (*Canz.*, XIV. In vita di Laura.)

Voici la traduction en vers de M. Marc Monnier :

Claires, fraîches et douces ondes
Où flotta le corps gracieux
De celle qui me charme avec ses tresses blondes
Et qui seule est femme à mes yeux ;
Rameau qui lui servis d'appui, fleurs embaumées
Qu'elle a dans sa robe enfermées,
Air serein et sacré, solitude où je sens
Encore ses beaux yeux ouvrir mon cœur qui tremble,
Écoutez, écoutez ensemble
Mes plaintifs et derniers accents.

Cf. Marc Monnier, *La Renaissance de Dante à Luther*, page 106. Paris, Firmin Didot, 1884.

Dans Pétrarque ce symbolisme de la nature est d'un art à la fois naïf et compliqué. Lamartine se plaît de préférence à idéaliser ce que la nature offre de plus souple et de plus fuyant : il voit son amante dans la lumière du soleil, dans les rayons de la lune, dans les formes errantes des nuages : il l'entend dans les soupirs du vent, dans le bruissement des feuilles, dans les palpitations de la mer, dans la musique des astres, dans tous les murmures qui s'exhalent de l'univers.

Grâce à tous ces prestiges, la vision apparaît avec la majesté et l'éclat d'une déesse. Un jour d'outre-tombe vient alors colorer notre monde de sa lueur fantastique, et le poète transporte spontanément le lieu de ses souvenirs ou de ses visions dans une région divine : « Ma pensée s'éleva en un lieu où était celle que je cherche et que je ne retrouve pas sur la terre. »

> Levommi il mio pensier in parte ov' era
> Quella ch'io cerco e non ritrovo in terra[1].

Dans les *Méditations*, on assiste souvent à l'essor de la pensée vers les régions éternelles. Le poète qui a dit : Je vis dans l'horizon plus que dans moi-même, devait goûter cette sorte d'imagination.

1. *Son.*, XXXIV. In morte di Laura.

Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux[1].

Il aime à suivre celles qui ont inspiré l'amour dans leur royaume, et il nous les montre goûtant les joies célestes dans un décor où durent éternellement les fugitives beautés des spectacles de notre monde. « Elles ne sont plus sur la terre : elles sont remontées à ces régions inconnues d'où les belles matinées se lèvent derrière les montagnes de leur pays, et où les beaux soirs s'éteignent dans leur belle mer Adriatique[2]. »

L'imagination seule peut concevoir l'allégresse de ces âmes qui se retrouvent dans la pureté de leurs perfections : tous les rêves conçus dans les heures joyeuses se réalisent dans ce monde réservé au triomphe de l'amour divin : « Cette âme gentille qui s'en va... occupera la plus béate partie du ciel,... et les âmes bienheureuses, pour voir son infinie beauté, se grouperont autour d'elle. »

Quest' anima gentil che si diparte
. . . .
Poi ch' a mirar sua bellezza infinita
L'anime degne intorno a lei fien sparte[3].

1. *Prem. méd.*, Souvenir.
2. *Souv. et Portr.*, I, 149.
3. *Son.*, XXIV. In vita di Laura.

La pensée des choses célestes inspire ces développements où le poète déploie tous ses rêves d'une architecture si brillante :

Oui, dans les profondenrs des cieux où tu te voiles,
Dans ces espaces bleus, dans ces sentiers d'étoiles,
Il est, il est, ô Père, un suprême séjour
Que ta main comme un nid prépare au saint amour,
Des déserts dans tes cieux tout voilés de mystères,
Des cimes comme ici, des grottes solitaires,
Où les âmes en toi pour s'aimer s'enfuiront,
Et dont tes anges même à peine approcheront [1].

Ainsi l'amour humain devient dans les œuvres des deux poètes une sorte de piété enthousiaste : cette piété « traverse la créature comme un rayon traverse l'albâtre [2]. » et s'élève jusqu'au sentiment de l'infini.

∴

Lamartine a consacré dans ses entretiens une longue étude à Pétrarque. Certes, on ne peut guère se fier aux improvisations du *Cours de Littérature*. Rarement ces confidences ont la valeur d'un document qui impose la conviction : nous devons y voir surtout des fragments de romans personnels où le

1. *Jocel.*, Ve Epoq., Grotte des Aigles, 15 août 1795.
2. *Trois poètes Italiens*, page 99. Paris, Lemerre, 1893.

poète se voit dans le passé à travers les mensonges de ses souvenirs. Toutefois son étude sur Pétrarque semble plus appuyée, plus précise : elle est faite sur le texte même qui n'est jamais oublié. On peut dire que le poète qu'il lisait si avidement pendant sa jeunesse, lui apparaissait déjà comme « une âme sonore, mélodieuse, une sensibilité profonde et délicate douée par la nature et par l'art du don de confondre sa passion profane avec la passion sainte pour l'éternelle beauté[1]. » Il voyait déjà dans l'histoire de Laure un « mythe de l'amour[2]. » et dans le poète qui en déroulait les mystères « une puissance de sentiment[3]. »

La substance de la poésie de Pétrarque a passé dans les *Méditations* avec sa grâce et sa lumière, et son pouvoir de s'insinuer dans la nature pour revêtir sa passion des formes de l'univers. En reprenant cette conception de l'amour, en la traduisant à travers ses affections personnelles et les habitudes de son art original, Lamartine s'élève à une sorte de métaphysique, car cet amour fait partie de la religion : il est la religion même. Son culte pour Elvire et Julie a eu tous les caractères de la passion : mélancolie, regret du

1. *Trois poètes Italiens*, page 216.
2. *Ibid.*, page 214.
3. *Ibid.*, page 216.

charme si vite envolé, extase : mais par quel essor magnifique il se détache de l'objet aimé pour s'épanouir dans le sentiment de l'harmonie universelle! L'ivresse qu'il goûte à parler de l'amante est profonde, parce qu'il mêle à son émotion la collaboration de la nature entière et la vision des joies du ciel. Et ainsi ce poète élégiaque, en exaltant l'image charmante et glorieuse sous laquelle il contemplait l'infini, a des inspirations et des élans où se révèle le génie d'un grand idéaliste.

CHAPITRE V.

L'ITALIE.

I.

Lamartine fit un premier voyage en Italie du mois de juin 1811 au mois d'avril 1812. Sa mère, voulant l'arracher à une oisivité dangereuse, l'envoya au delà des Alpes. La Correspondance nous permet de fixer les émotions du poète, de comprendre l'attrait exercé sur lui par le pays qu'il appelle alors dans son langage de rhétoricien : « la *saturnia tellus* si désirée[1]. » — D'abord il est tout joyeux à la pensée de visiter « ce grand et beau théâtre de la gloire et des arts. » On s'étonne de le voir si alerte, si oublieux des serments échangés : mais il ne tarde pas à souffrir de sa blessure, à regretter amèrement ce qu'il abandonne. « Puissent les grands souvenirs de cette su-

1. Lettre à Virieu, 30 mai 1811.

perbe Italie distraire un peu mon esprit de toutes les peines de mon cœur! C'est tout ce que je puis espérer, car le mal est sans remède, et le temps même ne peut que me le rendre moins insupportable, sans jamais le guérir[1]. » Ainsi, durant ce premier voyage, nous le voyons d'abord ému par les spectacles de la terre italienne, puis agité et endolori. C'est pourquoi il préfère tour à tour Rome et Naples, — Rome pour la tristesse de ses ruines, Naples pour l'éclat de sa lumière, l'harmonie des chansons qui flottent sur ses places et sur ses flots. « Rome me plaît au delà de toute expression : son aspect, ses mœurs, son silence, sa tranquillité me font du bien. Si jamais des malheurs irréparables m'arrivaient, je viendrais me fixer ici. Je crois que c'est le lieu qui convient le mieux à la douleur, à la rêverie, aux chagrins sans espoir[2]. » Il se plaît à errer dans « ses vastes solitudes,[3] » qui lui semblent apaiser sa mélancolie. Ainsi il n'oublie pas, il ne veut pas oublier.

Mais, à la vue de Naples, ses tristesses s'évanouirent. Il se laissa ravir par la douceur de l'air, la richesse des monuments, l'atmosphère de poésie et de beauté partout répandue sur ces lieux. Ce fut un

1. Lettre à Guichard de Bienassis, 10 juin 1811.
2. Lettre du 18 nov. 1811.
3. *Ibid.*

éblouissement. Le jeune homme subit le charme de cette terre ensoleillée et chantante, où le silence même est harmonieux. Il en donna dans ses lettres une expression animée, en des phrases alertes et joyeuses. « Les mots me manqueraient pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses[1]. » C'est une ivresse dont tous ses sens sont exaltés. Il goûte la douceur des longues journées inertes, dans la langueur du corps et l'oubli de tous les soucis[2].

Cependant il ne réussit pas à endormir son chagrin. Ces allégresses sont passagères. L'amertume des souvenirs remonte en lui, et la tristesse le reprend. « Je traîne, je promène, je berce par toute l'Italie mes ennuis déchirants. Quelquefois ils paraissent s'endormir un instant, mais ils se réveillent bientôt avec plus de force. » Je suis comme un malade à qui la force de la douleur en ôte parfois le sentiment, mais qui revient, trop tôt pour lui, à la souffrance et à la vie[3]. » Même cet éclat, ce mouvement, cette

1. Lettre à Virieu, 28 déc. 1811.
2. Cf. dans la même lettre : « Tu ne saurais croire à présent à quel point je porte l'insouciance et l'imprévoyance partout, c'est dans l'air du pays, je deviens un vrai lazzarone. J'ai gagné enfin le sommet élevé du haut duquel je vois tout sans que rien m'atteigne. »
3. Lettre à Guichard, 8 déc. 1811.

agitation tout extérieure lui pèsent comme un spectacle intolérable[1]. Aussi, bien qu'il ait exprimé vivement le charme de la terre napolitaine, semble-t-il avoir mieux senti la beauté triste de Rome. — « Tu verras autre chose à Rome et à Naples, mais surtout à Rome[2]. » Un peu plus tard il s'étonnera d'avoir épuisé trop vite les agréments de l'Italie : il regrettera d'avoir manqué de constance et de profondeur dans l'admiration.

Ainsi, dans ce premier voyage, Lamartine se montre à nous avec sa facilité d'enthousiasme, sa promptitude d'imagination, sa charmante gaieté d'écolier en vacances ; mais il paraît plus souvent inquiet, encore inhabile à saisir le sens de ses tristesses, promenant les tourments de son âme mélancolique.

Cependant certains aveux que renferment ses lettres prouvent qu'il sent déjà combien son imagination s'enrichit à contempler ces paysages. Cette terre qu'il parcourut alors en jeune homme enthousiaste et pressé, devait rester le séjour de choix de ses souvenirs. Nous comprenons aussi, à travers certaines confidences, combien elle est nécessaire pour Lamartine et pour les génies méridionaux, l'obscure collabora-

1. Cf. Lettre à Virieu, 22 janv. 1812. « Je n'ai plus d'émulation ni de curiosité pour rien. »
2. *Ibid.*

tion de l'air qui vibre, de la lumière qui frissonne, de ces mots sonores qui chantent de toutes parts sur les lèvres harmonieuses. Le jeune poète a senti souvent, avec un étonnement charmé, monter en lui le flot des phrases mélodieuses, des improvisations de poète. Le rythme des vers se devine quelquefois dans sa prose abandonnée : c'est le mouvement de plus en plus pressé des strophes lyriques : on dirait la première ébauche d'une de ses *Harmonies*. « A présent que, lancé dans le grand tourbillon du monde et des voyages, je m'oublie quelquefois moi-même, je ne perds pas le souvenir des deux charmants séjours que j'ai faits à Bienassis près de toi et d'Aymon. A tout considérer, quoique dans ce temps-là nous nous plaignions tous les trois, ce temps aura été probablement le plus heureux de toute ma vie. Les nuages s'amoncellent, le jour disparaît, la mer s'agite, ô journées tranquilles du rivage, que nous étions sots de ne pas vous apprécier assez!... Tu vas rire peut-être de ma belle apostrophe, que je fais bien sérieusement, en beau style poétique, et, je t'assure, sans prétention. Que veux-tu! Malgré soi et malgré Minerve, on devient poète dans ce beau pays, sur ces bords charmants de la Méditerranée[1]. »

1. Lettre à Guichard, 8 sept. 1811.

Aux longues heures tristes qu'il passera dans les ennuis de la garnison à Beauvais, il évoquera dans des vers rapides les paysages italiens :

Qu'êtes-vous devenus, bords riants, frais bocages,
Où l'Arno promène ses eaux?
Qu'êtes-vous devenus, magnifiques rivages,
Où la mer de Tyrrhène, à l'abri des orages,
Entoure Naples de ses flots[1]?

Dans une autre lettre, il raconte un songe pendant lequel il s'égare en des « mondes invisibles. » Il les place sous un beau ciel, « sous le ciel de Naples par exemple, » et il chante sa joie en des vers, où l'on peut voir l'esquisse d'une des plus belles *Méditations :*

Coulez, jours fortunés, coulez plus lentement,
Pressez moins votre cours, heures délicieuses,
Laissez-moi savourer ce bonheur d'un moment :
Il est si peu d'heures heureuses[2]!

Tous ces souvenirs se gravent dans sa mémoire, et composent leurs tableaux qui fourniront des formes et des couleurs à son imagination avide de belles images.

1. Lettre à Virieu, 26 juillet 1814.
2. Lettre du 3 août 1814. En titre : *Copie du journal de mes promenades*. Cf. les strophes du *Lac :*

O temps ! suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

II.

Dans le second voyage[1], l'influence de l'Italie est plus profonde. Lamartine a trente ans. Trois événements lui ont donné une conception plus forte de la vie. Après la mort de Julie, il a vécu pendant quelques mois avec la pensée de la mort. Ses tristesses de la vingtième année, un peu vagues et incohérentes, où l'on démêlait surtout les souffrances de sa santé toujours chancelante et les inquiétudes de sa jeunesse devant l'énigme de l'avenir, prennent un autre caractère : elles sont plus pénétrantes, plus variées, ayant le droit de se répandre sur la nature qui s'est montrée impitoyable. Puis le succès soudain des *Méditations* a fait jaillir la source des joies : la vie se décore de beauté : les amertumes revivent encore dans les élans des effusions mélancoliques, mais apaisées, comme voilées d'un voile que le temps a pâli et que l'art pourra revêtir de chaudes couleurs. Enfin le mariage a calmé ses incertitudes ; l'âme du poète s'ouvre à l'espérance : c'est le moment de l'éclosion. Le lyrisme n'aura plus seulement la tristesse de l'élégie : il aura souvent l'allure d'un chant d'allégresse.

1. Juin 1820-juin 1821.

Dans le premier voyage, Rome semblait séduire le jeune poète : la majesté de ses ruines symbolisait magnifiquement ses tristesses et ses rêves défunts. Maintenant, c'est Naples dont il admire les beautés avec une sensibilité épanouie et retentissante. Il goûte « la volupté des yeux, le divin climat[1] » de cette contrée qui est à la fois « le pays des sens[2] » et « du génie[3]. » Sur cette terre où s'élèvent « les grands chefs-d'œuvre de la nature et des hommes[4], » il habite quelques mois l'île d'Ischia, « le chef-d'œuvre de la baie de Naples, de l'Italie et du monde[5]. » Les mouvements de l'air « élastique » font rayonner les contours des choses, et dans les lointains flottent des vapeurs « si légères » que les montagnes et les monuments semblent y nager dans une lumière vibrante[6]. La mer y fait entendre l'accompagnement de sa chanson éternelle, la mer Méditerranée, « la mer du poète » qui lui « apporte vie et pensée[7] » et inspirera ses plus belles *Harmonies* qu'on dirait encore émues et bruissantes de tous les échos des solitudes marines.

1. Lettre du 19 juillet 1820.
2. Lettre du 4 août 1820.
3. Lettre du 8 déc. 1820.
4. Lettre du 16 sept. 1820.
5. Lettre du 9 oct. 1820.
6. Lettre du 25 nov. 1820.
7. Lettre du 1er août 1826.

III.

Ces souvenirs revivront dans ses vers, enrichiront le décor où ses émotions s'expriment. Déjà dans ses lettres, dans l'abandon des confidences, nous pouvons saisir les mouvements de son imagination devant les spectacles qui se déroulent. Ce sont des aveux d'un grand prix qu'on peut surprendre, qu'on doit signaler. Sa Correspondance en effet nous offre des impressions, des descriptions auxquelles il manque seulement des rimes pour ressembler à des fragments des *Méditations* et des *Harmonies*. Souvent même, en citant quelques-uns de ses vers, il nous avertit d'y voir une peinture des régions campaniennes. Ce sont des effets de lumière qu'il note avec complaisance, des bruits dont il retient les échos, tout un décor dont il retrace les somptuosités. On voit qu'il a raison de nous dire qu'il passe son temps à « voir la mer, les montagnes, les arbres, les vaisseaux, la lune et le ciel, et les équipages sans nombre des promeneurs de Chiaja[1]. » Voici une page exquise qu'on dirait soulevée par un vent d'inspiration : « Je t'in-

1. Lettre du 18 août 1820.

voque tous les matins, écrit-il à Virieu, quand, en ouvrant mon balcon, je vois cette belle mer étincelante se dérouler sans bruit sous les orangers du Pausilippe, sillonnée par des barques sans nombre dont les deux petites voiles latines ressemblent aux ailes blanches des hirondelles de mer. A mes pieds les gazons de la Villa Réale, semés de roses, verdissent déjà comme dans nos plus beaux printemps : à ma gauche les montagnes de Castellamare et de Sorrente nagent dans une vapeur si légère qu'elles ont l'air d'être prêtes à se dissiper elles-mêmes au moindre souffle; plus près, le Vésuve, sillonné du côté de Portici par une lave qui coule toujours, élève ses torrents de fumée que le soleil levant teint de rose et qu'un léger vent du Nord fait pencher comme une colonne embrasée sur la mer. Oui, je t'invoque! Je voudrais que tout ce qui a des yeux pour voir et une âme pour sentir fût présent à cette éternelle fête de la nature[1]. » Cette page vaut la plus belle des *Méditations*, avec ses douces colorations, ses mouvements d'une grâce incomparable. Les sensations pittoresques et les mouvements qu'elle dépeint sont fondus harmonieusement dans l'ensemble de la phrase, dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, du bonheur

1. Lettre du 25 nov. 1820. Cf. dans les *Harmonies*, liv. II. L'Infini dans les Cieux.

de l'improvisation ou de l'art de la composition, spontanée et si savante.

Quelquefois il envoie des vers dont il loue l'exactitude, la sincérité d'impression. C'est le propre de cette contrée de présenter ses paysages avec les enchantements des lieux vus en songe. La lumière qui baigne les formes leur donne une valeur de poésie. Le poète paraît décrire une région fantastique : en réalité il imite, il prend sur place les tons de sa palette, les attitudes et les images qui se lèvent dans ses vers. Il écrit à Virieu : « Voilà des stances toutes fraîches sur la nuit par le clair de lune ici :

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes;
Sur l'horizon désert Phébé monte sans bruit,
Pénètre pas à pas les ténèbres profondes,
Et jette un voile d'or sur le front de la Nuit.

Vois-tu du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux[1] ?

C'est un effet de lune noté par un œil très subtil,

1. Lettre du 9 oct. 1820. Cf. *Ischia*, dans les *Nouv. Méd.* La première strophe sera ainsi modifiée :

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes;
Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.

dans toute la richesse de ses colorations variées, de ses reflets lointains.

Dans une autre lettre, il annonce qu'en longeant la côte de Gênes, il a composé une *Harmonie* intitulée *Poésie :* « ce sont des descriptions splendides de ces beaux lieux, » dans lesquelles on retrouve le retentissement des échos, le souvenir des attitudes pittoresques, les impressions successives qui ont agité le poète dans sa course émerveillée. C'est ainsi que nous entendons la vague aux bords grondants des mers, le chant lointain des matelots, le bruit qui meurt et recommence, les soupirs des vents dans les voiles ; nous voyons l'horizon fuyant dans l'espace, le soir qui s'éteint sur la tour, les grandes ombres que déroulent les montagnes, l'astre dormant sur la vallée, les reflets tremblants des étoiles, et le firmament que retrace le cristal ondulant des flots[1]...

L'Italie est donc vraiment pour lui « la fête éternelle de la nature[2]. » Au milieu des ennuis de ses fonctions de diplomate, il fait entendre ces cris nostalgiques : « Oh ! qui me portera sur les bords de la mer de Naples, sous l'oranger de Sorrente, sous le laurier du Pausilipe[3] ! » Quand il reviendra en France,

1. Lettre du 1er août 1826.
2. Lettre du 25 nov. 1820.
3. Lettre du 8 déc. 1820.

il emportera dans sa mémoire les images, les sons et les parfums de la terre campanienne qu'il se plaira à raviver en lui et qu'il répandra dans ses vers. « Comment cela va-t-il à Chiaja? à Ischia? à Castellamare? On a beau faire, on a beau dire, ces trois images vous suivent partout, comme des fantômes regrettés plus beaux à mesure que le temps nous en sépare[1]. » Ces fantômes reprennent souvent dans les écrits du poète l'éclat de la vie qu'ils ont menée dans le décor enchanté de leur terre natale.

IV.

Une grande part de l'œuvre de Lamartine garde la trace de l'influence italienne. On peut la saisir aisément, d'abord dans l'inspiration générale des *Harmonies*, ensuite dans le dessin de son grand poème, conçu dans la joie devant le paysage napolitain: enfin dans un grand nombre d'images, de descriptions qui forment le cadre de beaucoup de ses *Méditations* et de ses hymnes.

L'inspiration italienne est surtout sensible dans les *Harmonies*. Ces hymnes d'amour et de joie sont

1. Lettre du 18 août 1821.

l'effusion d'une âme dont l'épanouissement est sollicité par la collaboration de l'air et du ciel, dans l'azur qui se reflète et les sons qui s'exhalent de toutes parts. La nature entière fait entendre ses consonances au chant du poète, dont la pensée s'exalte dans ce concert des êtres et des choses. Écloses devant la mer, ces poésies en traduisent les couleurs changeantes, les mouvements doux, les sonores vibrations. Elles sont la mise en œuvre des impressions reçues et rendues sans effort par l'imagination la plus souple et la plus retentissante[1].

Est-ce le poète qui répand sur la nature les formes de ses rêves? Est-ce la nature qui a déposé dans l'âme du poète le décor de ses images et l'harmonie de ses chants? Lamartine a noté lui-même l'accord du paysage qu'il contemple et des paysages de songe. Vit-il en Italie? Vit-il dans les contrées où l'Arioste promène ses visions? C'est une charmante et continuelle hésitation sur les limites de la réalité et de la légende; et, dans les vers des *Harmonies*, c'est un échange ininterrompu de sensations décrites et d'émotions imaginaires : il passe des unes aux autres par la grâce des mensonges subtils et inconscients.

1. « Qui me portera sur les bords de la mer de Naples...! Qui m'y laissera rêver à loisir, recevoir et rendre sans travail les immenses impressions du pays du génie! » Lettre à Virieu, 8 déc. 1820.

Dans les *Souvenirs et Portraits*, je relève un aveu d'un grand prix. Il se rappelle le séjour qu'il fit chez la comtesse Lena, non loin de Venise, près des collines Euganéennes. Quand il quitte ce site qui a servi de cadre aux images de choix qu'éveillait la lecture de l'Arioste, il sent qu'il laisse une partie de lui-même et « je ne sais pas bien si c'était mon imagination ou mon cœur. » L'harmonie entre la beauté de ces lieux et l'éclat des paysages décrits par le poète était telle qu'il lui avait semblé vivre tous ces épisodes imaginaires. « Tout cet édifice, tous ces jardins, toutes ces eaux, tous ces murmures rappelaient tellement les demeures enchantées où l'Arioste avait égaré nos imaginations, depuis un mois, de merveille en merveille, d'amour en amour, qu'en vérité je ne savais pas bien si j'étais dans le songe ou dans la réalité[1]. »

Cette impression est celle qu'il éprouvait le plus souvent quand il laissait la grâce de la nature pénétrer en lui et susciter des images, c'est-à-dire dans les moments où il écrivait les *Harmonies*.

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 158-159.

V.

Toutes ces émotions d'art, ressenties pendant son séjour en Italie, se combinèrent dans sa mémoire. Un jour il en sortit une conception poétique d'un éclat extraordinaire. Lamartine a noté le moment exact où lui apparut son poème avec son décor, ses parties lumineuses, ses avenues profondes. « En sortant de Naples, le samedi 20 janvier, un rayon d'en haut m'a illuminé : j'ai conçu[1]. » Quelques jours plus tard, le même aveu est reproduit : « Je viens, il y a huit jours, d'être enfin inspiré tout de bon. J'ai cherché, j'ai attendu, j'ai conçu. J'ai conçu l'œuvre de ma vie, si j'ai une vie : un poème immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel... Je vous raconterai cela une autre fois[2]. » Ce récit, nous le trouverons dans les *Souvenirs*, un peu arrangé sans doute avec les mensonges de l'imagination : mais, malgré les embellissements du décor, l'exposé du poème conçu est exact, car il confirme les indications données dans la préface de *Jocelyn* et de la *Chute d'un Ange*, et

1. Lettre à Virieu, 25 janv. 1821.
2. Lettre à de Genoude, 1er février 1821.

concorde avec le sens général des parties traitées. « Il me sembla que le rideau du monde matériel et du monde moral venait de se déchirer tout à coup devant les yeux de mon intelligence : je sentis mon esprit faire une sorte d'explosion soudaine en moi et s'élever très haut dans un firmament moral [1]. » Puis il expose longuement le plan de son poème, le plus large, le plus déployé des poèmes conçus par l'imagination humaine. Il parle des régions célestes dont « les profondeurs sans mesure » lui révèlent les manifestations de l'activité infinie de Dieu. C'est une cosmogonie supraterrestre dont il voudrait suivre les évolutions « dans des orbites tracées par le doigt divin. » Il contemple tour à tour « les firmaments déroulés sous les firmaments, » « une poussière de globes lumineux ou crépusculaires, » « des enfantements de mondes » qu'éclairent « des phares entrevus à des distances énormes : » il suit d'un regard surnaturel les mouvements harmonieux que l'amour leur imprime : il écoute les chœurs que forment les astres et se donne l'émotion de l'Infini. Puis, dans ces espaces sans bornes, il assiste à la vie de l'âme, d'abord ténébreuse et amorphe, cherchant le repos à travers des pérégrinations et des épreuves lamen-

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 139.

tables, se dégageant peu à peu des entraves qui l'asservissent au malheur, goûtant enfin l'allégresse des bienheureux dans « les splendeurs et les éblouissements des vérités[1]. »

Les émotions et les enthousiasmes de son existence à Rome et à Naples se fondent dans cette vision. Ce sont les paysages italiens idéalisés, agrandis, comme glorifiés par l'action des songes. La fantasmagorie des couchers de soleil et des nuits étoilées réunit tous ses prestiges. Ces tableaux, ces évocations de mondes sublunaires, les splendeurs de ces soleils qu'il a entrevus, les métamorphoses de ces astres qui déploient leurs miracles dans l'infini de l'espace et du temps, Lamartine ne les réunira pas dans le poème qu'il avait conçu, et qu'il laissa inachevé : mais il en sèmera les images dans ses différentes œuvres.

VI.

Il a essayé de dépeindre la limpidité du ciel avec un vocabulaire de choix, très rapproché de la vision : il décrit tour à tour « le cristal sans fond[2], » le

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 139.
2. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 117.

« bleu sombre comme un plafond de lapis[1], » « le dais de saphir[2], » « l'atmosphère cristalline » et « le cristal infini du ciel[3]. » Il a noté la vibration de l'atmosphère, quand il parle de « cette brume chaude qui donne le vague aux horizons[4]. » L'impression est juste mais elle est à peine indiquée : ailleurs il la développe dans une phrase colorée et pittoresque. « Tout nageait dans un éther fluide et vague qui grandissait les objets et qui les faisait pyramider vers le firmament, comme s'ils avaient flotté entre ciel et terre[5]. » La description a la netteté d'une sensation vive, rendue aussitôt qu'éprouvée.

Cet air est chargé de sons. Lamartine a souvent parlé de l'atmosphère sonore et vibrante des côtes méridionales : il a saisi ces voix qui flottent sur les eaux et forment une musique qui vole :

L'air chargé de ces sons qu'il emporte sur l'onde
Et que chaque minute étouffe et reproduit,

1. *Ibid.*, p. 119.
2. *Nouv. Méd.*, Ischia.
3. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 375.
4. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 117.
5. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 158. — Cf. Les *Harmonies*, livre II. L'Infini dans les cieux :

L'harmonieux éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace.

Semble, comme une mer où la tempête gronde,
Rouler des flots de voix et des vagues de bruit[1].

Il cherche à définir ces « harmonies fugitives » qui remplissent l'air, « semblables à des plaintes d'eaux ou à des chuchotements de voix humaines qui se parlent tout bas[2]. »

Un son vague et plaintif se répand dans les airs:
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers?...
Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
Me rapportait tes chants prolongés sur les flots[3].

De là les métaphores suivantes :

Voix qui nagez dans le bleu firmament,
Voix qui roulez sur le flot écumant,
Voix qui volez sur les ailes du vent[4]...
Quels chants sur ces flots retentissent?
Quels chants éclatent sur ces bords ?
De ces doux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords[5].

Dans cet air passent des parfums : les vers du poète semblent en retenir les émanations :

1. *Harm.*, livre I. Paysage dans le golfe de Gênes.
2. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 145.
3. *Nouv. Méd.*, Ischia.
4. *Harm.*, livre I. Hymne du matin.
5. *Prem. Méd.*, Le Golfe de Baïa.

Et la brise incertaine y flotte à l'aventure.
Ivre des parfums de ces lieux[1].
. . . .
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs :
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les airs[2].

Dans les *Souvenirs*, il parle de « la poussière aromatique, » et de l'air, « savoureux comme un parfum évaporé sur un charbon de feu, ou comme le myrte du paysan à la gueule d'un four qui pétille dans un village de la Calabre[3]. »

VII.

Tout ce qui vit dans cette atmosphère vibrante et parfumée, il l'a représenté dans des vers sobres. Voici des marines dessinées d'un trait précis :

Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer[4].
. . . .

1. *Harm.*, livre I. Paysage dans le golfe de Gènes.
2. *Prem. Méd.*, Le Golfe de Baïa.
3. *Souv. et Portr.*, t. I, p 118.
4. *Prem. Méd.*, Le Coquillage au bord de la mer.

Le fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage[1].

La vie du flot est décrite avec ses mouvements ondulés ou farouches :

Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,
S'enfle de leurs débris et bondit sur sa base ;
Puis enfin chancelant comme une vaste tour,
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,
Il croule et sa poussière
En flocons de lumière
Roule et disperse au loin tous ces fragments du jour[2].

Voici un effet de nuit sur les flots qui dorment :

Son astre, suspendu dans un dôme moins sombre,
Blanchit de ses lueurs des bords silencieux
Où la vague se teint du bleu pâle des cieux[3].

Les reflets des monts sur la mer éclairent les eaux d'une lumière plus vive :

Et leurs flancs, hérissés d'une sombre verdure,
Par le contraste heureux de leur noire ceinture,
Y font briller des flots plus clairs[4].

Surtout il a chanté la mer aux mouvements doux,

1. *Nouv. Méd.*, Tristesse.
2. *Harm.*, livre I. Hymne du matin.
3. *Pèlerinage d'Harold*, V.
4. *Harm.*, livre I. Paysage dans le golfe de Gênes.

la mer qui berce, comme une confidente, les inquiétudes :

La mer le caressait de ses vagues plaintives[1]...
Au murmure plaintif des vagues apaisées[2]...
La vague en ondulant vient mourir sur ses bords[3]...
Que je t'aime, ô vague assouplie[4].

On voit qu'il a aimé cette mer, comme un artiste épris de son chant, de ses colorations. Il a cherché des émotions d'art dans ses teintes changeantes, dans le mariage des couleurs, des sons et des parfums. Il a souvent parlé du plaisir qu'il goûtait à fixer ses émotions comme un peintre note des couleurs. « Le temps est loin des jours nonchalants, passés au pied d'une roche concave, sur un lit tiède de sable fin, à compter des vagues et à noter des frissons de l'eau[5]. » « J'écrivais la côte, les monuments, les impressions de la rive et du flot, en vers, pendant que mon ami les notait au crayon et au pinceau sur ses albums[6]. »

Lamartine déclare dans la préface des *Confidences* que « sans la Méditerranée aucun site n'est complet

1. *Prem. Méd.*, Le Pasteur et le Pêcheur.
2. *Nouv. Méd.*, Ischia.
3. *Ibid.*
4. *Nouv. Méd.*, Adieux à la mer.
5. *Nouv. Méd.*, Adieux à la mer. Commentaire.
6. *Prem. Méd.*, Le Golfe de Baïa. Commentaire.

pour lui. » Ainsi s'explique la complaisance avec laquelle il l'a chantée, et les évocations fréquentes qu'il fera de la mer pour dépeindre même des paysages des montagnes, ou pour symboliser sa vie intérieure.

Ce que le poète a représenté avec le plus d'art, c'est le nuage avec ses masses argentées et le déroulement de ses mondes qui semblent être le domaine des songes. Quelle grâce dans ces aquarelles jetées en strophes !

Le ciel se replie
Comme un pavillon ;
Roulant son image
Le léger nuage
Monte, flotte et nage
Dans son tourbillon[1].

Ailleurs il se plaît à contempler les images de la terre et des flots,

Dans leurs groupes épars et leurs miroirs flottants[2].

La féerie de leurs métamorphoses est exprimée dans des strophes où nous admirons la virtuosité de sa manière : on dirait une série d'études, comme une

1. *Harm.*, livre I. Hymne du matin.
2. *Harm.*, livre I. Paysage dans le golfe de Gênes.

série de cartons sur lesquels le peintre a noté, pour enrichir sa palette, les diverses nuances d'un même paysage aux diverses heures du jour : nous voyons tour à tour les couches allongées des nuages où s'étendent des côtes rongées par la tempête et l'écume flottante des mers, des montagnes dont les sommets sont éclairés par une lumière éblouissante, des torrents, des glaciers, des avalanches de neiges, puis des murs de cités semblables à de gigantesques fantômes, des colonnades, des temples, des tours et des palais aux avenues profondes que les éclairs illuminent : enfin l'écroulement de tous ces prestiges, la fuite des nuages dans les plaines de l'horizon, leurs formes qui s'évanouissent, semblables à la toison d'un troupeau que le vent enlève et dissémine dans le vide des cieux [1].

Voici encore des formes fixées dans des vers qui ont la précision de tout un tableau :

Le navire, enfant des étoiles,
Luit comme une colline aux bords de l'horizon [2].

« On voyait glisser, comme des cygnes sur une pièce d'eau, les voiles de la mer Adriatique [3]. »

1. *Ibid.*
2. *Harm.*, livre I. Hymne du matin.
3. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 145.

La même sensation de glissement est rendue dans ce vers si doux :

Voiles, grâces des eaux qui fuyez sur la mer[1]!

Voici le déclin du jour dans les pâleurs du crépuscule :

Un beau soir qui s'endort dans son lit de nuages[2].

Ailleurs on assiste au lever de l'aurore : on voit la marche de l'aube et le recul des ombres en longs plis déployés, puis la féerie des couleurs du matin sous laquelle des lambeaux ombreux se retirent, les lueurs changeantes qui les percent de toutes parts, détendent leurs formes, les mettent en fuite, ouvrant ainsi un passage au soleil :

Sur les pas de la nuit l'aube pose son pied ;
L'ombre des monts lointains se déroule et recule,
Comme un vêtement replié.
Ses lambeaux déchirés par l'aile de l'aurore
Flottent livrés au vent dans l'orient vermeil ;
La pourpre les enflamme et l'iris les colore ;
Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,
Comme des pavillons quand une flotte arbore
Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil[3].

1. *Pèlerinage d'Harold*, XLIII.
2. *Harm.*, livre I. Bénédiction de Dieu.
3. *Harm.*, livre I. Hymne du matin.

*
* *

L'Italie a fourni à Lamartine des impressions multiples et fraîches, une lumière légère et vibrante, une atmosphère sonore et embaumée, un décor somptueux en harmonie avec ses songes, le décor qui sied à l'expression de l'amour ou de la joie, et à l'apothéose des souvenirs. Souvent le poète paraît inventer le cadre de ses élégies et de ses hymnes : presque toujours il reproduit un site du paysage campanien qui a déposé dans l'imagination du poète ses formes et ses couleurs, ses parfums et ses échos, et qui a fourni ainsi un des éléments, le plus important, du décor de sa vie intérieure.

CONCLUSION.

Ainsi l'imagination du poète devient de plus en plus opulente et souple. Toutes les formes qui se lèvent des livres et de la vie sont conservées dans sa mémoire. Il s'en empare par une sorte d'assimilation spontanée, et les abandonne à l'action inconsciente d'une végétation intérieure. Il associe aux images qu'il semble imiter d'autres images plus conformes à sa vision et qui surgissent de ses souvenirs, tempérant l'éclat d'une métaphore biblique par des figures adoucies empruntées à Pétrarque, faisant retentir sur les côtes campaniennes les échos entendus sur les bruyères d'Ossian, et surtout répandant sur les objets qu'il veut décrire les couleurs de songe des paysages qui se déploient dans les avenues intérieures de son âme.

Voici une strophe de l'*Esprit de Dieu* dans les *Nouvelles Méditations* :

O mon âme! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu?
Viendra-t-il comme un doux zéphyre,
Mollement caresser ma lyre,
Ainsi qu'il caresse une fleur?
Ou, sous ses ailes frémissantes,
Briser ces cordes gémissantes
Du cri perçant de la douleur?

Cet enfant des orages semble venir des régions Ossianiques qui font lever autour de lui des soupirs à peine entendus. Le zéphyr, avec ses molles caresses, part de l'Italie et lui apporte le souvenir des beautés italiennes. La lyre, c'est l'âme même dont le chant retentit sous les coups de la douleur.

C'est le privilège des grandes imaginations de retenir et de combiner les formes et les images inventées par la pensée humaine ou semées à travers le monde. Lamartine aurait donc pu faire servir à l'expression des sentiments de son temps une langue enrichie et renouvelée.

Mais ce qu'il avait de rare et d'original, c'était moins le don d'imaginer que la puissance de sentir.

Cette sensibilité, qui se disperse d'abord en des plaintes faciles où s'agitait sa jeunesse, trouve tout à coup les raisons de s'approfondir et de se répandre.

La mort de Julie fait jaillir la source des larmes, et apporte un ferment à la vie intérieure.

Nous allons suivre les mouvements de cette vie intérieure, et nous verrons que le lent travail d'imagination auquel nous venons d'assister a permis au poète de donner un langage à ses méditations et à ses mélancolies.

LIVRE SECOND

LA VIE DU PAYSAGE INTÉRIEUR ET SA PROJECTION SUR L'UNIVERS.

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION DU PAYSAGE INTÉRIEUR.

L'imagination si malléable de Lamartine gardait sans effort les formes et symboles où la vie de son âme solitaire et vagabonde avait trouvé l'occasion de s'exalter et de s'épanouir. Pénétrons maintenant dans le domaine intérieur, où venaient se déposer tous ces signes de poésie et de beauté.

* * *

Dans la chambre obscure où sommeille son génie, le poète porte un monde aux perspectives flottantes, semé d'images mystérieuses et présentant les matériaux et les décors qui serviront à enfermer ses rêves ou à décrire les spectacles de la nature. C'est une sorte de paysage intime et secret, dont il sentait déjà la présence aux heures inquiètes de sa jeunesse. Tantôt cette vision l'enchantait comme une féerie triomphale, dont il était à la fois le spectateur et l'ac-

teur ; tantôt elle le laissait endolori sous le poids de sa beauté insoutenable. Que de fois il se plaît à dire qu'il vivait d'une vie intérieure voilée et bruissante, dont il écoutait les vibrations ! « Il y avait en moi des océans de choses vagues dont je ne savais ni la nature ni le nom, et qui étaient déjà poésie[1]. » Ailleurs il parle des « événements intérieurs, » de « l'abondance de l'inspiration intérieure[2]. » Cette inspiration se manifeste tantôt par des voix : « J'avais enfin trouvé la fibre sensible d'un poète à l'unisson de mes voix intérieures[3]. » Ces voix font partie d'un orchestre invisible qu'il écoutait dans le ravissement de l'inspiration :

O lyre, ô mon génie,
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts[4].

Tantôt il ressentait les secousses d'une agitation dévorante qui ne s'apaisait que dans les mouvements d'une existence imaginaire : « J'étais dévoré d'activité intérieure, et on me condamnait à l'immobilité[5]. » Quelquefois il subissait l'éblouissement

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 66.
2. *Les Confid.*, préface, page 4, et livre V, paragraphe III.
3. *Prem. Méd.*, L'Homme. Commentaire.
4. *Nouv. Méd.*, Les Préludes.
5. *Prem. Méd.*, Le Désespoir. Commentaire.

d'une lumière d'apothéose éclairant la masse embrumée des paysages intimes :

Enveloppé de calme, et d'ombre et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer[1].

Ce monde lui paraissait si beau dans le déploiement de ses chimères, qu'il suffisait souvent à satisfaire son besoin d'agir. Les spectacles qui se déroulent alors devant lui n'ont pas besoin d'être projetés sur la nature pour revêtir un caractère de beauté et d'art : en restant dans la pénombre, ils gardent le ton et les couleurs qui leur conviennent.

Aux heures de solitude et de mélancolie, le poète, rentrant en lui-même, laissait s'animer tous ces tableaux, et c'était une féerie délicieuse, un déroulement de poèmes et de chansons. « Je composais pour moi seul, sans les écrire, des poèmes aussi vastes que la nature, aussi resplendissants que le ciel, aussi pathétiques que les gémissements des brises de mer dans les têtes des pins-lièges et dans les feuilles des lentisques... La nuit me surprenait souvent ainsi sans pouvoir m'arracher au charme des fictions dont mon imagination s'enchantait elle-même[2]. »

1. *Prem. Méd.*, La Prière.
2. *Prem. Méd.*, préface, p. XIV.

*
* *

Ce paysage intérieur, que nous avons vu s'enrichir par acquisitions successives, semble doué d'une vie tour à tour obscure et fulgurante. Essayons d'assembler les caractères les plus habituels de ses tableaux.

Dans le laisser-aller des rêveries, au moment de l'éclosion des songes, quand le poète, oubliant la réalité qui l'entoure, suit l'élan de ses pensées qu'il sent plus légères, quelles sont les images qui surgissent spontanément devant lui? Sur la toile de fond de son imagination, s'estompent les contours d'un paysage crépusculaire. Un air de paix plane sur ces régions vaporeuses : un silence sacré les enveloppe, silence plein de mystère que troublent seulement les voix de la nuit, silence propice à l'évocation des fantômes. Ces fantômes sont faits des regrets du passé et des rêves de l'avenir : ils prennent en s'animant une expression plus pénétrante que celle des êtres qui s'agitent autour de nous. Et ces ombres passent, se dérobent à la vue, puis reviennent sous la lumière pâle, figures attristées où revivent les douleurs du poète, apparitions charmantes où se précise le souvenir des bonheurs perdus.

La vie qui se déploie dans ce décor est harmonieuse

et pleine de majesté. D'ordinaire elle a l'apparence des êtres que la passion abandonne : mais c'est le calme après la tempête, ou le repos qui précède les déchirements de l'orage, car cette vie est toute vibrante de frémissements contenus, de souvenirs à peine endormis, que la moindre excitation soulève, et qui n'attendent pour s'agiter que l'appel de notre imagination ou les sollicitations de la nature. Un rythme léger berce l'existence de ces ombres. Il se dégage de toutes parts une musique étrange, qu'on dirait à la fois rapprochée et lointaine. Cette harmonie, qui est le son de l'âme même, tantôt s'adoucit, tantôt se répand avec des éclats de fanfare. C'est la voix de cette vie d'outre tombe pénétrée de mystère.

Le paysage où s'encadre cette existence est beau dans sa tristesse. Un lac d'argent sillonné doucement par des barques silencieuses : tout autour, une terre de choix pour les méditations errantes d'un poète. Pas de tons heurtés : aucun de ces ravins abrupts où s'égare volontiers une imagination douloureuse : mais des vallons reposés, des prairies aux pentes douces. Les saules et les sycomores, les peupliers et les hêtres répandent leur ombre fine et tremblante. C'est un paysage Elyséen, doux au repos des âmes qui ont beaucoup souffert. Ce qui lui donne surtout son

caractère mystérieux, c'est sa lumière, pâle comme un rayon de lune. Son éclat amorti jette sur les choses une lueur fantastique où se lève la légion des songes. La lune est l'évocatrice du passé pour ces ombres qui passent, c'est la berceuse qui endort leur douleur, c'est la compagne éternelle de ces solitaires. Son charme écarte les visions inquiètes du passé mort.

Cette terre intérieure est le refuge où est amené Lamartine, quand il est guidé par les rêveries.

*
* *

Entrons plus avant dans cette vallée du songe, et à l'aide des confidences du poète et des couleurs habituelles de ses descriptions, tâchons de discerner et de dépeindre les images et les êtres qui se déploient dans ces avenues mystérieuses.

Ce monde ayant les tons pâlis d'un paysage nocturne, le poète en évoque spontanément les formes, quand le silence s'étend sur les choses et que l'ombre de la nuit dérobe leurs contours aux yeux :

Un silence pieux s'étend sur la nature.
. . . .
On dirait en voyant ce monde sans échos,
Où l'oreille jouit d'un magique repos,
Où tout est majesté, crépuscule, silence,
Et dont le regard seul atteste l'existence,

Que l'on contemple en songe, à travers le passé,
Le fantôme d'un monde où la vie a cessé[1].

Ce monde a une apparence fantastique. Le flambeau qui répand sa lumière sur ses différents plans, c'est « l'astre des songes et du silence » qui sème « un jour inspirateur : » il semble « luire » entre l'âme et Dieu « comme un phare éternel[2] ; » il projette des rayons qui apportent une allégresse surnaturelle :

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière !
Pars du sein du Très Haut, rayon consolateur !
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur[3] !

Les tableaux qu'il éclaire se prêtent à de merveilleuses métamorphoses : c'est un « palais flottant[4] » qui promène les rêveries du poète : c'est un « palais aux songes d'or[5] » où monte le génie pour se livrer à ses créations ; ce sont des « îles de lumière[6] » baignant dans l'azur. Au-dessus s'étend la voûte demesurée : c'est le « firmament de l'âme[7] » et son

1. *Harm.*, livre II. L'Infini dans les cieux.
2. *Harm.*, livre I. Paysage dans le golfe de Gènes.
3. *Prem. Méd.*, La Foi. Cf. *Corresp.*, t. I, p. 327 (11 août 1818.)
4. *Harm.*, livre III. Épître à Sainte-Beuve.
5. *Rec. Poét.*, Réponse aux adieux de W. Scott.
6. *Harm.*, livre II. Pensées des morts.
7. *Rec. Poét.*, Épître à Dumas.

« ciel d'amour[1]. » A travers ce ciel brillent des lueurs qui éclairent ce paysage d'un « jour pieux et tendre[2] : » ces étoiles sont les symboles de l'amour que l'imagination pare de l'éclat de la vie.

*
* *

L'image qui se lève ordinairement devant le poète quand il se penche sur ce monde de formes qui vit en lui, c'est l'image d'un jardin, rafraîchissante, parfumée, enveloppée d'une atmosphère sereine. Lamartine a noté dans un discours à ses amis de Mâcon cet attrait des jardins pour l'imagination des hommes. Ils symbolisent à ses yeux la joie de la vie dans l'harmonie et la pureté des choses primitives. Une réminiscence de l'existence édénique semble traverser son esprit et le baigner d'une éclatante lumière. « L'imagination n'a pas pu rêver dans tous les paradis qu'elle s'est créés quelque chose de mieux qu'un jardin terrestre ou céleste, des eaux, des ombrages, des fleurs, des fruits, des gazons, des arbres[3]. » C'est pourquoi dans le silence des solitudes et le trouble des mélancolies d'automne, c'est-à-dire dans les mo-

1. *Harm.*, livre III. Le Cri de l'Âme.
2. *Harm.*, livre IV. Le premier Regret.
3. *Lectures pour tous.* Discours aux jardiniers.

ments où le poète regrette ou pressent le plus fortement les joies que le paradis symbolise, il éprouve « comme une senteur lointaine, comme un avant-goût de ces Élysées, de ces Édens, de ces jardins éternels où nous espérons retrouver dans le bonheur ceux que nous avons aimés et quittés dans les larmes[1]. » Il est souvent arrivé au poète de représenter ce jardin intérieur tout fleuri des souvenirs de l'Éden Biblique dans le jardin paternel de Milly. Cette terre de Milly qui a été « l'Éden de son enfance[2] » est restée le séjour de son âme, le pays de choix de son imagination, et il voudrait que « l'univers commencât et finît pour lui avec les murs de ce pauvre enclos[3]. » Il en a toujours évoqué le tableau dans la mélancolie des voyages à travers les pays étrangers, alors que l'âme paraît déracinée et abandonnée dans l'indifférence ou l'hostilité du monde extérieur.

C'est là qu'est mon cœur !
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux[4].

1. *Ibid*. Cf. Faguet, *ouvr. cité*, p. 86. « Il est Elyséen de naissance. »
2. *Le Manuscrit de ma mère*, XXIII.
3. *Ibid.*
4. *Harm.*, livre III. Milly ou la Terre natale.

Le souvenir de ce jardin où fleurissent les songes de son imagination d'enfant se mêle souvent à ses descriptions de poète. On voit qu'il se plaît à teindre les lieux qu'il contemple, des couleurs qui enchantaient ses yeux dans l'enclos symbolique de Milly, et toute une floraison de belles images se lève alors spontanément dans son esprit :

Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux[1].

Dans ce jardin s'étend un lac dont les ondes bercent doucement les rêves de l'amour : c'est le lac du Bourget, ce sont les lacs de l'Italie : c'est surtout le lac de joie ou le lac de tristesse que traverse l'imagination.

Tout autour se déploie l'immensité d'un Océan. Que de fois Lamartine a comparé à l'Océan son âme agitée et profonde ! Il y voyait le morne déroulement de flots innombrables, il y entendait le grondement des solitudes marines :

Et, comme un océan où toute larme coule,
Mon âme a bu toutes ces eaux[2].

1. *Ibid.*
2. *Rec. Poét.*, A M. Guillemardet.

Le poète ne se contente pas de ces comparaisons où entre le souvenir de la mer. Il sent en lui l'agitation d'une mer sans rivages. Les émotions de son âme sont des vagues qu'agite le vent du désir : « Que de vagues secrètes de mon cœur le murmure de cette fontaine n'a-t'il pas assoupies en ce temps-la[1] ! »

> J'ai roulé dans mes vœux sublimes
> Plus de vagues que tes abîmes
> N'en roulent, ô mer en courroux[2].

Mais dans le calme du monde intérieur ces flots qu'apaise le zéphyr réfléchissent le plus souvent une lumière sereine. Ainsi, dans les heures orageuses, cet océan aura les remous et les révoltes de la tempête et des grandes eaux de la Bible : aux heures de rêverie, dans l'effusion des tendresses élégiaques, il coule avec la sérénité des eaux d'un lac qui s'irise des couleurs d'une lumière d'apothéose.

* * *

Ces palais et ce jardin qui déploient leurs beautés sous un ciel constellé de lueurs symboliques, ce lac et

1. *Prem Med.*, Souvenir. Commentaire.
2. *Harm.*, livre IV. Éternité de la nature.

ces vastes eaux apaisées qui bercent les tristesses et les regrets constituent l'univers où habite l'imagination du poète : c'est l'asile du passé et le refuge des songes.

Là vivent les ressouvenirs qui sont les échos du bonheur, et les images des apparitions matinales. Cette existence secrète se manifeste par des mouvements d'abord confus, bruits vagues qui éveillent sa pensée, et l'invitent à la vie poétique.

Ce sont des parfums qui s'élèvent, et qui ressemblent à des souvenirs odorants d'amour, de joies pieuses, de pensées sublimes.

Ce sont des reflets, traces lumineuses laissées par les spectacles de beauté.

Ce sont des images qui gardent dans leurs formes pâlies le souvenir des joies qu'elles ont répandues sur notre monde.

Surtout ce sont les accents d'un orchestre intérieur, si touchants qu'à les entendre le poète oublie ce qui l'entoure. « Je n'écrivais rien, je laissais passer toutes ces modulations en moi-même comme les brises sur les herbes de la montagne[1]. » C'est une harmonie à la fois profonde et voilée, dont les échos ressemblent à des appels d'âme : ces bruits et ces

1. *Confid.*, livre XII, paragraphe VI.

échos sont les chants des désirs et des rêves du cœur :

> Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
> Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts[1].

Lamartine subit la duperie charmante de tous les rêveurs qui croient entendre, parmi les objets qui les entourent, les mélodies qui résonnent au fond d'eux-mêmes. Ces sons et ces échos semblent flotter dans l'air, prêts à retentir à l'appel d'un souvenir qui remonte en chantant du fond du passé : alors ils se disposent harmonieusement et font entendre les voix de l'âme :

> Quand ta voix meurt dans mon oreille,
> Mon âme résonne et s'éveille
> Comme un temple à la voix des dieux[2]

Ces échos font penser à un chant d'amour ou à un hymne.

Ils ont l'accent des voix de songe :

> Aussi doux que le son que nous apporte un songe
> Des ineffables bords[3].

1. *Prem. Méd.*, Le Vallon.
2. *Nouv. Méd.*, Chant d'Amour. Dans son étude charmante et enthousiaste sur Lamartine, M. de Pomairols écrit : « Le chant flottait toujours à la surface de son âme, n'attendant que l'occasion de se condenser en poésie. » (*Lamartine*, page 108. Hachette, 1889.)
3. *Nouv. Méd.*, Chant d'Amour.

Tantôt ces voix sont des appels nostalgiques à la primitive existence d'Eden :

Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours [1].

Tantôt elles disent la vie intérieure, et l'inspiration poétique fournit le motif autour duquel se déploient leurs confidences.

Grâce à toi, mon âme étrangère
A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de ta voix [2].

Le poète s'étonne lui-même de l'éclosion de toutes ces mélodies, quand retentit au fond de lui cet orchestre qui semble prolonger chez les âmes vulgaires le bruit de son écho dans les ténèbres l'inconscient. « J'étais comme un musicien inné, à qui l'on ferait entendre pour la première fois un instrument à vent ou à cordes, où ses mélodies intérieures prennent tout à coup une voix réelle [3]. » C'est même ce pouvoir d'entendre ces harmonies divines à travers les chants du cœur qui paraît être pour Lamartine le don singulier du génie. Les grands artistes saisissent dans la soli-

1. *Nouv. Méd.*, Les Préludes.
2. *Nouv. Méd.*, Adieux à la Poésie.
3. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 59.

tude les appels des âmes et les bruits de Dieu. Les poètes sont « ceux qui ont l'oreille plus fine que les autres et qui entendent Dieu à travers ses œuvres[1]. »

Ces sons et ces reflets, ces images et ces parfums sont les manifestations de la vie subtile qui s'agite dans les profondeurs du paysage, et dont la projection produira l'œuvre poétique de Lamartine.

*
* *

Cette existence est tantôt calme dans les ténèbres, tantôt ardente. Le flambeau intérieur n'éclaire pas toujours ces tableaux mouvants. Il s'éteint spontanément ou se rallume, selon que le poète se laisse prendre aux incidents de la vie extérieure ou aux charmes de la vie du rêve. Quand sa lumière s'efface, elle anéantit les beaux mensonges qui tiennent nos désirs en éveil :

Quand le bonheur n'a plus ni lointain ni mystère,
Quand le nuage d'or laisse à nu cette terre,
Quand la vie une fois a perdu son erreur,
Quand elle ne ment plus, c'en est fait du bonheur[2]

Alors le poète éprouve le regret du passé, la nos-

1. *Nouv. Méd.*, La Solitude. Commentaire.
2. *Harm.*, livre IV. Novissima verba.

talgie des joies de l'Eden : il ressemble à l'exilé qui se résigne en pleurant aux ombres de la terre[1].

Mais quand s'éclairent les horizons de l'univers magique, la vie de l'imagination met en œuvre toutes ses ressources :

> Et le jour se levait aussi dans notre cœur,
> Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur[2].

Ce jour est le rayonnement qui se dégage du cœur, quand il frémit sous la vivacité des émotions imaginées ou rêvées : car les formes que revêtent les songes semblent s'animer et se colorer d'un éclat imprévu :

> Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur[3] !

Ainsi, par une série de délicates transpositions, Lamartine confond cette lumière avec la vérité qui éclaire l'âme, car il suffit à l'âme d'être ravie à la vue de la beauté ou de la vérité, pour répandre autour d'elle ce rayonnement qui dissipe les ténèbres. Plus le paysage intérieur est éclairé, plus la vie qui s'y déploie est intense, et c'est alors un mouvement extraordinaire dans ses différents plans. Les sons en-

1. *Harm.*, liv. IV. Novissima verba.
2. *Ibid.*
3. *Prem. Méd.*, La Foi.

tendus ont des vibrations plus retentissantes, les formes qui s'agitent ont des attitudes plus joyeuses ou plus désolées, et le poète s'émeut de cette trépidation intérieure produisant dans toutes les images qui se lèvent des mouvements fantastiques :

Et, comme un insensé, je marchais à grands pas
Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
L'ombre de Jévohah qui passait dans l'orage,
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix que la tempête emportait au chaos[1].

Ce monde peut prendre trois aspects : ou bien il reste intérieur et présent, et le poète en parcourt les avenues profondes, contemplant les tableaux qui s'y déploient, et chantant ce que disent les formes qui l'habitent : ou bien il est projeté dans le passé et il symbolise le paradis et ses joies perdues, car le paradis est bien pour le poète son paysage intérieur qu'il projette dans les commencements du monde : enfin il apparait dans la gloire de l'avenir, et il est symbolisé en Dieu.

De là les trois formes de son lyrisme qui nous permettent de distinguer l'élégiaque ou le rêveur, — le mélancolique ardent et désolé, — le prophète enthousiaste.

1. *Jocelyn*, 2e époque.

Quand le poète voit se dérouler devant lui ce monde imaginaire chargé de vie sentimentale, il s'abandonne à la rêverie ; son verbe a l'éclat voilé d'un paysage lunaire, ses accents ont la tristesse d'un chant nocturne.

Quand il le contemple dans le passé, sa plainte est plus douloureuse. Ce qu'il voit dans ce paradis inaccessible, c'est moins les beautés et les illusions qu'il laisse pressentir, que le passé trop lointain dont il est le reflet. Son verbe retentit de la tristesse des séparations, de l'inconsolable douleur du bonheur perdu, des chants nostalgiques de l'exilé.

Enfin, si le monde intérieur s'éclaire d'une vive lumière, si les images s'agitent à l'appel d'une émotion qui semble tout ébranler, les soupirs deviennent des élans passionnés : les aveux ont l'accent des voix triomphales : l'élégie se transforme en un chant enthousiaste, vibrant de paroles solennelles. Le poète projette devant lui tous les mirages de son imagination ; il parcourt les espaces et les temps en déployant son rêve sur l'univers, en se servant des apparences de la nature comme d'un riche et souple langage.

Ce lyrisme redondant et magnifique sera bien différent du lyrisme de la rêverie et du lyrisme mélancolique : dans ces deux dernières formes, il est plus ou moins adouci et contenu, étant l'expression de cette

existence de rêve que les souvenirs de notre monde ou de l'Eden perdu ne traversent que pour s'y fondre et s'y revêtir de couleurs pâlies et mystérieuses. Au contraire, dans l'essor des émotions enthousiastes, le lyrisme est abondant, impétueux, toujours soutenu par une verve intarissable, se déroulant en images grandioses, avec des échappées soudaines et conquérantes vers les hauteurs, dans l'horizon où il contemple le trône de Dieu.

Tel est ce paysage intérieur, construction complexe aux effets spontanés, à laquelle collaborent les souvenirs et les rêves du poète.

Nous allons voir d'abord qu'il est vivifié par cette efflorescence particulière qui se dégage de la vie de l'âme, ensuite que les féeries qu'il fait naître ne demeurent pas toujours dans le domaine des songes, parce qu'elles se projettent sur l'univers qu'elles parent de beauté.

CHAPITRE II.

LA VIE DE L'AME.

L'âme est la reine de ce paysage intérieur. Elle s'y promène dans son domaine qu'elle a formé peu à peu avec ses souvenirs et les images créées dans les solitudes. Le poète l'invoque lorsqu'il cherche des inspirations et des conseils ; il lui donne des noms divers suivant les émotions qu'il éprouve : c'est l'âme, c'est aussi la muse, le génie, la lyre, c'est Dieu lui-même, car souvent elle se transfigure et prend les allures de la divinité.

Comment saisir cette force irréductible, principe d'originalité, source de vie littéraire? Elle échappe à la prise de notre observation, à la mesure de nos expériences. Elle a le caractère de ce qui est infini. Dès que nous voulons l'étudier, elle prend, sous la lumière de l'intelligence, des formes innombrables avec une prodigieuse souplesse de renouvellement. Nous subissons le prestige de ce mirage qui nous inquiète, et nous ne poursuivons que les caprices de

ses inventions, les couleurs changeantes de ses attitudes. Les tentatives de la critique scientifique sont vaines. Ses travaux d'approche sont des machines aux agencements minutieux, qui nous permettent de compter les manifestations du talent et d'en mesurer l'amplitude ; mais la force intime qui préside à la vie intérieure demeure cachée, et réserve toujours le mystère de ses miracles. Essayons du moins de noter les formes de sa vie et les marques de son action, en examinant la nature et la portée des émotions qu'elle provoque chez le poète, et les embellissements qu'elle ajoute à l'univers.

I.

Si Lamartine n'a jamais pu définir l'essence de son âme, il a souvent montré comment elle peut sortir du fond mystérieux où elle demeure insaisissable, et se mêler à notre monde : car il pensait qu'elle a des instincts spéciaux, des organes particuliers, toute une série de formes dont elle s'enveloppe comme d'un vêtement très léger, très souple, presque immatériel. Ainsi, dans la *Mort de Socrate*, il décrit sa force de pénétration à travers l'univers :

Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière,
Les rayons transparents de la douce lumière,
Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,
Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,
Les bruits harmonieux que l'amoureux Zéphire
Tire, au sein de la nuit, de l'onde qui soupire,
La flamme qui s'exhale en jets d'or et d'azur,
Le cristal des ruisseaux roulant dans un ciel pur,
La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles,
Et les rayons dormants des tremblantes étoiles,
Réunis et formant d'harmonieux accords,
Se mêlent sous ses doigts et composent son corps [1].

Cet agent subtil et impalpable vit d'une existence fantastique : il se mêle à ce que les êtres ont de plus léger pour s'insinuer dans notre monde d'apparences.

Tantôt, pour s'envoler où l'appelle un désir,
Elle aime à parfumer les ailes d'un zéphyr,
D'un rayon de l'iris en glissant les colore ;
Et du ciel aux enfers, du couchant à l'aurore,
Comme une abeille errante elle court en tout lieu
Découvrir et baiser les ouvrages de Dieu [2].

Cette âme a des ardeurs qui entretiennent dans le paysage intérieur une existence aux mouvements imprévus, et ses émotions se revêtent d'images spon-

1. *La Mort de Socrate. Prem. Méd.*, page 228. Hachette-Jouvet, 1891.
2. *Ibid.*

tanées. Notre éducation intellectuelle, chargée de règles et d'artifices, nous rend moins aptes à comprendre ce qu'il y a de singulier et d'impétueux dans ces apparitions de sentiments. Mais, pour Lamartine comme pour Pascal, le cœur a son ordre, et l'âme a sa vie intérieure, essentielle. Ce désordre apparent de la vie sentimentale qui déconcerte notre goût de la logique et notre besoin de subordination dans les idées, reproduit cependant les élans de la vie. Il faut essayer de s'assouplir à ces manifestations de l'énergie de l'âme pour comprendre les mouvements de l'existence morale, tour à tour calmés et bondissants, comme les flots d'une source qui, après avoir bouillonné dans les profondeurs de la terre, s'élève en jets hardis et tumultueux.

L'âme a des « instincts éternels[1] » qui dirigent sa marche : lorsqu'ils font sentir leur aiguillon, elle s'élance « de désir en désir[2], » car ces désirs sont « de flamme[3] » et ils ont de la flamme la pureté et l'impétuosité. Le regard qu'elle jette sur le monde a un don surnaturel de création, car le regard est un rayon chargé d'âme, et le rayon est une effusion de la puissance divine. Ainsi, dans l'enfance des choses, dans

1. *Réc. Poét.*, Épître à M. Ad. Dumas.
2. *Harm.*, livre I. Paysage dans le golfe de Gênes.
3. *Harm.*, livre II. Souvenirs d'Enfance.

la beauté de l'existence édénique, « le regard de Dieu vêtissait la terre de vie et d'immortalité [1]. »

L'âme aussi pare de beauté et de vie les êtres sur qui elle se pose : dans son essor, elle peut même dépasser les apparences de notre monde, briller d'un éclat plus radieux que les soleils :

Et vous, soleils aux yeux de flamme,
Le regard brûlant de mon âme
S'est élevé plus haut que vous [2].

Gardons-nous de voir dans ces rapprochements un simple jeu d'images et de comparaisons. Nous ne comprendrons pas ce que la sensibilité de Lamartine a eu de rare et d'original, si nous ne sommes pas capables de sentir la beauté de cette vie intérieure et sa force d'expansion sur l'univers. Le poète animait de la ferveur de son âme cette mythologie surannée. Toutes ces métaphores que nous inventons dans la pauvreté et la sécheresse de notre vocabulaire, et qui recouvrent les créations légères de nos songes, étaient pour le poète l'exacte expression de sa vie spirituelle. Le zéphyr qui vole, c'est une âme qui passe, portée sur ses désirs comme sur des ailes, car

1. *Harm.*, livre IV. Hymne de l'Ange de la terre.
2. *Harm.*, livre IV. Éternité de la nature.

« les désirs sont les ailes de l'âme[1]. » Un rayon de l'iris « colore ses ailes[2] » d'un éclat d'autant plus vif que ses aspirations sont plus ardentes. L'aurore qui semble s'élancer dans les espaces, c'est une âme qui s'envole à travers l'infini, et qui « dans ces beaux déserts de feux errants semés[3] » cherche les âmes qui ont les mêmes goûts et va se perdre avec elles dans le sein de Dieu. Même il est souvent difficile de séparer la vie intérieure des emblèmes qu'elle revêt. L'intensité des émotions morales trouve non seulement un symbole, mais un retentissement dans la nature. Si l'on supprime ces symboles et ces représentations, la vie de l'âme qui s'y exprimait s'efface tout à coup et se dérobe dans les ténèbres. Les parfums de l'île d'Ischia ont emporté en s'exhalant les senteurs embaumées dont s'enchantait le poète : les reflets de la lune sur les murs blancs de Procida ont atténué, en s'éteignant, l'éclat dont brillait son âme, et, à travers les murmures des vagues qui s'éloignaient, s'évanouissait l'harmonie qui chantait dans le paysage intérieur[4].

Ainsi, douée d'organes particuliers, subtils comme

1. *Prem. Méd.*, Dieu.
2. *Mort de Socrate.*
3. *Ibid.*
4. *Nouv. Méd.*, Commentaire d'Ischia.

le rayon ou la flamme, impalpables comme l'air, l'âme a une existence singulière dont nous allons, d'après le poète, déterminer la nature.

II.

Elle est caractérisée d'abord par son intensité même qui lui donne un pouvoir mystérieux de création. Elle a une force de préhension souveraine, une clairvoyance qui déconcerte notre raison si fragile. Elle a des pressentiments qui éclairent l'avenir et que l'expérience vient souvent justifier. Elle éprouve des désirs qui suscitent dans le monde des actes qui les réalisent. Nous nous plaisons d'abord à ces mirages du monde intérieur dont l'éclat nous enchante dans la solitude de nos songes : mais le monde qui nous entoure finit par se ranger sous l'empire de sa beauté. Ainsi, du fond de nous-mêmes, se projettent dans l'infini, à travers nos pressentiments et nos désirs, des lueurs fugitives, mais suffisantes pour éclairer l'énigme des choses. Pendant que notre raison sommeille dans l'obscurité, l'âme, armée de ses illuminations intérieures, jette sur le monde un regard dominateur. Elle crée pour nous la vérité : sans elle, nos croyances sont incertaines et les vérités de la

science sont conquises incomplètement : « Tant qu'on n'aime pas on ne comprend pas[1]. » Ses pensées sont des instincts sublimes : ses désirs éclairent le monde de l'immuable ; ses besoins sont « des prophéties, » et ses aspirations « prouvent une atmosphère[2], » l'atmosphère des essences célestes où elles pourront s'épanouir. De même, c'est dans l'âme qu'est la source de toute beauté. « Sans systèmes et sans efforts, et avec cette merveilleuse habileté de la nature qu'aucun artifice ne peut égaler[3], » une âme ardente, en s'exprimant, exprime la beauté des choses. Son chant est à la fois primitif et savant, ses naïvetés sont pleines de profondeur. L'amour est aussi l'effet d'un mirage. « L'amour et l'amitié ne sont au fond que l'image d'un être réciproquement entrevue et doublée dans le cœur d'un autre être. Quand ces deux images se confondent tellement que les deux n'en font plus qu'une, l'amitié ou l'amour sont complets[4]. »

Très intense est donc cette vie intérieure, et l'on comprend que le poète la sente portée sur des ailes brûlantes et projetant des rayons enflammés. Dans

1. *Les Confid.*, livre I, paragraphe II.
2. *Rec. Poét.*, Utopie.
3. *Les Confid.*, livre IV, paragraphe X.
4. *Ibid.*, livre XII paragraphe VIII.

une étude sur le livre de *Job,* Lamartine déclare que l'âme est « assez grande pour contenir des éternités, et assez vivante pour user des mondes[1]. » Ce sentiment tour à tour douloureux et plein d'allégresse s'exprime souvent dans ses vers : en exaltant ses rêveries, il leur donne une force de projection surnaturelle, il anime d'une vie fervente les fantômes du passé qui errent dans le paysage intérieur, et il soulève le génie du poète loin de notre univers médiocre et changeant, en des inspirations qui le font s'abîmer en Dieu.

> Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
> Pourrait créer un monde en son brûlant essor,
> Que ma vie userait le temps, que ma pensée
> En remplissant le ciel déborderait encore :
> Jéhova ! Jévoha ! Ton nom seul me soulage !
> Il est le seul écho qui réponde à mon cœur[2] !

Cette vie intérieure capable de créer des mondes, d'user le temps et de faire déborder ses aspirations par delà les espaces démesurés, a une portée infinie, car elle mesure la valeur de l'univers. L'histoire d'une âme est aussi précieuse que l'histoire d'un empire... Il est telle vallée dont les échos, s'ils se fai-

1. *Philos. et Littér. Ouvr. cité*, page 24.
2. *Harm.*, livre III. Le Cri de l'Ame.

saient entendre, retentiraient de cris plus émouvants que ceux des ruines d'une cité orgueilleuse :

Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain :
Rien n'est vil ! rien n'est grand ! l'âme en est la mesure[1].

III.

L'intensité de cette vie intérieure a donné au poète un double privilège : 1° le sentiment passionné, je dirai même la vision de l'infini ; 2° la faculté d'échapper aux servitudes de l'espace et du temps. Par là s'expliquent la force des émotions, et leur extrême abondance, et cet air de triomphe dans le déroulement des pensées et des images qui les expriment.

§ 1°

Lamartine a senti autour de lui et en lui l'infini comme un être incommensurable, dont il entendait les palpitations. Lorsqu'il essaie d'en exprimer la puis-

1. *Harm.*, livre III. Milly ou la Terre natale.

sance, ses chants ont l'accent qui se fait entendre dans les solitudes :

Sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours[1].

L'expression n'est pas métaphorique. Le poète a décrit ce flottement du fini sur l'infini, dont le sentiment berçait son âme sur de vastes images :

Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire ;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs ;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements ;
Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote[2] !

La terre est un vaisseau flottant sur l'abîme de l'infini ! Cette vision lui a donné le culte des astres, le désir de s'y perdre et d'y goûter l'ivresse du vol dans les espaces sans limites :

1. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles.
2. *Ibid.*

Tentes du ciel, Edens, temples, brillants palais,
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix!
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence[1].

De là, ces invocations aux étoiles :

Astres, amis du cœur[2]....
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux[3]...
Astres, rois de l'immensité,
. . . .
Et vous, comètes vagabondes,
Du divin océan des mondes
Débordement prodigieux[4].

Le poète aime à suivre leurs mouvements, et sa rêverie prend le tour d'une méditation philosophique :

Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Echouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis[5] ?

Cet infini n'est pas le vague sans fond de l'air, le bleu de l'azur des lointains sans bornes. C'est un être vivant en qui palpite une force d'amour.

1. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles.
2. *Ch. d'un Ange*, 15e vision.
3. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles.
4. *Harm.*, liv. IV. Éternité de la nature.
5. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles.

Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut, une âme est répandue;
Que ces astres brillants sur nos têtes semés
Sont des soleils vivants et des feux animés;
Que l'Océan, frappant sa rive épouvantée,
Avec ses flots grondants roule une âme irritée;
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur[1].

De même, une âme agit dans les êtres infimes, avec la force d'harmonie qui ordonne les corps démesurés.

Chaque atome est un être!
Chaque globule d'air est un monde habité!
Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être,
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité!
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,
Ils ont leurs jours, leurs nuits, leurs destins et leur place,
La pensée et la vie y circulent à flot;
Et, pendant que notre œil se perd dans ces extases,
Des milliers d'univers ont accompli leurs phases
Entre la pensée et le mot[2]!

A-t-on jamais rendu avec un vocabulaire plus expressif le bouillonnement de l'être dans l'infiniment petit? La sève de vie pénètre sourdement ces organismes invisibles : une « pensée » se développe et des destinées s'accomplissent dans ces êtres innombrables.

1. *Mort de Socrate.*
2. *Jocel.*, 4e époq. La Grotte, 6 mai 1794.

L'infini devient aussi le lieu où se reposent les rêves. Dans la prison où le poète se consume, il a les yeux tournés vers ces rivages enveloppés d'une lumière que les nuages ne voilent jamais : c'est la patrie de ses imaginations.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour[1] !

Ainsi s'éclairent ces profondes paroles : « l'infini c'est l'horizon de l'âme[2]. » Il portait en effet l'infini en lui-même[3], dans sa sensibilité vibrante et si avide, s'attachant pour s'exprimer aux formes les plus riches que présente l'univers, ou à celles que l'imagination seule peut concevoir, échappant ainsi, dans la joie de ses métamorphoses, au sentiment de tristesse qui se lève dans l'âme des hommes, quand

1. *Prem. Méd.*, L'Isolement.
2. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 47.
3. Cf. une lettre du duc de Rohan à Lamartine : « Le cœur, m'avez-vous dit souvent, le cœur, c'est l'infini. » 27 mai 1819. — Voir le recueil des *Lettres à Lamartine*, publié par la nièce du poète. Paris, Calmann-Lévy, 1893.

ils connaissent l'ardeur de leurs désirs et les bornes de leur volonté ; car Lamartine a rarement l'attitude de Pascal qui maudit la faiblesse humaine avec son âpreté terrible. Les poètes lyriques chantent ce qu'ils ne peuvent comprendre : il a donc chanté l'infini ; il s'y est transporté par le doux mouvement d'un essor magnifique, dans la vie d'imagination où s'exaltent les grands rêveurs ; voilà pourquoi l'infini forme, si je puis dire, le fond et le décor où se meuvent ses poèmes.

§ 2°

L'intensité de cette vie intérieure dérobe le poète aux fatalités de l'Espace et du Temps :

Mais dans la minute qui passe,
L'Infini de temps et d'espace
Dans mon regard s'est répété !
Et j'ai vu dans ce point de l'être
La même image m'apparaître
Que vous dans votre immensité[1] !

Le temps est donc sans prise sur l'âme :

O puissance de l'âme, ô jeunesse éternelle[2] !

1. *Harm.*, livre IV. Éternité de la nature.
2. *Harm.*, livre II. Souvenirs d'enfance.

Quand elle conçoit Dieu, elle sent en elle une énergie capable de résister aux épreuves de la mort :

Celui qui vit en toi date en éternité[1].

Les émotions de l'amour ont une ardeur que ne peut soutenir la marche fugitive des heures. L'ivresse de l'âme qui aime a un caractère éternel : « Le bonheur nous avait frappés d'immobilité. Le temps n'était plus. C'était déjà l'éternité dans un instant[2]. »

Son amour remplirait une nuit éternelle[3].

Au fond du cœur se dressent des images sur lesquelles le temps est sans force. C'est un monde d'êtres qui demeurent en face de la nature dont les formes s'écoulent comme un torrent d'apparences.

Mais ta jeune et brillante image
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir:
Comme l'âme, elle n'a point d'âge[4].

Dans les yeux de l'aimée se déroule un univers de

1. *Harm.*, livre IV. Le Solitaire.
2. *Raphaël*, LXXXV.
3. *Ch. d'un Ange*, 14e vision.
4. *Prem. Méd.*, Souvenir.

joie : ne dirait-on pas que tout un monde d'amour éclot dans un regard[1] ?

Même l'espace et le temps apparaissent comme animés d'une vie personnelle. Ils enveloppent et entraînent dans leurs replis sans fin nos fragilités et nos inconstances. Ainsi les métaphores classiques sont reprises avec un sens renouvelé. A toutes ces figures surannées qui traînent dans la littérature de la fin du XVIII[e] siècle, le poète a donné de fraîches couleurs. Car son âme le porte avec la rapidité du songe à travers les époques de l'histoire. Il suit le temps dans sa marche triomphante, accumulant les morts ici-bas, dans le séjour de l'éphémère :

Rome, te voilà donc ! O mère des Césars,
J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
Effacer pas à pas les traces de ta gloire[2].

Souvent l'inconsistance des choses aimées l'attriste : il reproche au temps sa voracité : il l'interpelle, et voudrait le retenir dans sa course :

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse[3]...

Mais d'ordinaire cette instabilité ne lui donne que le mépris de ce qui passe et le goût de l'éternel :

1. *Ch. d'un Ange*, 12[e] vision.
2. *Nouv. Méd.*, La Liberté.
3. *Prem. Méd.*, Le Lac.

Cent ans passent ; le temps, comme un nuage vide,
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide[1]...

La vie des êtres contingents paraît si misérable à qui a la vision de l'infini ! Les génies qu'illumine la flamme intérieure dépouillent la nature de sa fragilité, et la décorent d'un reflet de leur âme. C'est ainsi que, par un mirage de sa sensibilité, le poète imposera aux apparences du monde les sentiments de son propre cœur.

De même il s'est rendu maître de l'espace en trouvant un point de vue assez élevé pour dominer notre monde. « Heureux celui qui a des ailes pour planer sur les siècles écoulés... pour mesurer de l'œil la route de l'esprit humain... pour prendre hauteur comme le navigateur sur des mers sans rivages visibles[2] ! » D'un essor à la fois doux et impétueux, il se détache de la terre pour atteindre les régions d'où l'œil contemple les mouvements sans portée de nos petites révolutions.

Tu vois les nations s'éclipser tour à tour
Comme les astres dans l'espace[3].

Par cette prise de possession de l'immensité, le

1. *Harm.*, livre III. Hymne au Christ.
2. *Voy. en Or.*, t. II, page 29.
3. *Prem. Méd.*, La Retraite.

poète est presque toujours à l'état philosophique, si le philosophe est celui qui sent l'éternité qui enveloppe nos mouvements éphémères.

IV.

Ce privilège merveilleux de sentir l'infini et d'échapper aux servitudes du temps et de la matière donne à la vie de l'âme une portée surnaturelle. Il nous permet de saisir, à travers le monde qu'elle parcourt d'un vol triomphant, l'accent de sa voix et l'ampleur de son geste. Car cette âme ne restera pas sans emploi ; ses ardeurs ne brûleront pas dans l'angoisse des émotions qui ne peuvent pas s'exprimer. Le paysage intérieur qui se déroule au fond d'elle-même, avec ses souvenirs, ses formes et les sons de tous ses échos, va devenir la matière assouplie et brillante, que le poète fera entrer dans les combinaisons de ses chants.

La vie de l'âme prendra donc trois formes qui correspondent aux trois aspects du paysage intérieur : l'une intérieure et secrète, où elle s'abandonne à la solitude et à la mélancolie ; l'autre plus agitée, où elle se désespère dans le regret des joies du ciel et dans les tristesses de l'exil ; la troisième, extérieure

et conquérante, où l'univers semble s'assouplir en d'innombrables métamorphoses pour subir sa maîtrise et sa loi. Ainsi le génie du poète se déploie avec le triple caractère que lui donnent ces trois sortes d'inspiration.

§ 1°

La solitude donne à l'âme tout son essor. Elle constitue un royaume où elle peut dérouler tous les caprices de ses songes. Elle est la grande inspiratrice. C'est en elle que nous subissons le moins la fatalité des contingences : nous arrêtons la minute qui passe et nous l'obligeons à contenir l'infini de nos aspirations, et ainsi certaines minutes de solitude nous paraissent enfermer des siècles. Ce sont surtout ces joies que Lamartine a chantées :

Ainsi que mon regard, mon âme se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité[1].

Cette âme, que les sens ne dominent plus, voit et entend dans le silence des solitudes ce qui échappe aux yeux et aux oreilles des hommes dans le tumulte

1. *Nouv. Méd.*, La Solitude.

des cités. Le poète y participe à la vie de la nature entière. Il entend « sous le sol, dans les bois, dans les eaux, dans la rotation lointaine des astres, les murmures de la création. les rouages de l'œuvre infinie, et, pour tout dire, les bruits de Dieu[1]. »

Cette solitude est sacrée. Il y faut apporter une pensée dégagée des entraves matérielles, et sentant la solennité du silence. Tout ce qui la traverse « interrompt l'entretien muet entre le génie de la solitude qui est Dieu et l'âme du poète[2]. »

Le silence et la nuit et l'ombre des forêts
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets ;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles[3].

La vie solitaire est une vie d'allégresse. L'âme y satisfait son désir d'épanouissement à travers l'infini. car elle y entend le son que rendent les choses éternelles. Aussi faut-il « se faire une solitude dans l'âme pour écouter Dieu[4]. » et s'entourer de silence pour recueillir la voix du mystère.

L'âme, en se repliant sur elle-même, trouve mé-

1. *Les Confid.*, livre XII, paragraphe XXVIII, fin.
2. *Ibid.*
3. *Nouv. Méd.*, La Solitude.
4. *Ibid.*, Commentaire.

diocre l'apport du monde dans la création et l'apaisement de sa vie intérieure. Cette attitude sentimentale aboutit à la mélancolie. « La mélancolie est cet infini du cœur qui ne pouvant pas s'assouvir s'attriste[1]... » « Elle est la muse des grandes imaginations[2]. »

Ainsi l'aridité de la nature desséchait rapidement les fleurs de sentiment que le poète y déposait :

J'ai vécu, j'ai passé ce désert de la vie,
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie[3].

Épris des joies permanentes qu'il entrevoyait dans ses rêves, et que l'exaltation de la solitude lui permettait de sentir, il ne trouvait aucun goût aux joies qui passent, aux spectacles et aux agitations de notre vie :

Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout [passe[4].

De là le caractère particulier de sa mélancolie inspirée par le désir d'infinies satisfactions, — la mélancolie d'un contemplateur qui sent l'inutilité de l'effort

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 67.
2. *Trois Poètes italiens*, page 176.
3. *Prem. Méd.*, La Foi.
4. *Ibid.*

avant même d'avoir agi, — la mélancolie d'un Dieu égaré parmi les hommes, et qui, attristé par l'inconsistance de notre vie et s'enfermant dans la solitude de ses songes, ne se fait connaître aux hommes que pour déplorer leurs agitations d'un jour et regretter les félicités éternelles.

Cette attitude diffère par là de celle d'un Goethe, d'un Byron ou d'un Chateaubriand. Werther souffre aussi de ses aspirations infinies, mais sa souffrance est rendue plus cuisante par le souvenir de sa passion. René voudrait saisir un insaisissable idéal, mais, dans sa recherche dont la vanité l'exaspère, il est surtout poussé par la conscience du malheur où l'a plongé son amour. Harold essaie d'apaiser sa soif insatiable de bonheur par la variété de ses passions et l'étrangeté des spectacles qu'il se donne : mais, dans la mélancolie dont il se targue, on sent plutôt le désespoir d'un révolté que la tristesse d'une pensée toujours déçue par le mirage d'un bonheur intangible[1]. La mélancolie de Lamartine est moins tourmentée. C'est la plainte qui s'exhale spontanément d'une âme qui sent en elle l'infini, et en a éprouvé l'inoubliable ébranlement, dans les rêves qui se réa-

1. Voir la pénétrante étude de James Darmesteter sur Byron, dans les *Essais de Littérature anglaise*. Paris, Delagrave.

lisent dans sa vie intérieure, ou dans la silencieuse allégresse des solitudes[1].

§ 2°

Le sentiment qui agite le plus fortement l'âme du poète dans sa vie solitaire et mélancolique, c'est la nostalgie du ciel. Il répète en effet dans ses poèmes que l'homme est un exilé, déchu de sa gloire et traînant à travers la vie l'inconsolable douleur du bonheur perdu. Un vague souvenir de son existence antérieure semble remonter à sa pensée, et, dans une vision rapide des paysages édéniques, il sent à la fois l'intensité des joies primitives et l'âpreté de son infortune présente.

> Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden[2]...
> Qu'était-ce que la vie? Exil, ennui, souffrance,
> Un holocauste à l'espérance[3].

A-t-on souvent parlé de l'amertume de l'exil avec une mélancolie plus poignante :

1. M. Faguet (*ouv. cité*, page 87) a rendu ainsi la même idée : « Ses amours sont des contemplations attendries, ses mélancolies sont comme des rêves d'ange exilé, ses souffrances ne s'expriment point par des cris, mais par d'harmonieux soupirs et des murmures qui chantent. »
2. *Prem. Méd.*, L'Homme.
3. *Harm.*, livre IV. Hymne de la mort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie,
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie[1]!

A plusieurs reprises, il a dépeint ces âmes d'élite qui paraissent plier sous le regret de leur divinité perdue :

Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime op-
Et sentais-tu ce vide immense, [presse[2]...
Et cet inexorable ennui[3],
Et ce néant de l'existence,
Cercle étroit qui tourne sur lui,
. . . .
Et ces désirs brûlants de choses
Qui n'ont que leurs noms ici-bas[4] ?...
Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux[5]...

Les *Méditations* du poète, qui sont pénétrées de ce sentiment, pourraient être intitulées les Chants de l'Exil. Son œuvre entière n'est qu'un cri d'amour et de douleur vers les joies entrevues et inaccessibles :

Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi[6].

1. *Prem. Méd.*, L'Homme.
2. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles.
3. C'est l'expression de Bossuet dans sa *Lettre au Père Caffaro :* « Cet inexorable ennui, qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu. »
4. *Harm.*, livre IV. Hymne de la mort.
5. *Nouv. Méd.*, Les Préludes.
6. *Prem Méd.*, L'Isolement.

Aussi ces chants nostalgiques se terminent-ils par des élévations de l'âme vers l'infini. La mélancolie de l'exil s'apaise par la prière dans ce retour vers la source d'où tout part et où tout aboutit. La lamentation finit dans l'allégresse d'un hymne d'amour.

§ 3°

L'âme, en vivant, en sortant d'elle-même, fait sentir au monde sa puissance. La nature n'a été pour Lamartine qu'un symbolisme où se traduit sa vie intérieure. Tout ce qui symbolise le mieux l'âme humaine, l'air, les rayons, la flamme, les reflets de la lumière, les nuances de la couleur, est vraiment pénétré d'âme. Le monde est une immense pyramide: en bas, la matière, dépourvue de pensée, lente à se mouvoir, aveugle et terne, enchaînée dans une forme mal ébauchée: puis, à mesure qu'on s'élève, une existence de plus en plus dégagée, souple et ardente, avide de lumière et toute joyeuse à se répandre dans les hauteurs où se déploient les aspirations sans entrave, les pensées sans raisonnement.

La valeur de l'âme se mesure à l'énergie dont elle dispose pour transformer les objets extérieurs en symboles de beautés. Une pensée terne et sans force se laisse envahir par le monde: elle s'y perd, sans

laisser de trace, dans une suite de petites sensations monotones. Une âme créatrice fait sentir sa maîtrise par l'abondance et la richesse des métamorphoses dont elle revêt les aspects de l'univers. Ainsi le poète se promène dans la nature comme dans son royaume : il déplace et combine ses formes pour traduire son rêve, et ses pensées s'élèvent et s'épanouissent à travers les choses dans la joie et dans la liberté.

L'univers n'est donc que la forme extérieure que prend l'âme du poète. C'est elle qui décore les apparences terrestres des couleurs qui les rendent séduisantes. Nos allégresses se répercutent sur le monde qui se pare pour encadrer notre bonheur.

Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi ?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte et ces chants sur les vagues
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues [1].

Pendants les nuits consacrées à l'amour, le flambeau qui décore le paysage intérieur se confond avec la lune dont les rayons réjouissent l'espace :

1. *Harm.*, livre IV. Le premier Regret.

Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé[1]?

C'est la joie de l'âme qui répand sur la nature son éclat; quand elle s'évanouit, on craint que tout ne disparaisse dans l'ombre,

Et toi, fils du matin! Dis, à ces nuits si belles,
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles[2]?

Ainsi, dans le bonheur, l'âme sème autour d'elle le reflet de son rayonnement. Dans le malheur, elle s'assombrit, et l'univers paraît en deuil et comme en ruines :

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé[3].

Le poète fournit lui-même une explication qui est d'un philosophe. « C'est que chacun porte en soi son point de vue. Un nuage sur l'âme couvre et décolore plus la terre qu'un nuage sur l'horizon : le spectacle est dans le spectateur[4]. »

L'âme rejaillit donc sur l'univers : sa pureté projette sur les choses une couleur qui les ennoblit :

1. *Harm.*, liv. IV. Le premier Regret.
2. *Ibid.*
3. *Prem. Méd.*, L'Isolement.
4. *Les Confid.*, livre X, paragraphe x, fin.

Il semblait éclairer l'espace
D'un jour surnaturel que lui seul ignorait[1].
. . . .
Sa voix argentine,
Echo limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter[2].

De même l'amour laisse sur les lieux où il s'est exprimé une trace d'âme que le temps ne peut effacer :

J'adorai, j'aime encore ces monts coiffés d'orages,
. . . .
Où l'amour disparu dans l'ombre du trépas
Laissa partout pour moi l'empreinte de ses pas,
Et colore à mes yeux vos flots et vos collines,
Ou d'un deuil éternel ou de splendeurs divines[3].

Le génie laisse aussi sur les contrées où il s'est déployé des couleurs qui sont éternelles :

Je vois d'ici verdir les pentes de Clarens,
Des rêves de Rousseau fantastiques royaumes,
Plus réels, plus peuplés de ses vivants fantômes
Que si vingt nations sans gloire et sans amour
Avaient creusé mille ans leur lit dans ce séjour[4].

Pensée très juste et qui témoigne bien de la prédo-

1. *Harm.*, livre III. Cantate pour les Enfants.
2. *Harm.*, livre IV. Le premier Regret.
3. *Harm.*, livre III. Le Retour.
4. *Prem. Méd.*, Ressouvenir du lac Léman.

minance de l'esprit sur le monde, de la fécondité de ses créations. N'est-ce pas à travers les œuvres des penseurs et des artistes que nous voyons l'univers ? En quittant la terre, l'âme laisse derrière elle un reflet d'elle-même : une sorte d'âme diffuse, à l'influence fécondante, vit au-dessus des lieux qu'a traversés une pensée de héros et y sème une atmosphère de beauté. Le souvenir de Byron vit sur le lac Léman : son ombre se déploie au-dessus des flots où l'éclat de son regard a resplendi.

On dit que, quand les vents roulent ton onde en poudre,
Sa voix est dans tes cris et son œil dans ta foudre ;
Une plume du cygne enlevée à son flanc
Brille sur ta surface à côté du mont Blanc[1].

Des côtes de l'Italie semble partir un souffle qui fait incliner les voiles, émues de respect et d'amiration : c'est que les grandes âmes du passé vivent encore, et font toujours sentir leur puissance :

Et la voile qui vient de sillonner tes mers,
Quand tes grands horizons se montrent dans les airs,
Sensible et frémissante à ces grandes images,
S'abaisse d'elle-même en touchant tes rivages[2].

1. *Prem. Méd.*, Ressouvenir du lac Léman. Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'on fait honneur à Emerson d'un grand nombre de conceptions dont on trouve déjà dans Lamartine une expression éclatante et forte.

2. *Harm.*, livre II. La perte de l'Anio.

Le bruit des fleuves garde l'écho des paroles qui ont retenti sur leurs bords :

Dans ces convulsions, ces voix, ces cris des flots,
Multipliés cent fois par de roulants échos,
Il me semblait entendre à travers la distance,
Les secousses, les pas, les voix d'un peuple immense.
. . . .
Dans tes cent mille voix, fleuve, que me dis-tu[1] ?

Cette influence spirituelle est souvent marquée dans les faits. Nous sommes tous capables de sentir ce reflet d'âme qui, flottant éternellement sur les lieux où s'est montré l'héroïsme, les teint d'une lueur d'enchantement qui « attire les générations humaines[2]. »

Ainsi la vie intérieure répand autour d'elle le prestige de ses miracles. Sa puissance de retentissement lui permet de « se communiquer à des millions d'autres âmes. » Ses effets mystérieux triomphent du temps et de la mort. On peut toujours entendre les vibrations de ces voix bienfaisantes, car « qui peut dire où finit l'écho des âmes avant ou après le tombeau[3] ? »

1. *Ibid.*
2. *Trois Poètes italiens*, page 209.
3. *Ibid.*, page 212.

*
* *

Telle est cette vie intérieure, à la fois désolée et triomphante. On voit que Lamartine n'a qu'à sortir de lui-même pour que sa mélancolie se résolve en un sentiment d'allégresse. Car si l'ardeur de cette existence explique la sensibilité du poète, son goût de la solitude et du silence, la tristesse de son geste lassé et l'amertume de ses chants, elle a donné aussi à son imagination sa splendeur, sa force d'enthousiasme, sa victorieuse allure.

CHAPITRE III.

L'EXPRESSION DE LA VIE DE L'AME.

Comment le poète peindra-t-il dans ses vers cette vie sentimentale dont nous venons de montrer l'ardeur, les métamorphoses et les brillants effets sur l'univers? Quelle voix donnera-t-il au poème de ses méditations, aux mélodies qui résonnent dans les avenues de son âme?

Ce monde intérieur, dans ce qu'il a de plus fluide et de plus vibrant, ne peut s'exprimer au moyen des signes que prennent nos perceptions plus ou moins chargées de matière. Les cadres si nets de la raison logique risqueraient de briser l'échafaudage subtil de cette architecture intérieure, et les brutalités du langage laisseraient échapper la grâce et l'harmonie de ces images légères. Comment donner une forme précise à un sentiment de poète, comme la mélancolie, le regret des joies matinales, la passion de l'infini? Comment rendre ces ivresses intérieures, cette vie dans le merveilleux, ces rêveries enthousiastes où la

réalité s'oublie, tout ce battement d'ailes qui s'agitent dans l'âme, ou, au contraire, la tristesse des années qui passent, les amertumes du souvenir après le réveil dans la paix joyeuse de l'aube? Un penseur subtil l'a bien montré : « Le mot aux contours bien arrêtés, le mot brutal qui emmagasine ce qu'il y a de stable, de commun et par conséquent d'impersonnel dans les impressions de l'humanité, écrase ou tout au moins recouvre les impressions délicates et fugitives de notre conscience individuelle[1]. » Que sera-ce, s'il s'agit de sentiments où revivent les émotions passées et de ces images fluides, aux teintes si changeantes, qui s'éveillent au fond de nous-mêmes? Elles apparaîtraient inertes et défraîchies, sous une forme terne et banale. Aussi le poète a-t-il recours, pour rendre l'intensité de cette vie sentimentale, à des associations de sons, à des combinaisons de reflets et d'images, à des éveils de parfums, à toutes les manifestations d'une vie intérieure très vibrante, dont la projection sur notre monde est créatrice d'harmonie et de beauté.

Nous avons vu qu'au fond de l'âme du poète, dans les ténèbres de l'inconscient, réside une multitude

1. Cf. la vigoureuse analyse de M. Bergson, dans les *Données immédiates de la Conscience*, p. 99. (Alcan, in-8.)

d'images assoupies qui conservent les traces des sensations passées et les symboles ébauchés de ses rêves. Sa mélancolie s'explique par l'élaboration confuse et douloureuse de ce paysage intérieur. Sa sensibilité, c'est l'intensité de la vie qui s'y déploie. Sa mémoire, c'est le pouvoir d'évocation des formes qui l'habitent, par l'énergie d'un mouvement de son âme, ou grâce aux analogies et correspondances que fournissent les spectacles du monde qui nous entoure. On ne se souvient que de soi-même. Cette vérité psychologique est surtout applicable au poète qui marchait, à travers les choses et les hommes, le regard fixé sur un rêve intérieur. L'élasticité de sa mémoire se confond ainsi avec la chaleur du foyer intime et sa force d'expansion et de rayonnement. La richesse de son esprit se mesure à l'ardeur des images qui, à l'appel d'une émotion conquérante, se groupent et s'ordonnent d'après une logique mystérieuse. Il n'y a plus à craindre ici les gaucheries et les erreurs de la raison discursive. Rarement en effet la réflexion est adéquate à nos sentiments : le désaccord inévitable entre la fraîcheur de notre sensibilité et les artifices de notre raison enlève à l'œuvre d'art sa naïveté, et l'empêche d'être simple et forte comme la nature. Ici, au contraire, dans un domaine où les choses mêmes sont teintes des couleurs de l'âme, dans ces vastes

espaces intérieurs dérobés aux fatalités de l'espace et du temps, la barrière est vite franchie qui sépare les sentiments de leur expression artistique. L'inspiration est alors une force de composition dont la maîtrise dépend de l'intensité des éléments à combiner ; c'est la sortie inévitable de tous ces sentiments, au moment où les images qui les représentent s'animent selon une parfaite ordonnance ; c'est le rapprochement des parfums et des formes, des sons et des couleurs qui font revivre les émotions passées : ce rapprochement subit a la sûreté des créations spontanées, des phénomènes de cristallisation, de ces mouvements où s'exprime soudainement la puissance invincible de la nature.

Ce langage est propre au poète : il dit ce qui échappe à la prise de la pensée humaine. Qu'il est frêle en effet l'appui de notre raison ! comme il vacille et nous échappe au moment même où nous croyons nous rapprocher des choses ! Les idées qu'elle fournit sont insuffisamment flexibles pour contenir la multiplicité des combinaisons naturelles. La vue qu'elle permet sur le monde est incomplète, à la fois rigide et vague. Les molles apparences des objets extérieurs en qui s'élaborent d'incessantes métamorphoses sont rarement saisies : à la longue, les choses sont couvertes par les mots comme par des étiquettes dessé-

chées. Aussi que nos idées sont froides et pâles dans la logique artificielle de nos constructions rationnelles ! Le poète au contraire est plus près de la nature : il a le regard plus direct, la pensée plus fraîche, la sensibilité plus sonore. Il sent autour de lui les lois éternelles qui dirigent l'univers, car entre son âme et l'âme des choses surgissent de perpétuelles concordances : de là toute une floraison de sentiments et de sensations dont il conserve le souvenir par les symboles où s'exprime sa vie intérieure, par les souffles et les parfums, le rythme et le son, les reflets et les images.

LES SOUFFLES ET LES PARFUMS

En se repliant sur lui-même ou en se répandant sur le monde, Lamartine avait senti son imagination à la fois calmée et soulevée par les souffles de vie qui partent de l'univers et de l'âme des hommes. Dans la Bible, il avait respiré l'air des cèdres du Liban et les senteurs du palmier. Les poèmes d'Ossian évoquaient devant lui les ombres des aïeux portées sur l'aile des vents et faisaient entendre la plainte de la brise au passage des morts. Dans les sonnets de Pétrarque, il avait suivi les mouvements d'une existence d'amour, pleine de soupirs, de chants

et de parfums. En Italie, il avait goûté l'enchantement d'une nature embaumée, et la mer de Naples l'avait bercé au souffle de ses rivages et de ses flots.

Le poète avait retenu en lui le souvenir de tous ces effluves, et voilà pourquoi il aime à répandre son âme à travers les souffles et les parfums.

I.

Le paysage intérieur est entouré d'une atmosphère pure et légère : c'est l'air des hauteurs où éclosent spontanément les grandes pensées. Cet air est traversé de souffles qui entretiennent dans l'âme une vie frémissante :

Quelque chose en moi soupire,
Aussi doux que le zéphyre
Que la nuit laisse exhaler [1].

Le poète en respire avec ivresse les effluves qui lui semblent apporter l'immortalité :

Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise !... et cependant on dit qu'il faut mourir [2].

Il est naturel que dans les moments où les pensées

1. *Harm.*, livre II. Désir.
2. *Nouv. Méd.*, Ischia.

s'agitent, Lamartine sente un souffle passer et réveiller le monde intérieur assoupi. Ce frémissement que nous éprouvons tous, quand l'imagination s'entraîne et s'exalte, devient plus sensible au cœur du poète : il prend la forme d'une brise qui passe et qui soulève le voile derrière lequel dorment nos souvenirs.

Ce vent qui sur nos âmes passe
Souffle à l'aurore, ou souffle tard[1].

Ainsi le symbole primitif de la Muse qui inspire les chants du poète est rafraîchi. L'inspiration reprend son véritable sens.

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux[2],

semble partir du monde intérieur et fait lever le glorieux essaim des images poétiques. Alors s'éveille notre âme qui se dépose sur les choses, les imprègne de sa senteur et les teint des couleurs de ses désirs et de ses songes.

Lamartine explique ainsi ce qu'il y a d'imprévu et de mystérieux dans l'inspiration. Les sentiments profonds, les imaginations rares sont apportés par

1. *Nouv. Méd.*, Adieux à la Poésie.
2. *Harm.*, livre III. Le Génie dans l'obscurité.

un souffle des rives lointaines, c'est-à-dire des longues avenues intérieures :

> O mon âme! de quels rivages
> Viendra ce souffle inattendu[1] ?...
> De quel vent soufflera l'esprit que l'homme appelle[2] ?

Ce souffle paraît être l'esprit de Dieu. C'est une émanation de ce vent de la vie qui parcourt l'univers, anime les bois sonores, fait se gonfler la sève des êtres. Il en a la puissance de fécondation, les frissons harmonieux, la saveur épandue et ardente.

> Quand le souffle divin qui flotte sur le monde
> S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,
> Et la fait tout à coup frissonner comme une onde,
> Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant[3].

Ces souffles et ces brises ont une force de projection qui entraîne les paroles harmonieuses :

> Ne sens-tu pas, mon cœur, quelque chose qui brûle,
> Et qui demande à s'exhaler[4]?

Quand la vie intérieure s'anime sous le frémissement des émotions, ce souffle inspirateur a la furie d'un vent de tempête :

1. *Nouv. Méd.*, L'Esprit de Dieu.
2. *Harm.*, livre IV. A l'Esprit Saint.
3. *Harm.*, livre III. Le Cri de l'Ame.
4. *Rec. Poét.*, Cantique sur la mort de la duchesse de Broglie.

Mon âme est un vent de l'aurore
Qui s'élève avec le matin,
Qui brûle, renverse, dévore
Tout ce qu'il trouve en son chemin[1].

Le poète nous dit encore que ce souffle brûle son âme. Il sent en lui une « chaleur surabondante[2], » un « feu divin[3] » qui le consume. Ce feu peut couver longtemps dans le silence et dans la nuit : mais qu'un souffle parte de ces rivages lointains et invisibles sous l'influence de la beauté ou de l'héroïsme, et le génie s'éveille, emporté sur des ailes de flamme :

Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde, et l'incendie
Embrase un immense horizon[4] !

Le vent qui parcourt les avenues intérieures n'a pas toujours une violence d'ouragan ; d'ordinaire il arrive avec des mouvements doux, qui font flotter les sons d'une musique divine où chantent les souvenirs du passé dépouillés de leur amertume :

Voluptueux oubli des peines de la vie,
Musique de l'esprit, brise des temps passés,
Dont nos soucis dormants étaient si bien bercés[5] !

1. *Harm.*, livre III. Encore un hymne.
2. Lettre du 26 juin 1819.
3. *Nouv. Méd.*, L'Esprit de Dieu.
4. *Ibid.*
5. *Rec. Poét.*, Réponse aux adieux de Walter Scott.

Qui pourrait se lasser d'entendre l'harmonie de ces concerts où l'on discerne, entrelacées dans les sons qui chantent, les palpitations du génie aux ailes de flamme?

N'écouterais-tu pas pendant l'éternité
Le bruit mélodieux de ces ailes de flamme,
Que fait l'aigle invisible en traversant ton âme[1]?

Enfin ces sons vagues et lointains semblent n'être que les mouvements retentissants de ces souffles qui partout frissonnent; le poète les fait servir à l'expression de sa vie sentimentale: il les projette sur l'aile d'une brise et cette brise d'âme devient le zéphyr:

C'est toi que j'entends, que je vois:
Dans le désert, dans le nuage;
L'onde réfléchit ton image;
Le zéphyr m'apporte ta voix[2].

Cette voix c'est un souvenir d'amour qui se réveille, agité par la brise des temps passés, et la sensibilité du poète ne distingue pas le vent de sa pensée et le souffle du zéphyr.

Notre intelligence, si prétentieuse et desséchée par l'analyse, croit devoir se dérober à une duperie qui

1. *Rec. Poét.*, Épître à M. Ad. Dumas.
2. *Prem. Méd.*, Souvenir.

prouverait sa naïveté : elle affirme qu'elle n'est pas trompée par ces métaphores et les jeux de cette mythologie surannée. En vérité, elle est incapable de suivre les mouvements subtils de cette vie intérieure, les bonds de cette âme de poète, ailée et ardente, devant qui tombent et s'évanouissent les bornes qui séparent pour nos âmes glacées le matériel du spirituel.

II.

Ces brises sont embaumées, car l'âme est pleine de parfums qu'elle aime à répandre dans la prière ou dans l'amour.

> Est-il une heure, ô Dieu ! dans la nature entière,
> . . . .
> Où l'homme qu'en ces lieux ta bonté daigne attendre,
> N'ait devant tes autels un parfum à répandre,
> Une larme à te confier[1] ?

Les émotions poétiques, un beau spectacle à peine entrevu, un son harmonieux flottant dans l'air, éveillent ainsi le souvenir d'une brise odorante :

> Et je sens par moments, sur mon âme calmée,
> Passer avec le son une brise embaumée,

1. *Harm.*, livre I. Hymne du soir dans les temples.

Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux[1].

Tout ce qui entrait dans cette âme y dépouillait toute souillure et s'imprégnait d'une senteur purifiante :

Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir[2] !

En se répandant sur les choses, elle sème les parfums dont elle est chargée ; et comme elle s'arrête sur ce qui a la marque de la beauté, de l'héroïsme et de la vertu, c'est la vie vertueuse, héroïque et belle que le poète nous représente odorante et embaumée : de là des phénomènes de projection très curieux qui nous montrent les effets de cette existence sentimentale, sa force de création, sa prise de possession de l'univers.

La pureté morale exhale une sorte de brise qui apaise la fièvre de nos tourments :

Oh ! qui jamais s'approcha d'elle
Sans éprouver sur son tourment
D'une brise surnaturelle
Le divin rafraîchissement[3].

1. *Nouv. Méd.*, Les Préludes.
2. *Harm.*, Poésies diverses. A Némésis.
3. *Rec. Poét.*, Cantique sur la mort de la duchesse de Broglie.

La grâce de cette influence féconde fait naître un amour mystique pour lequel l'encens brûle et les parfums s'exhalent :

Combien de fois moi-même, embaumé de ses grâces,
Comme en sortant d'un temple, en sortant de ses traces,
Je sentis mon cœur plein d'encens [1] !

La prière n'est qu'une forme de ces parfums qui sortent de l'âme ; elle s'élève dans un élan facile, puis retombe, semblable à une pluie bienfaisante :

Inextinguible encens, qui brûle et qui parfume
Celui qui le reçoit et celui qui l'allume [2] !

L'air qu'on respire dans les temples éveille au fond de nous-mêmes le souvenir de l'existence embaumée d'Eden :

Et l'air que l'âme y respire
A le parfum du zéphyre
Qu'Eden exhalait un jour [3] !

Aussi dans l'ardeur des prières sacrées, l'âme voudrait-elle, comme le prophète, exprimer la terre entière « pour faire un faisceau d'odeurs [4]. »

1. *Ibid.*
2. *Rec. Poét.*, Pensées en voyage.
3. *Harm.*, livre III. Hymne au Christ.
4. *Rec. Poét.*, Le tombeau de David à Jérusalem.

L'idée de Dieu, quand elle se pose sur le cœur ravi en prière, n'apparaît pas terne et inerte, mais toute brûlante et odorante :

Et cette idée, ainsi dans nos cœurs imprimée,
N'en jaillissait point tiède, inerte, inanimée,
Comme l'orbe éclatant du céleste soleil,
Qui flotte terne et froid dans l'Océan vermeil,
Mais vivante et brûlante, et consumant notre âme,
Comme sort d'un bûcher une odorante flamme[1] !

L'amour aussi sème autour de lui des frissons embaumés :

Un souffle d'amour environne
Celle par qui l'homme est conçu[2] !

Ces parfums flottent dans la nature, et le cœur les distingue pour les mêler à sa vie :

A travers ces parfums mystérieux et vagues,
Que la brise des nuits fait flotter sur les vagues,
Je démêle et bois ton odeur[3].

De même le souvenir d'un ami paraît au poète s'avancer dans un nuage brillant et tout chargé de senteurs : aussi a-t-il parlé de l'amitié en des termes savoureux :

1. *Harm.*, livre IV. Novissima Verba.
2. *Harm.*, livre II. Suite de Jéhova. L'Humanité.
3. *Rec. Poét.*, A une jeune Moldave.

Il me laisse en partant, charitable dictame,
Deux gouttes du parfum qui coule de son âme
Pour embaumer longtemps mon seuil[1].

Dans l'épître à Adolphe Dumas, on trouve des vers tout imprégnés de ces souffles. Le poète a reçu de son ami de Provence une lettre remplie des parfums du midi, et il les confond dans son ivresse sentimentale avec les parfums de l'amitié.

J'étais ainsi plongé dans cet oubli des choses,
Quand le vent du midi, parmi l'odeur des roses,
M'apporta cette épître où ton cœur parle au mien.
. . . .
Il est doux au roulis de la mer où l'on nage,
De sentir au milieu des pierres de l'affront
La feuille d'oranger vous tomber sur le front.
. . . .
Je me dis: Ce vent doux parmi tant de frimas,
N'est pas né, je le sens, dans les mêmes climats:
Mais, venu d'Orient, son souffle que j'aspire
A l'odeur d'un laurier et le son d'une lyre[2].

Les parfums d'Orient se mêlent ici aux parfums qu'éveille le nom de l'ami, pour composer en l'honneur de l'amitié ce chant de triomphe.

Ainsi la beauté, l'héroïsme, la piété et l'amour font sortir du paysage intérieur tout un courant de brises

1. *Rec. Poét.*, La Cloche du village, Envoi.
2. *Rec. Poét.*, A M. Ad. Dumas.

embaumées : dès lors s'expliquent des rapprochements qui peuvent surprendre ceux qui ne sentent pas le charme de cette vie sentimentale. Par exemple, le poète associe spontanément la pensée de la gloire et une sensation de parfum :

De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front[1] ?

Ailleurs nous voyons qu'une sensation de parfum représente pour le poète tout ce qui reste d'un passé mort. Elle est le symbole de toute une vie, et en garde les amertumes et les ivresses. En suivant par la pensée J.-J. Rousseau à travers les péripéties de sa vie vagabonde, Lamartine évoque ce parfum des herbes que le solitaire respirait dans les montagnes de la Suisse. et dont les effluves durables maintenaient en lui, même dans l'ombre des cités, le souvenir de la liberté perdue :

Ses pieds rampants gardaient l'odeur des herbes hautes[2].

1. *Nouv. Méd.*, Bonaparte.
2. *Prem. Méd.*, Ressouvenir du lac Léman.

III.

Cette extraordinaire vivacité dans l'imagination de l'odorat explique l'abondance des comparaisons où entrent les parfums et les associations de sentiments qu'ils amènent. Même elle a souvent modifié les sensations olfactives qui venaient du monde extérieur, en fortifiant leur intensité et en les chargeant de souvenirs. Par exemple une sensation d'odeur semble envahir l'esprit du poète en évoquant une série de paysages. La richesse et l'intensité de l'odorat fait surgir et maintient devant lui des images nettement reconstituées. « L'air était tiède et savoureux comme un parfum évaporé sur un charbon de feu, ou comme le myrte du paysan à la gueule d'un four qui pétille dans un village de la Calabre[1]. » Le déroulement pittoresque de ces tableaux est produit par une association de parfums. De même en entrant dans Florence le poète croit pénétrer dans « la société des grands Toscans qui remplissaient son imagination d'une sorte de terreur sacrée[2]. » L'odeur du

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 118.
2. *Ibid.*

cèdre dont les charpentes des palais sont construites, était répandue dans l'air. Cette sensation déjà très vive s'exalte sous l'action des souvenirs et amène spontanément l'évocation de ces ombres illustres : « On eût dit l'odeur sépulcrale de ce bois incorruptible dont on faisait les cercueils et qui embaumait de lui-même les morts. »

*
* *

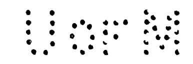
Ainsi non seulement Lamartine sème sur le monde les parfums qui s'élèvent en lui, toujours prêts à se répandre, mais encore il transforme et enrichit les odeurs des choses en y mêlant les parfums de son âme : tant il est vrai qu'il ne voit la réalité qu'à travers l'atmosphère où se déploie le paysage intérieur.

CHAPITRE IV.

LES SONS.

I.

La poésie lyrique est un chant, et le domaine du lyrisme peut être confondu avec celui de la musique. Tous les sentiments pénétrés d'infini, comme la mélancolie et l'enthousiasme, sont lyriques parce qu'ils échappent à la maîtrise de la pensée, et se répandent avec le mouvement des choses irrésistibles. Au contraire, les émotions dont le caractère est saisissable et défini, peuvent être développées dans un beau langage oratoire : elles ne seront pas chantées lyriquement. Musique et lyrisme ont toujours exprimé le fond de l'âme, intangible, agité et frémissant. Or, pour ne parler que de notre littérature, ce fond de l'âme a été surtout dévoilé depuis la fin du XVIIIe siècle. Avec Diderot et J.-J. Rousseau, la matière du lyrisme moderne s'élabore déjà confusément : on



voit s'animer et s'exalter dans leurs œuvres le monde du sentiment chargé de mystères, d'aspirations inassouvies, d'énergies intérieures sans emploi, de rêveries et d'émotions sans limites. Puis la parole de Chateaubriand fait retentir ses harmonies : de larges vibrations sonores partent de son âme, et se déploient sur le monde en répandant partout le chant de sa tristesse infinie, de son inassouvissement. Sa phrase est lyrique, non seulement parce qu'elle peut être chantée, mais surtout parce que derrière la musique des mots on entend, pareil à l'accompagnement d'un orchestre invisible, l'immense murmure qui sort des profondeurs de son âme.

Le lyrisme moderne est né du jour où le penseur a senti le désaccord entre sa raison fragile et les insatiables besoins de sa sensibilité. L'harmonie du chant a été la berceuse de ce sentiment de l'infini qui a fait naître des passions dévorantes, des mélancolies sans apaisement. Lamartine a souvent mis en lumière le pouvoir de la musique, seule capable de suggérer les émotions suscitées par les qualités infinies des êtres. « La beauté de la comtesse Héléna ne pouvait se peindre : les mots et les couleurs, quelque nuancés qu'ils soient, ont des limites que le talent même de l'Arioste ou du Corrège ne peut dépasser : la beauté féminine n'en a pas. On aurait plutôt pu la



chanter en musique qu'on n'aurait pu la décrire en paroles ou la représenter en couleurs. Il y a telle mélodie de Rossini, entendue dans une barque portant deux fiancés sur une mer lumineuse, par une belle nuit d'été, dans le golfe de Naples, qui m'a fait revoir mille fois plus vraie dans l'imagination la comtesse Lena que tous les portraits et toutes les descriptions du monde[1]. » Ainsi la beauté de la femme, la tristesse des nuits étoilées, la disparition des êtres dans la mort, les joies et les plaintes de la vie intérieure, ce mystère profond de désirs et d'aspirations, tous ces sentiments où entre le rêve de l'infini, ne peuvent être rendus entièrement que par la musique.

Le poète a donné à cette pensée tout son développement. L'univers lui apparaît comme un chœur immense, dont les voix, indistinctes aux oreilles du vulgaire, peuvent être groupées dans la beauté d'un chant harmonieux. Mais ces voix sont isolées et confuses : le poète trouve en lui le motif qui rapproche ces sons perdus et les fait servir à l'expression de l'âme. Toutes les sensations que le monde extérieur provoque en nous, font ainsi retentir cet instrument intérieur et se répandent au dehors, avec la vibration des ondes sonores. « Tout est chant dans la nature

1. *Souv. et Portr.*, t. I, page 147.

parce que tout est voix... Le sentiment n'est qu'un écho des sensations[1]. » Il ne faut pas voir dans la phrase une simple métaphore; le sentiment poétique ne peut jamais être séparé de l'expression harmonieuse qu'il revêt, parce qu'il est en lui-même harmonie, évocation chantante de sons qui traduisent les émotions et les pensées.

D'ailleurs tout ce qui vit chante: l'harmonie est la force qui crée et conserve le monde. La vie se maintient et se renouvelle par l'accord des êtres et leur attrait réciproque. L'harmonie est « l'âme des cieux[2]. »

Une âme mélodieuse
Anime tout l'univers:
Chaque être a son harmonie,
Chaque élément ses concerts[3].

Les mondes qui flottent dans l'éther sont guidés dans leur route par une musique divine. La « cadence » des sphères, les évolutions des soleils dans les airs, sont les notes de feu que Dieu lui-même trace pour l'expression des concerts célestes. « Dieu est le grand musicien, et la création est un chant

1. *Nouv. Méd.*, A El***. Commentaire.
2. *Harm.*, livre IV. La Voix humaine.
3. *Harm.*, livre II. Désir.

dont il a mesuré la cadence[1]. » Autour de nous, en nous, la musique de la vie développe ses variations. Au cœur de tous les êtres, si notre oreille était subtile, elle entendrait un chant. Aussi tout ce qui révèle le fond de la nature humaine est-il mélodieux. Il y a des « mélodies de pensées » qui produisent dans l'âme « un énivrement de musique[2], » et le poète dont « la mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose, même muette[3], » doit sentir plus que personne la mesure des sons et des mots. Le « sentimal musical[4] » est nécessaire à la création poétique.

L'harmonie est donc l'essence même de l'être : le rythme est le mouvement de la vie. Par le rythme, tout ce qui existe participe à l'ordre divin. Faut-il voir dans cette théorie un ressouvenir de la philosophie platonicienne dont Lamartine a toujours admiré l'ampleur, et qu'il a étudiée dans sa jeunesse avec son ami Fréminville[5] ? Cette croyance répond

1. *Le Civilisateur*. Première année. 1852. page 165.
2. *Souv. et Portr.*, t. I, page 89.
3. *Le Civilisateur*. Première année, page 167.
4. *Ibid.*, page 164.
5. Cf. une lettre à Virieu du 14 déc. 1822 : « Fréminville m'intéresse de plus en plus. Il m'a lu hier un fragment digne de Platon, notre type. C'est neuf, c'est important, c'est beau, c'est vraisemblable ! Que veux-tu de mieux en métaphysique ? »

trop complètement à ses intimes besoins esthétiques pour qu'elle soit acquise. Le poète, qui entendait au fond de lui l'écho d'un chant harmonieux, pensait que dans le cœur de tout être vibre une musique, battement sonore de la vie même.

Que cette théorie est belle et féconde ! Elle se vérifie par les effets du rythme et de l'harmonie. Le rythme, par ses combinaisons précises, donne à une phrase un caractère éternel. Un vers bien rythmé a une force de résistance incomparable. Toutes ses parties se tiennent par un lien caché que rien ne peut rompre. C'est un chef-d'œuvre de cohérence et d'organisation. Un sentiment qui s'échappe des racines même du cœur, et qui semble un jaillissement des sources profondes de la vie, trouvera son expression adéquate dans les combinaisons du rythme, à la fois souples et fermes comme les manifestations d'une loi. Le vers est donc la mise en œuvre irréprochable d'une loi de la vie. Même une phrase en prose bien rythmée a la netteté, la précision impeccable des formations cristallines, et, selon l'observation de Flaubert, elle répond aux exigences de la respiration, c'est-à-dire aux lois de la vie et du rythme universel.

Les combinaisons du rythme peuvent être analysées : elles sont tantôt entrelacées et fuyantes comme

dans les rythmes compliqués, tantôt simples comme dans les rythmes primitifs. On peut en suivre, avec une précision mathématique, la direction et l'entrelacement. Mais ce qui se dégage du rythme, c'est l'harmonie qui est la vibration insaisissable des mouvements rythmés, l'harmonie légère ou profonde, berceuse ou exaltante, lointaine ou rapprochée, tournée vers le passé avec ses sons étouffés qui enveloppent les souvenirs, ou nous emportant en avant par le fracas des sons conquérants. Ce qui est harmonieux est harmonieux absolument. Il y a peut-être des degrés dans la beauté : une œuvre qui paraît belle peut devenir plus belle encore par le prestige des combinaisons plus heureuses dans les formes, les attitudes ou les couleurs. Au contraire un son harmonieux, un écho fugitif, un rire d'enfant, une chanson naïve et simple, le bruit d'une feuille qui tombe sur un étang, un son léger sur un verre de cristal ont la valeur de plénitude d'une mélodie savante. Quelle étrange chose que l'harmonie ! Il y a du miracle et du mystère en elle, car elle est parfaite et infinie, et comme elle sort partout des choses vivantes, des voix de la mer ou des soupirs des bois, du chant des oiseaux ou des bruits de l'air, elle paraît, surtout aux poètes dont l'âme est plus retentissante, comme le son même de la vie. Par le carac-

tère éternel que le rythme donne à la pensée, par la portée infinie que l'harmonie donne à l'émotion, Lamartine a senti que « l'harmonie et le rythme sont deux lois mystérieuses de la nature[1], » et, par la puissance de retentissement de son âme, il a entendu les vibrations de ces mouvements de la vie, non seulement dans les espaces démesurés, mais au fond même de tous les êtres et dans les solitudes de son propre cœur.

II.

Il croyait en effet que dans l'âme résonne une harpe dont les sons enveloppent le mystère qui gît au fond de tous les êtres. Cette harpe vibre sans cesse, et ces vibrations sont plus ou moins sensibles, selon les mouvements de la vie intérieure, tantôt endormie, tantôt ardente. Le poète surtout est « une véritable lyre vivante à toutes cordes[2] ». Il n'a qu'à fermer l'oreille aux bruits du monde pour se replier en lui et entendre les échos d'un chant qui peut quelquefois se ralentir, mais qui ne s'arrête jamais ; car le cœur bat toujours et ses battements sont harmonieux :

1. *Le Civilisateur*. Première année, 1852, page 165.
2. *Ibid.*, page 163.

Barde de la lyre infinie,
Qui, pour chanter dans le grand chœur,
N'as pas besoin d'autre génie
Que des battements de ton cœur[1].

Aussi, voyez comme le cœur répond spontanément au chant de la nature. Tous les bruits du monde retentissent en lui, viennent enfler les ondes sonores qui s'échappent de la harpe intérieure. De là l'effet de surprise que produit le chant de cette musique imprévu. C'est un charme qui ravit le cœur et fait se dérouler les chants du lyrisme. C'est une ivresse qui provoque dans les sens une sorte de vertige. Lamartine a rendu délicatement cette fugitive impression. « Le rythme m'enivrait déjà : mais le rythme seul ressemble à ce chef d'orchestre qui bat la mesure avec son archet pendant les silences de la mélodie[2]. » Aveu précieux, qui signale bien la douceur de cette harmonie qui chante sourdement dans le paysage intérieur. La mélodie est silencieuse : aucun mot n'est prononcé parce que l'émotion reste au fond de l'être : ce sont des sonorités intermittentes, des airs vaguement modulés, toute une musique éparse dans l'âme pleine d'échos.

La puissance de retentissement de cette harpe in-

1. *Nouv. Méd.*, A un curé de village.
2. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 82.

térieure s'est enrichie progressivement. Il semble en effet que l'âme du poète ait retenu les sons qu'elle a entendus à travers ses rêves, ses lectures ou ses voyages. Tout ce qui l'a frappé par le caractère de la beauté, de l'héroïsme, de l'amour ou du malheur a enrichi de variations nouvelles ce chant intérieur qui est le chant de la vie, car la beauté fait entendre un hymne de joie, l'héroïsme a des sonorités triomphantes, l'amour est un cantique aux accords mélodieux, et la voix du malheur est pleine de rumeurs profondes. Surtout les livres qui ont ému son enfance ont déposé en lui les harmonies dont ils sont pleins. La Bible lui a permis d'entendre les mouvements de l'univers devant la joie ou la colère de Dieu. Il a écouté le frémissement du vent dans les cèdres du Liban, les palpitations du palmier dans les plaines du désert, le fracas des grandes eaux débordées. Avec le poème d'Ossian, c'est la voix du passé qui l'a frappé dans ses rêveries : il a prêté l'oreille aux bruits que la brise apporte, et qui sont les voix d'un monde surnaturel, où notre monde paraît flotter avant de s'y fondre. Tous les sons que le vent fait lever sur les bruyères, tous les échos qui passent dans le mystère de la nuit, lui semblent des chansons éparses où peut s'exprimer notre âme, d'ordinaire emprisonnée et muette. En Italie, ce sont des

modulations plus joyeuses, c'est l'effusion enthousiaste de la nature et des hommes : d'abord le bruit de la mer, non pas de la mer irritée, mais celui des vagues assoupies, des flots qui bercent la barque légère où chante l'amour, puis ces mélodies partout répandues, et qui font de la campagne italienne le séjour où éclosent spontanément les épithalames : enfin ces harmonies qui sortent des monuments antiques et qui semblent les reflets retentissants de ces belles formes au milieu desquelles la vie prend un éclat d'apothéose.

Ainsi la harpe intérieure varie peu à peu sa force de modulations. Des régions surnaturelles où se déploient les songes, des mouvements de notre monde, des livres où chante la pensée du génie, de toutes parts s'échappent des mélodies qui s'enroulent autour de l'âme du poète, lui préparant des motifs, enrichissant sa puissance d'expression et de retentissement.

III.

L'âme est donc chargée de sons. Nous allons voir de quelle manière elle les groupe en un chant harmonieux.

Tantôt c'est la sortie brusque d'un son qui se lève dans l'âme, doux et pur, évocateur de chansons intérieures. Un grand nombre de couplets lamartiniens paraissent ainsi amenés par un bruit initial qui éclate dans le silence de son cœur et fait se dérouler les poèmes de la rêverie et de la tristesse. Ce bruit est surtout entendu aux heures d'inspiration, quand le poète trouve hors de lui, dans le décor des choses, ou en lui, dans la résurrection des images, les aveux et la complicité de la nature ou des souvenirs. Alors s'élèvent des concerts célestes, comme si les anges chantaient dans son âme. Ces sons restent souvent voilés : on dirait des soupirs qui composent un langage mystérieux :

Les plus divins accords qui montent de la terre
Sont les élans muets de l'âme solitaire
Que le vent même n'entend pas[1].

Le poète a le privilège de faire résonner dans l'univers ce verbe intérieur : car ce que les cieux appellent grâce et les hommes génie, c'est « un écho qui change en harmonie le retentissement de ce monde mortel[2] ; » c'est une seconde voix,

1. *Rec. Poét.*, A une jeune fille poète.
2. *Harm.*, livre I. Invocation.

Plus pure que la voix qui parle à nos oreilles,
Plus forte que les vents, les ondes et les bois[1].

Tantôt un bruit partant de l'univers vient faire lever les souvenirs endormis :

Je sommeillais sans rêve
Comme Echo dans mes bois ;
Mais qu'une voix s'élève,
Soudain la mienne achève :
Un son me rend la voix[2].

Ces sons deviennent la voix des émotions éprouvées. Lamartine a décrit dans le *Manuscrit de ma mère* ce phénomène qui apporte à l'analyse psychologique un curieux élément d'information. « Je me souviens que ces pensées maladives et fiévreuses, par suite de tant de jours d'émotion et d'insomnie, retentissaient dans ma tête vide du bruit du battant de fer sur le bronze, et vibraient, tout en pleurant en moi, en cadence et à l'unisson de la cloche, en sorte que mes hymnes intérieurs pleuraient comme des sanglots et que mes sanglots chantaient comme des hymnes ; étrange contradiction de notre nature à la fois matérielle et intellectuelle, où les sens prennent le vertige, et où l'oreille tinte pendant que l'âme sanglote[3] ! » Ces

1. *Ibid.*
2. *Harm.*, livre III. La Retraite.
3 *Le Manuscrit de ma mère.* Épilogue, fin.

vibrations de la cloche, qui pleure à l'unisson de l'âme qui sanglote, expliquent l'ébranlement de la harpe intérieure, et cet ébranlement définit l'inspiration poétique. Nous comprenons de même le sens de ces expressions : des « torrents d'harmonie, » des « vagues de sons, » qui s'échappent en bouillonnant de l'âme du poète.

Suivons quelques-uns des effets de cette musique intérieure. Nous verrons que les sons se projettent sur le monde et que ces projections produisent de singuliers phénomènes d'association auditive.

D'abord le son est souvent l'élément fourni par l'âme : c'est l'apport du monde intérieur dans la formation des sentiments poétiques.

Une source plaintive en habite la voûte
Et semble sur vos fronts distiller goutte à goutte
Des accords et des pleurs [1].

Ces accords, c'est le chant de l'âme qui naît et se développe autour de la source bruissante, et la fait ainsi participer à sa propre vie :

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom.

1. *Nouv. Méd.*, Chant d'amour.

. . . .

Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots[1].

Ainsi, autour du chant de la cloche, s'enroulent les souvenirs du passé réveillés par les échos intérieurs.

Le son a une vie propre : il a une extraordinaire force d'évocation ; il entraîne avec lui un monde d'images et de reflets qui gardent le souvenir des émotions :

Et dans les airs pesants que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer[2]...
Toi dont la voix mortelle
Rend la voix dans mon sein à des échos si chers[3].

Les bruits de la nature sont souvent si intimement fondus avec les chants de l'âme qu'il est difficile de les distinguer. Ainsi l'écho devient un être dont la voix sympathique se mêle à nos douleurs : c'est le monde extérieur qui s'unit au chœur de nos tristesses.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive,
. . . .
Ou l'écho du rocher dont un soupir se mêle

1. *Harm.*, Poésies diverses. La Cloche.
2. *Nouv. Méd.*, Les Préludes.
3. *Rec. Poét.*, A M. Wap.

A nos propres soupirs[1]...
Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords,
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords[2].

Ces hymnes qui partent des choses font remuer dans l'air des ondes de sensations qui viennent soulever dans l'âme les chansons endormies.

Il y a en effet des mots évocateurs, des mots qui éveillent les souvenirs, les paysages dissimulés dans la pénombre du passé. Ces mots, en projetant une lumière inattendue sur des êtres disparus, éteints dans la nuit du mystère, offrent soudain comme un symbole de nombreux épisodes de la vie intérieure, passée ou rêvée.

Quand seul avec l'écho ma bouche le prononce,
Ma nuit s'ouvre, et dans l'âme un être m'apparaît[3]...
Quand j'invoque ce nom, mon cœur plein de murmure
Résonne comme un temple où l'on chante sans fin[4]...
Oh! Quand j'ai lu ce nom qui remplissait naguère
De joie et de clarté mon oreille et mon cœur[5]...
D'un seul son retrouvé l'air entier se réveille,
Il rajeunit notre âme et remplit notre oreille
D'un souvenir mélodieux[6].

1. *Nouv. Méd.*, Chant d'Amour.
2. *Rec. Poét.*, A M. le comte de Virieu.
3. *Rec. Poét.*, Un nom.
4. *Harm.*, livre I. Invocation.
5. *Rec. Poét.*, A M. Wap.
6. *Harm.*, livre III. Le Retour.

Ces mots semblent vivre d'une existence propre et représentent, devant nos yeux, les formes des êtres qu'ils rappellent :

Il semble à mon amour que quelque chose d'elle
Vit dans ces sons qui la nommaient[1].

On dirait même qu'ils comprennent leur puissance pacificatrice : ainsi le soupir de la cloche sait « ce que pense[2] » le poète.

Cette force de retentissement qui excite à travers le paysage intérieur un frémissement sympathique et réveille les bruits du passé assourdis dans les recoins de la mémoire, s'explique encore par cette souplesse de rebondissement qui permet à l'âme de se déployer à travers les temps et l'espace. En projetant ses chansons intérieures, elle peut insinuer dans les êtres un peu de sa vie surnaturelle :

Ton âme dont l'écho vibre dans chaque oreille
Va créer une âme pareille
Partout où retentit ta voix[3].

Il ne faut donc pas s'étonner si les mouvements de l'âme, dans l'héroïsme et l'amour, laissent sur les

1. *Rec. Poét.*, A M. Wap.
2. *Rec. Poét.*, La Cloche du village.
3. *Harm.*, liv. IV. La Voix humaine.

lieux où ils se sont déployés un souvenir de leur passage, dans des échos apaisés qui peuvent tout à coup retentir : en parlant de la Grèce le poète évoque avec respect ces bords « aux grands échos[1], » où la gloire a des répercussions si étranges, et quand il pense aux bois qui protégeront sa cendre, il fait entendre cette prière si douce et mélancolique :

O forêt de Saint-Point ! oh ! cachez mieux ma cendre !
Sous le chêne fatal de mon obscur vallon,
Que l'écho de ma vie y soit tranquille et tendre[2].

IV.

Ces phénomènes d'association auditive expliquent le caractère d'un grand nombre de réminiscences. Souvent ces réminiscences ne sont que des souvenirs à l'état sonore, d'une sonorité d'abord étouffée, qui s'exalte par l'effet d'un appel extérieur ou intérieur. Lamartine nous invite lui-même à expliquer ainsi certaines imitations qu'on relève dans ses vers. En parlant de la Bible, il a écrit : « Quelques versets mal cousus des psaumes du saint poète hébreu... se retrouvent çà

1. *Rec. Poét.*, Au prince royal de Bavière.
2. *Rec. Poét.*, Vers écrits à l'Ermitage.

et là dans ma mémoire comme des notes éparses d'un air oublié [1]. » Avec ces notes éparses, Lamartine fait un couplet. Il ajoute de son fonds des mélodies originales qui s'adaptent harmonieusement à ces commencements d'hymnes. On dirait une broderie qui recouvre un fin tissu presque invisible. Ailleurs ces notes éparses donnent l'éveil à un poème musical qui sommeillait dans un coin de l'imagination : car il faut toujours à Lamartine un appel. Tantôt il vient du dehors, des choses mêmes, par le ravissement du regard ou l'enchantement de l'oreille : tantôt il est amené par un brusque sursaut de la mémoire : alors se déploie le lent déroulement des chansons intérieures. Le génie n'est pas seulement le sens créateur de la vie qui dégage la poésie des choses : il est aussi cette puissance évocatrice d'images ou de chants retentissants.

Voilà pourquoi les imitations du poète, d'ailleurs inconscientes, se présentent souvent comme des souvenirs de chansons. Ce n'est pas l'idée ou le sentiment qui est répété : c'est le rythme qui est reproduit, entraînant les mêmes rimes, sinon les mêmes images :

1. *Rec. Poét.*, Lettre-préface à M. Bruys d'Ouilly.

Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit [1].

Ce vers ne répond-il pas musicalement à celui de Racine :

Dans l'orient désert quel devint mon ennui [2] !

Voici encore du Racine délicatement transposé :

Que j'aimais à le voir, penché sur la crinière
D'un coursier de l'Élide aussi prompt que les vents,
S'élancer le premier au bout de la carrière [3] !

Ce vers si doucement soupiré :

Mon reste d'âme s'évapore [4],

est la reprise d'un vers de Favart :

Qu'avec tes sons voluptueux
Mon reste d'âme s'évapore [5] !

N'entendons-nous pas chanter dans notre mémoire des vers de la Fontaine quand nous lisons ce passage des *Préludes* [6] :

1. *Nouv. Méd.*, Ischia.
2. *Bérénice*, acte I, scène 4.
3. *Nouv. Méd.*, Sapho. Cf. les vers de Racine (*Phèdre*, I, 3) :
   Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
   Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
   Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?
4. *Prem. Méd.*, L'Enthousiasme.
5. Vers adressés à Sophie Arnould. Cf. la Correspond. de Favart. Édit. de 1808, tome III, page 296.
6. *Nouv. Méd.*

Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages ?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages...

Voici les vers du fabuliste :

Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ?
Quand pourront les neuf sœurs... [1].

C'est, dans les deux poètes, la même émotion que suit le même mouvement lyrique.

Cette strophe du *Vallon* reproduit presque littéralement une phrase de Chateaubriand :

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore ;
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts [2].

« Le christianisme est surtout un baume pour nos blessures ;.. il nous environne de paix et de silence : il rétablit pour nous cette harmonie des choses célestes que Pythagore entendait dans le silence de ses passions [3]. »

Dans l'*Ode à Bonaparte*. Lamartine imite Manzoni et transcrit un certain nombre d'images et de comparaisons :

1. *Fables*, livre XI. Le Songe d'un habitant du Mogol.
2. *Prem. Méd.*
3. *Génie du Christian.*, 2e partie, livre III, chapitre IV.

Nè sa quando una simile
Orma di piè mortale
La sua cruenta polvere
A calpestar verrà [1].

. . . .

Di quel securo il fulmine
Tenea dietro al baleno;
Scoppiò da Scilla al Tanaï [2].

. . . .

L'ansia d'un cor che indocile
Ferve pensando al regno
E'l giunge, *e tiene un premio*
Ch' era follia di sperar,
Tutto ei provò [3];

. . . .

Oh quante volte al tacito
Morir d'un giorno inerte,
Chinati i rai fulminei,
Le braccia al sen conserte
Stette, e dei di che furono
L'assalse il sovvenir [4].

1. Voici les vers des *Nouvelles Méditations :*

Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace.

2. Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom.

. . . .

Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar.

3. Aux sinistres clartés de la foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort d'un monde,
Quel rêve! et ce fut ton destin.

4. Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,

On trouve aussi dans une idylle de Léonard quelques vers qui ont inspiré une strophe de l'*Isolement :*

Ah! Doris, que me font ces tapis de verdure,
Ces gazons émaillés qui m'ont vu dans tes bras,
Ce printemps, ce beau ciel, et toute la nature,
Et tous ces lieux enfin où je ne te vois pas[1]?

Le même poète avait comparé la vie de l'univers à un Océan qui entraîne les âges :

Et ton astre, emporté sur l'océan des âges,
Au milieu d'un ciel pur, roule avec majesté[2].

N'est-ce pas déjà le cri du *Lac :*

Dans la nuit éternelle emportés sans retour
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit.

Cf. Manzoni. *In morte di Napoleone. Cinque Maggio.* — Voir le *Romantisme de Manzoni.* par V. Waille. Alger, Fontana. page 129. Lire dans la Correspondance de Lamartine la lettre du 26 février 1822.

1. *Idylles*, livre III. L'Absence. Cf. *OEuvres de Léonard*, tome I. page 145. 4e édit., Paris, Prault. 1787. Voici les vers des *Premières Méditations :*

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères.....

2. Cf. *OEuvres de Léonard*, tome I. page 243.

Dans le *Retour à la Solitude*, Pierre Lebrun disait en 1807[1] :

Couvre-moi tout entier de tes muettes ombres,
Rassemble autour de moi des bois les plus épais,
Des plus limpides eaux, des voûtes les plus sombres,
La nuit, la fraîcheur et la paix.

Nous entendons un écho de ces paroles dans ces vers du *Vallon :*

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Lebrun a chanté aussi, dans le *Golfe de Naples* (1818), le calme de la nuit qu'interrompt le bruit cadencé des rames :

Ce calme solennel qu'interrompt pour tout bruit
L'accord des avirons qui tombent en cadence,
Et, du sein des rameurs se hâtant en silence,
Le chant du matelot qui monte dans la nuit.

1. Quelques-uns de ces rapprochements ont été déjà relevés par M. Raoul Rosières, dans une étude très nourrie qui a paru dans la *Revue Bleue* (8 août 1891. *Pourquoi on ne lit plus Lamartine.*) Je rends hommage à l'érudition de M. Rosières et à sa critique pénétrante et hardie ; mais pourquoi se laisse-t-il aller à écrire ces lignes injustes que je voudrais effacer : « Lamartine n'apportait au monde aucune pensée nouvelle. — Sa lyre... ne faisait entendre que des chants déjà entendus. » Depuis la Bible, depuis Homère, tous les beaux livres ne répètent-ils pas la même chanson ?

Ces vers sont très heureusement transposés dans le *Lac* :

On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

* * *

Ainsi, dans l'imagination si malléable de Lamartine, se déposaient les paroles harmonieuses qu'il avait écoutées dans la nature et à travers les livres des poètes. Sa voix, faite de tous ces échos, s'élève avec l'aisance dédaigneuse et triomphante du génie qui s'assimile tout ce qu'il emprunte. Une variation originale s'enroule délicatement autour du motif fourni par un chant déjà entendu. C'est que l'âme du poète est une harpe chargée de sons : l'inspiration poétique n'est que l'ébranlement de cette harpe, soit par un choc venu du dehors, soit à l'appel d'un souvenir.

CHAPITRE V.

LES REFLETS.

I.

Du paysage intérieur émanent aussi des reflets qui décorent l'apparence des choses d'une auréole de mystère et de beauté :

Des splendeurs de cette âme un reflet me traverse :
Il transforme en Eden ce morne et froid séjour ;
Le flot mort de mon sang s'accélère, et je berce
Des mondes de bonheur sur ces vagues d'amour[1]...
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau[2].

Ces reflets éclairent la chambre obscure de l'imagination et donnent l'éveil aux images assoupies. Le poète assiste à cette résurrection avec une allégresse

1. *Rec. Poét.*, Un nom.
2. *Nouv. Méd.*, Le Crucifix.

qui provoque un déploiement inattendu de métaphores et de visions :

> Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
> S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté [1].

« Je ne sentis que cette douce contagion de l'âme de ma mère qui se répandait sur ses pas, comme l'ombre visible de la maternité [2]. »

Ces reflets font sortir de l'âme les formes de sa vie intérieure et les créations légères de ses songes : car le poète qui suit le mouvement de leurs lueurs, croit voir autour de lui, dans l'air qui frissonne, les images des êtres disparus et de ceux qui se lèvent dans ses rêves : ce sont des fantômes, anges, séraphins, ombres des morts, qui font revivre les émotions du passé.

> Peut-être ces mânes heureux
> Glissent ainsi sur le bocage ;
> Enveloppé de leur image,
> Je crois me sentir plus près d'eux [3].

Ces images sont les formes que revêtent les regrets ou les pressentiments. Elles sont la projection lumineuse de l'âme. Toute une vie frémissante et sub-

1. *Rec. Poét.*, Un nom.
2. *Nouv. Confid.*, paragraphe xv.
3. *Prem. Méd.*, Le Soir.

tile s'agite ainsi dans une pénombre mystérieuse qui s'éclaire de reflets, entre le monde des apparences dont le poids est si pénible, et le monde du rêve qui est si frêle. Le poète s'y repose avec complaisance, comme dans un séjour de choix, parce qu'il échappe aux nécessités des lois intellectuelles. Dans ce domaine, mobile et brillant, il transporte ceux qu'il ne peut plus voir sur la terre, et le passage de la réalité au rêve, c'est-à-dire de la terre au ciel, se fait spontanément, par le mirage du reflet :

Non, tu n'as pas quitté mes yeux ;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux [1].

Dans ce passage de la vie à la mort, les êtres ont une telle puissance de rayonnement que l'œil le moins perçant peut saisir l'éclat qu'ils répandent avant de s'effacer :

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer [2].

Ce sens du reflet a donné au poète sa conception

1. *Prem. Méd.*, Souvenir.
2. *Nouv. Méd.*, Le Poète mourant.

de l'ombre. Pour lui l'ombre vit : en elle s'agite une existence qui tient à la fois de notre monde par sa forme, et du monde suprasensible par sa faculté d'échapper à l'espace et au temps et de donner un corps aux désirs de l'âme [1].

Cette vie de l'ombre est dérobée aux rudesses de notre existence coutumière : elle se déploie silencieusement dans le calme des passions éteintes et des mélancolies résignées. Tandis que pour Victor Hugo l'ombre est plutôt tourmentée et sinistre, évocatrice de fantômes irrités, l'ombre pour Lamartine a une attitude calmée, un regard qui se pose doucement sur les choses :

Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre [2].

On comprend dès lors comment nos rêves mêmes peuvent laisser leur ombre sur notre existence :

Et l'ombre de ses cils que le zéphyr soulève
Flotte légèrement comme l'ombre d'un rêve
Qui passe sur ses yeux [3].

1. Cf. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 131 : « Cette ombre de la chambre sur les murs, dans laquelle on pouvait s'imaginer voir encore l'ombre colossale du poète... »
2. *Prem. Méd.*, Souvenir.
3. *Nouv. Méd.*, Chant d'Amour.

Cette ombre d'un rêve, c'est bien le reflet de ce paysage intérieur où nos songes s'agitent, et d'où ils projettent l'éclat plus ou moins assourdi de leur rayonnement.

Ainsi, grâce à ces reflets qui voltigent devant les yeux de l'âme et qui donnent un corps subtil à ses émotions, le poète se promène dans un monde plein de prestiges : il vit dans le miracle. Nous sommes tous capables d'éprouver des sentiments délicats et rares qui nous donnent pendant de courts instants l'illusion d'une existence légère et comme illuminée ; mais ces rêveries où nous nous jouons sont insaisissables : leur charme si frêle s'évanouit au moindre choc, et rien ne nous reste de ces apparitions fugitives que le regret de les avoir entrevues. Pour le poète, ces émotions intérieures ne restent pas dans le domaine des choses senties et rêvées : car la force de projection qui les anime leur permet de se vêtir de couleurs et de formes.

II.

Même le monde extérieur semble dégager des reflets : ils échappent à nos regards affaiblis, mais ils demeurent sous le regard du poète tant que dure

l'enchantement poétique. N'est-ce pas reconnaître qu'ils partent, non pas des choses, mais de l'âme même? Et ainsi au-dessus et à côté des êtres, semblent vivre et s'agiter leurs formes idéales qui transforment délicatement les apparences qu'ils revêtent. Les objets, qui se plient à d'harmonieuses combinaisons, semblent doués d'une mobilité qui leur permet de glisser avec une aisance sans obstacle, comme les ombres des arbres qui fuient sous le souffle du vent et flottent sur les eaux.

Ce sens des reflets extérieurs s'avive surtout devant les spectacles ou les souvenirs qui émeuvent la sensibilité, ébranlent le paysage intérieur et mettent en jeu sa force d'expansion. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les images qui se lèvent des choses sont alors plus embellies : ce sont comme des visions légères, qui se dressent devant le poète, symbolisent les émotions du passé et trouvent place sans effort dans l'espace où elles se meuvent. Par exemple, la beauté a une force de resplendissement qui ennoblit tout ce qui l'entoure : « Je ne sais dans quel rayonnement de splendeur douce cette physionomie nageait[1]. »

L'air même semble sentir les effets d'une chaleur rayonnante ; il se pare d'un éclat imprévu et fris-

1. *Nouv. Confid.*, livre I, paragraphe XII.

sonne au passage des formes que la grâce accompagne :

« Sa beauté semblait enivrer l'air qui la touchait et qui devenait lumineux et tiède en la touchant : elle marchait, comme les héroïnes surnaturelles de l'Arioste, dans un nimbe d'attraits et de fascination auquel on n'essayait pas d'échapper[1]. »

Ainsi l'auréole dépouille sa valeur simplement métaphorique : le poète suit de ses yeux ravis le mouvement de ces reflets qui sont comme l'âme des choses. Ils retiennent sur les lieux dignes de mémoire les charmes que le souvenir du passé conserve dans notre cœur ; en flottant sur un paysage, ils l'enveloppent de gloire :

Comme l'onde limpide où flottent nos images
En les réfléchissant embellit ses rivages[2]...

De même l'amour laisse après lui la trace de sa présence dans des frissons qui se jouent comme des reflets :

Quand l'ombre ou seulement les jeunes voix lointaines
Des vierges rapportant leur cruche des fontaines
Laissaient sur ma tempe un frisson[3]...

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 148.
2. *Harm.*, Poés. divers. A un poète anglais.
3. *Rec. Poét.*, La Cloche du village.

Ces reflets sont doués d'une vie mystérieuse. « Ces lueurs (de la nuit) sont des âmes, des regards, des silences pleins de voix connues. Qui n'a pas senti cela n'a jamais aspiré, aimé, regretté dans sa vie[1]. » Ils prennent souvent l'aspect d'une ombre aux mouvements fantastiques :

« Les pierres qu'avait touchées l'ombre des dieux[2]. »

« Pendant ces belles nuits d'été, où l'ombre immobile des peupliers frissonne de temps en temps, au bord de l'eau transparente, comme au passage d'une ombre[3]. »

Ce n'est pas seulement aux heures inquiètes, alourdies par l'effroi du silence et de la solitude, que le poète semble évoquer ces fantômes : il pensait vraiment que les âmes laissent sur la terre des reflets qui gardent l'éclat de leur auréole : « Elles ne sont plus sur la terre : elles sont remontées à ces régions inconnues où les beaux soirs s'éteignent dans la mer Adriatique. Quelques vagues, attardées comme nos cœurs, gardent leurs derniers reflets, et les roulent jusqu'à la nuit, d'un rivage à l'autre, avec des lueurs

1. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles. Commentaire.
2. *Voy. en Or.*, t. II, p. 18.
3. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles. Commentaire.

et des soupirs qui donnent leur mélancolie même aux éléments[1]. »

L'air reçoit à la fois les reflets qui sont pour le poète le vêtement flottant de ses images intérieures, et les projections des êtres et des choses qui ont ému sa sensibilité et lui parviennent imprégnées d'âme. Il faut y voir sans doute un prodige qui frappe ceux qui ont le sens du mystère. Les grands poètes sont ceux en qui ces combinaisons des projections intérieures et extérieures sont les plus fréquentes et les plus parfaites : la nature est pour eux plus expressive parce que leur paysage intérieur en assimile plus facilement les émanations. Les œuvres d'art disent ce langage des choses. Les livres sont des « miroirs[2] » révélateurs qui retiennent les reflets du monde et racontent ces combinaisons où s'expriment à la fois l'âme du poète et celle de la nature.

Lamartine pensait qu'il avait donné à la muse « les fibres même du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et des choses[3]. » Nous venons de voir combien il avait rai-

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 149.
2. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 50. Voir dans la même page le commentaire de cette pensée : « Celui qui ne sait pas lire ne voit qu'un monde : celui qui sait lire en voit deux. »
3. Cf. *Prem. Méd.*, préface, page IX.

son de se rendre ce témoignage. Si nous voulons comprendre ces apparitions qui s'effacent pour les yeux sans vie et qui révèlent tant de secrets aux yeux du poète, nous devons toujours penser à l'intensité de sa vie intérieure. La sensibilité, en s'exaltant, crée un corps aux joies défuntes ou rêvées : elle le contemple et s'y absorbe dans une muette adoration. Invisibles ou fugitives pour le vulgaire, ces lueurs gardent pour le poète un pouvoir d'enchantement qui fait revivre le passé ; elles contiennent dans leurs mouvements fragiles le souvenir d'émotions qui furent si profondes qu'elles parurent éternelles ; elles laissent sur le paysage un charme qui le fait resplendir de cet éclat mystérieux répandu par l'âme des êtres avant la mort.

III.

L'œil de Lamartine voit autour des objets un nuage qui reste invisible aux regards vulgaires, et qui, par ses métamorphoses et ses colorations diverses, répand sur les choses un reflet qui modifie leurs apparences. Plus le poète avance dans la vie, plus son regard enrichit les formes sur lesquelles il se pose. On admire l'accumulation des couleurs, les multiples com-

binaisons des choses vues et des spectacles imaginaires. Dans cette mémoire infiniment souple, aux mille compartiments sè mêlant sans se confondre, il semble que tous les spectacles entrevus ou rêvés soient conservés fidèlement, prêts à s'unir, à s'enrichir mutuellement, à intervenir au gré du poète pour idéaliser la réalité qui l'entoure. La beauté de la nature extérieure devient donc une occasion de déployer les tableaux intérieurs : ainsi les descriptions ont un caractère lyrique, et sont chantées, comme des strophes, avec des modulations douces ou retentissantes.

Examinons successivement les peintures de paysages et les descriptions de personnes. Tel tableau n'est que la mise en œuvre des souvenirs. Devant les montagnes de son pays. le poète évoque un paysage d'Orient et il le décrit comme s'il se dressait devant lui. en pleine lumière : il vit dans le passé, oubliant ce qui l'entoure. De Saint-Point il aperçoit « des croupes de montagnes confuses, les montagnes du Charolais... Ces collines par leur agencement, leur étagement, la mobilité des ombres qu'elles se renvoient les unes les autres sur leurs flancs, du jour qu'elles se reflètent, par leur transparence au sommet, et les couches d'or que les rayons glissants du soleil y mêlent à la fleur déjà dorée des genêts, m'ont tou-

jours rappelé les montagnes de la Sabine près de Rome ; depuis que j'ai vu la Grèce, elles me représentent davantage les cimes rondes et à grandes échancrures des montagnes de la Laconie et de l'Arcadie. Quelquefois je m'arrête pour écouter si les vagues de la mer d'Argos ne bruissent pas à leurs pieds[1]. »

Le souvenir est ici localisé dans le passé. Quelquefois il devient plus intense et s'empare de toute l'imagination ; le passé absorbe le présent, les tableaux vus dans le souvenir se superposent au paysage qui se déploie devant les yeux, et la description prend le tour d'une rêverie. Le poète est à Saint-Point par une journée d'automne « indécise, comme la saison, entre la mélancolie et la splendeur, entre la brume et le soleil[2]. » La lumière est propice aux évocations et aux rêves : c'est le vent qui lui apportera les émotions d'autrefois, douces et fortes, qu'il dépeint avec enchantement. Tout un tableau de l'Orient se lève devant sa pensée. « Un vent du midi, tiède, sonore, méditerranéen, prélude voluptueux d'équinoxe, soufflait de la vallée du Rhône, avec les murmures et les soubresauts alternatifs des lames bleues de la mer de

1. *Lectures pour tous*, page 14.
2. *Ibid.*, page 10.

Syrie, qui viennent de minute en minute heurter et laver d'écume les pieds du Liban. Je savais que ce vent venait en effet de là : il n'y avait que quelques heures qu'il avait soufflé dans les cèdres et gémi dans les palmiers : il me semblait entendre encore. et presque sans illusion d'oreille. dans ses rafales chaudes, les palpitations de la voile des grands mâts, le tangage des navires sur les hautes vagues, le bouillonnement de l'écume retombant de la proue. comme de l'eau qui frémit sur un fer chaud quand la proue se relève du flot : les sifflements aigus, quand on double un cap. les clapotements du bord, et les coups sourds et creux de la quille des chaloupes quand le pêcheur les amarre contre les écueils de Sidon[1]. » Ici le poète ne décrit plus : il se laisse ravir par le charme des songes. Son âme jouit des spectacles du passé qui revivent avec la magie des résurrections[2].

Enfin le choc des souvenirs est quelquefois si vif qu'il produit dans l'âme surprise une sorte de vertige semblable au vertige de l'inspiration. Lamartine a tenté quelquefois d'expliquer ce vertige des sens qui produit d'abord dans l'âme une agitation désordonnée

1. *Ibid.*
2. « Aux sentiments qu'éprouve un poète, il s'ajoute aussitôt une haute vibration, et comme un battement d'ailes, qui les transporte dans la sphère idéale où tout s'ordonne et s'embellit. » Ch. de Pomairols, *ouv. cité*, page 251.

et l'oblige à répandre, dans l'élan des pensées et des sentiments qui surabondent, toutes les formes de sa vie intérieure. Ses descriptions ont alors le mouvement d'un hymne ; les mots se pressent tumultueusement, les termes abstraits plus compréhensifs se mêlent aux images et aux métaphores ; la phrase se gonfle d'énumérations et se termine presque toujours par une prière, un appel à Dieu. Le poète nous parle « de l'abîme de pensées, de mémoires, d'images, de délices et de mélancolie, de vie et de mort, dans lequel la vue de cette vallée et de cette demeure submergeait mon front... Recevant de chacun de ces objets un souvenir, une image, un son de voix, une personne, une voix à l'oreille, une vision dans les yeux, un coup au cœur, je fondis en eau... Je jetai enfin, comme l'âme fait toujours quand elle est trop chargée, mon fardeau dans le sein de Dieu... Je me mis à genoux dans l'herbe... Je priai longtemps, je crois, si j'en juge par l'innombrable revue de choses, de jours, d'heures douces ou amères, de visions apparues, embrassées et perdues, qui passèrent devant mon esprit[1]. »

Ici l'intensité de l'émotion qui sort du passé, c'est-à-dire du paysage intérieur, est trop forte. La des-

1. *Lectures pour tous*, pages 17-18.

cription ne saurait rendre l'afflux des sentiments ; le poète abandonne l'allure lente de la rêverie, et se laisse envahir par le cours précipité des images. Dans l'impuissance des moyens ordinaires de son art, il note simplement, dans des phrases désagrégées, la succession de ses souvenirs : on croit entendre une série de cris dont l'ensemble forme une sorte d'hymne enthousiaste et enfiévré. « Il n'y a pas de langue humaine à la mesure de ces sensations produites par ces jeux de la toute-puissance divine : la masse d'un fleuve à qui son lit manque tout à coup ; la profondeur incommensurable de l'abîme qui l'engloutit :... la nappe transformée à vue en vapeurs qui se dispersent au vent de leur propre volatilisation, et qui fuient aux quatre coins du ciel comme une volée d'oiseaux gigantesques, ou qui se cramponnent aux flancs perpendiculaires de la montagne, comme des Titans précipités cherchant à se retenir aux corniches du firmament : les transparences vertes ou azurées des langues d'eau que la rapidité, l'impulsion et le poids du fleuve arqué en pont sur l'abîme, au moment où elles rencontrent tout à coup le vide, semblent cristalliser : la lumière du soleil levant qui les transperce, et qui s'y fond en mille éclaboussures avec tous les éblouissements du prisme : le choc en bas, le bruit en haut, l'orage éternel, la transe sublime

qui serre le cœur, et qui ne trouve pas même un cri pour répondre à ce foudroiement de l'esprit. Cette scène n'a pas de mots, mais elle a des évanouissements, des vertiges, des tourbillons, des frissons et des pâleurs pour langage[1]. »

IV.

Nous verrons les mêmes tranformations de l'objet décrit quand Lamartine dépeint les personnes. Ces peintures sont tantôt des souvenirs, tantôt des rêveries, quelquefois des visions. Ici la métamorphose est même plus complète : l'imagination du poète apparaît nettement comme l'illumination du paysage intérieur.

Voici un portrait de jeune fille dans les *Nouvelles Confidences*. Son charme particulier ravit encore le poète, et, pour l'exprimer, il évoque du fond de sa mémoire les images les plus lointaines et le souvenir des émotions éprouvées jadis dans les régions où il a promené ses rêves. Le tableau semble bien chatoyant, quand on pense que l'écrivain veut reproduire les traits d'un personnage qui vit devant lui ; mais il

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 374.

est très suggestif quand on se laisse aller au charme de ces évocations associées qui expriment moins le caractère de la forme que la qualité d'une âme. Ainsi défilent sous nos yeux, dans une revue rapide, des paysages d'Espagne ou d'Italie, des silhouettes de femmes d'Orient, des tableaux de peintres romains sur un fond assombri d'une forêt des Gaules : nous entendons un écho des vers du Dante prononcés doucement par une femme de Sienne : dans l'air qui vibre autour de la jeune fille passent des souffles du vent du Midi, des rayons lumineux qui partent de la côte de Sorrente pour revêtir de splendeur sa grâce septentrionale. Le poète semble offrir à l'ombre de sa sœur une gerbe de ses souvenirs, les plus brillants et les plus odorants. « Ses cheveux, châtain foncé, étaient comme hâlés par le soleil de Naples ou d'Espagne. Ses yeux presque noirs, tant l'azur en était sombre, larges et à fleur de tête, étaient recouverts par une frange de cils plus longs que ceux d'aucune femme que j'aie vue, excepté en Asie... Sa peau avait les tons chauds et colorés de foyer intérieur que les peintres romains donnent sous leur pinceau aux figures de Judith ou de Sophonisbe..... Cette carnation n'était pas de la moire, mais du velours de fraîcheur et de vie. La voix aussi avait un timbre plus mâle et des vibrations plus pleines que chez ses

sœurs. On eut dit qu'elle parlait la langue du Dante avec l'accent de Sienne ou de Florence. En tout, c'était une jeune fille romaine éclose par un caprice du hasard dans un nid des Gaules, un souffle du vent du midi qui avait traversé les Alpes pour venir animer ce corps, un rayon de la côte de Sorrente ou de Portici, incrusté en chaleur et en splendeur sur un front dépaysé dans le Nord[1]. »

Pourquoi le poète exprime-t-il ainsi ses émotions passées? Parce que la beauté de la jeune fille « supérieure en reflet, » l'a ravi « par l'éblouissement[2]. » Ce reflet, c'est bien le rayonnement des images qui vivent sourdement dans le paysage intérieur.

Souvent la description suit le cours des rêveries. Quand le personnage à décrire éveille, par ses attitudes, non plus les spectacles entrevus dans la nature et conservés dans la mémoire, mais les apparitions qui s'élèvent dans les songes et les symboles où s'exprime le sens délicat et profond de leur énigme, alors le poète donne l'essor aux formes de ses rêves, et revoit les tableaux de sa vie ossianique. Les choses naturelles feraient évanouir le charme fragile de ces apparitions : ici interviennent les souvenirs des pays lointains ou imaginaires, les comparaisons

1. *Nouv. Confid.*, livre I, parag. XIII.
2. *Ibid.*

avec les formes les plus changeantes. Voici les portraits d'Eugénie et de Suzanne, deux sœurs du poète. « C'était une apparition d'Ossian dans la splendeur du Midi, une ombre animée, une forme impalpable ; des yeux bleus, larges et profonds comme une eau de mer, d'où le regard semblait remonter de loin comme d'un mystère ou d'un songe : un ovale de visage écossais, des traits d'une délicatesse fugitive et d'une perfection de lignes idéale,.. moins goûtée de la foule, plus épiée et plus découverte, comme les fleurs de l'ombre, par les regards curieux et passionnés[1]. » La qualité des mots est exquise pour rendre la beauté frêle d'une enfant, et le paysage à demi indiqué, ces fleurs de l'ombre qui grandissent près de cette eau de mer, dans un décor d'Ossian, offrent le cadre qui convient à cette image qui s'anime. De même, pour caractériser la grâce de Suzanne, le poète pense à « la virginité des expressions de visage des madones de Raphaël » et il la compare à « une enfant du chœur » du temple de Dieu, à une « constellation du ciel », car elle était « la prière vivante et la contemplation agenouillée[2]. »

Quand l'émotion est trop forte par la soudaineté

1. *Nouv. Conf.*, livre I, paragraphe XII.
2. *Ibid.*

de l'évocation ou l'éclat de l'attitude, le souvenir s'exalte et les accents d'un chant lyrique se font entendre. La vision intérieure est dépeinte dans une forme resplendissante, et la description s'élargit de tout ce que l'imagination ajoute à l'ampleur du geste et à l'influence de la beauté sur la nature extérieure. Ainsi, le poète revoit dans ses souvenirs Delphine Gay « s'appuyant sur un parapet de rochers[1] » pour contempler la chute des eaux. « Un peintre n'aurait pas choisi pour la peindre une attitude, une expression et un jour plus conformes à sa grandiose beauté. » C'est une vision de peintre qu'il va décrire lyriquement. Delphine lui paraît « s'enivrer du tonnerre, du vertige et du suicide des eaux... Le profil se dessinait en lumière sur le bleu du ciel et sur le vert des eaux... Son bras soulevait sa tête pensive... Les cheveux ondoyaient au souffle tempétueux des eaux, comme ceux des Sibylles que l'extase dénoue : son sein gonflé d'impression soulevait fortement sa robe ; ses yeux se noyaient dans l'espace[2]... » — En vérité ce n'est pas « une jeune fille de Paris, » c'est la statue de la Beauté, de la Mélancolie et de l'Inspiration que le poète contemple, et qui éclaire en son âme les lointaines avenues intérieures.

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 375.
2. *Ibid.*, p. 375, 376, 377.

Enfin quand l'imagination s'enflamme dans l'ardeur du souvenir qu'elle évoque, l'abondance des reflets intérieurs répand sur l'apparition une couleur et un éclat tels que la vision se transforme en une sorte d'hallucination. Le mouvement de la pensée et de la phrase prend une allure extraordinaire : c'est une série de comparaisons exprimant des émotions impétueuses : c'est une succession de cris que l'âme, sur un diapason élevé, fait retentir. Voyez dans les *Nouvelles Confidences* le portrait de Régina[1]. Elle apparaît... « Ce ne fut qu'un éclair, une vision, une hallucination... » Pourra-t-il égaler jamais « ce qu'il vit dans ce rayon. » L'attitude peut être décrite : c'est celle d'une statue se dressant devant lui, « vêtue de noir, comme un cyprès qui sort d'un pavé de marbre. » Mais le visage a une expression indicible. « Les cheveux blonds frappés de soleil rejaillissaient aux yeux en véritables éblouissements métalliques de gerbes d'or. » Le jeu des reflets produit alors une hallucination singulière, c'est-à-dire des phénomènes d'irradiation qui répandent autour de la jeune fille leurs lueurs et leurs splendeurs. Les traits apparaissent « à travers un éblouissement, » comme « une ombre de visage entrevue au fond d'un arc-en-ciel

1. *Nouv. Confid.*, livre II, paragraphe xxiv.

de feux. » « Un rejaillissement d'âme » idéalise les expressions de la physionomie, et le poète ne peut dire « où commençait, où finissait le rayon du soleil et la créature céleste, » car les rayons de soleil semblent « se transfigurer en visage de femme » et donnent aux yeux un éclat et un charme de mystère si prenants que leurs regards « attireraient votre âme tout entière sur vos yeux et sur vos lèvres et la consumeraient dans un éclair. » A cette vue, le cœur du poète semble bondir d'allégresse, et il essaye d'exprimer cette exaltation intérieure, quand il parle de « l'évaporation soudaine de l'âme vers la divinité de l'attrait. » Voyez comme les mots rendent l'élan de la pensée éprise ! Ce sont les plus brillants, les moins chargés de matière, les plus expressifs des mouvements du cœur.

*
* *

Ainsi c'est le monde intérieur qui commande les descriptions : tantôt il se projette doucement en des lueurs de songe, tantôt il se répand sur la page de l'écrivain en visions variées et éclatantes qui donnent à la pensée le mouvement et l'éclat d'un chant lyrique. Rêveries douces et exaltantes, hymnes d'amour ou de regret, étincelantes visions, toutes ces pein-

tures révèlent la vie rafraîchie du paysage intérieur, parce que la matière des descriptions du poète s'assouplit et se transforme au gré de ses souvenirs par le prestige des reflets.

CHAPITRE VI.

LES IMAGES.

Dans le fracas des émotions qui agitaient sa jeunesse, Lamartine sentait, avec la nécessité de les rendre pour en diminuer la violence, la difficulté de les exprimer. Sa sensibilité avait déjà toute sa puissance de souffrir : elle avait aussi, pour s'apaiser, le don des créations dans le rêve : mais son imagination avait besoin, pour les reproduire, d'être soutenue et enrichie de métaphores. Aussi le voyons-nous chercher des images avec une curiosité d'artiste. Il se plaint de la pauvreté du vocabulaire, si rétréci et desséché par la raison et l'analyse ; il lit avidement les œuvres où les émotions de l'âme s'expriment par des formes fraîches et magnifiques. Les livres, miroirs révélateurs, déroulèrent devant lui ce monde des images. On peut dire que pendant quelques années, de 1808 à 1820, son goût de la lecture, qui fut si intense, lui donna la joie d'apparitions aimées, des formes désirées dans les rêves, poursuivies vainement dans le

silence. Nul plus que lui ne fut en proie aux images qui se lèvent des livres : elles se déposèrent dans son esprit et enrichirent sa sensibilité, en lui fournissant des symboles.

I.

Nous avons vu que Chateaubriand l'a ravi par le décor somptueux, large comme l'univers, où il transporte son âme errante, à la fois lassée et infatigable. Quelques-unes de ses images déploient encore dans les vers de Lamartine la somptuosité de leurs formes. La phrase de J.-J. Rousseau, avec ses mouvements rythmés et les élans de son lyrisme, déroulait aussi des images harmonieuses. Dans la Bible, il a vu se lever devant lui la nature, comme un temple, avec son dôme, ses colonnes et son autel : il a admiré les attitudes des prophètes, leurs gestes d'admiration ou d'épouvante ; sur son âme anxieuse se sont dressées, comme des symboles, les images du désert sans eau, des fleuves qui se tarissent, ou des grandes eaux débordées qui amoncellent de vastes ruines : puis les formes de l'olivier, du palmier qui parfume Cadès, ou du cèdre aux grandes branches déployées aux murmures du vent : dans la tristesse du génie soli-

taire et tourmenté, il a suivi le vol de l'aigle qui suspend son aire sur les rocs escarpés au-dessus des abîmes. Dans le poème d'Ossian, nouvelles images et nouveau décor: le poète a évoqué le monde des nuages, les ombres qui semblent vivre dans leurs plis mouvants, les rayons qui sont des regards, la lune avec le vêtement dont elle enveloppe les fantômes de nos songes, la brise avec la vie mystérieuse qu'elle anime de ses souffles. La terre italienne enfin lui présenta de belles images dans toutes les formes que prennent les choses joyeuses de vivre, car elles ont la grâce et le rythme des mouvements, et le sourire de la lumière[1].

Toutes ces images qui surgissaient devant lui en contemplant la nature, ou en écoutant les poètes, il les garda dans sa mémoire, non pas certes par un travail méthodique et avec des préoccupations littéraires, mais par une assimilation spontanée et avec l'instinct rapide et sûr où se manifeste un besoin de sa vie intérieure. Et ainsi, il s'est composé un monde

1. « La vraie patrie de ses images, ce n'est pas une froide vallée de France, mais le golfe éclatant de Naples qu'il vit très jeune et où il revint toujours. Cette lumière éthérée où reposent d'harmonieux contours teignit à jamais les couleurs et dessina les formes de son art. » Ch. de Pomairols, *Lamartine*, ouvr. cité, page 130. Je trouve à la page 119 du même ouvrage cette remarque pénétrante : « Mais il aurait aimé quand même la fluidité et l'ondoiement, parce qu'il en portait le principe en lui. »

où ses rêveries le transportaient sans cesse, un monde formé de paysages, de décors somptueux, d'avenues féeriques ou vaporeuses, un monde à la fois vague et riche, dont les perspectives changeantes se transformaient au gré de son inspiration et lui présentaient pour l'expression de ses sentiments un cadre, des métaphores, des comparaisons, tous les symboles de l'art où s'agrandit et s'idéalise la matière de nos rêves.

II.

Ces images vivent dans la mémoire : elles semblent souvent pâlies, enfoncées dans un lointain plein d'ombre ; mais elles peuvent reprendre, au moindre appel, la fraîcheur de la première apparition. On les dirait apaisées ou endormies, et voici que brusquement elles sortent dans une lumière éclatante. Pourquoi ? Parce que le temps est sans force dans ce domaine de l'âme. Les émotions du passé et les émotions présentes sont contemporaines. « Je me souviens aujourd'hui de tous les détails les plus fugitifs de ce beau coucher de soleil, au mois de mars, dans la campagne de Rome : je m'en souviens avec plus de présence des objets dans les yeux que je ne la

ressentais même alors[1]. » Cette persistance de la vision s'explique par la vivante et souple irritabilité du paysage intérieur ; car les choses vues se fondent avec les émotions ressenties, et « le sentiment n'est qu'un écho des sensations[2]. » L'image retient donc, dans la mémoire du poète, non pas seulement, comme pour les écrivains plastiques, la beauté de sa forme et l'éclat de sa couleur, mais surtout son empreinte d'âme : car toutes les images, même celles qui par la netteté de leurs contours semblent des visions de peintre, se sont baignées dans les flots de l'océan intérieur ; elles en sortent enrichies, imprégnées d'émotions sentimentales : elles ont pris la valeur d'un symbole de l'âme.

Prenons quelques exemples. Lamartine dans son enfance avait été frappé par un spectacle dont il n'oublia jamais la beauté. Son père avait l'habitude de se rendre avec deux amis, M. de Vaudran et l'abbé Dumont, sur la montagne de Monsard, près de Milly, et là, sur trois rochers « creusés en niches, ou plutôt en chaires de cathédrale[3], » il se livrait à la contemplation du paysage, ou aux commentaires qu'amenait la lecture d'une haute pensée. Ce spec-

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 138.
2. *Nouv. Méd.*, A. Elv... Commentaire.
3. *Souv. et Portr*, t. I, p. 16.

tacle se grava dans l'esprit de l'enfant : il entendait encore, après quarante ans, « ces voix à timbres divers résonner dans ce petit amphithéâtre sonore de rochers, » et il avoue en rappelant ces souvenirs que « l'idée d'un livre et l'image des trois chaires de pierre sur la montagne devinrent pour jamais inséparables[1] » dans son esprit. Voilà une vision nette qui semble retenue par un œil de peintre. Pourquoi est-elle si expressive, aux yeux de Lamartine, de son art particulier? Parce qu'elle symbolise sa conception de la littérature. Cette image en effet n'évoque pas seulement un tableau où l'imagination se plaît, comme à la vue d'un spectacle rare ; elle éveille surtout un sentiment d'allégresse, le ravissement de la pensée dans les régions où les servitudes terrestres disparaissent. La persistance de l'image dans l'esprit du poète s'explique par l'émotion sans cesse renouvelée qu'il éprouve, en écrivant, à répandre son âme dans les hauteurs.

La *Méditation* intitulée l'*Homme* est aussi l'expression de sentiments anciens qu'une image fait revivre. « Le souvenir de Byron me revint un matin à la vue du mont Blanc que j'apercevais de ma fenêtre[2]. »

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 24, 25.
2. *Prem. Méd.*, L'Homme. Commentaire. — Relevons, en passant, une erreur commise par le poète. Lamartine entrevit Byron sur

Cette image, réveillant les émotions qu'il avait éprouvées en entrevoyant « ce visage pâle et fantastique, » devint comme un symbole autour duquel s'enlacèrent ses pensées et ses souvenirs.

Dans un voyage à la Grande-Chartreuse avec la marquise de B***, le poète fut surpris par un orage. Les guides avaient abrité sa compagne « sous la concavité d'une roche élevée de quelques pieds au-dessus de la route : » le poète s'était réfugié sous l'arche d'un pont de bois. Quand l'orage fut apaisé, « un immense arc-en-ciel se dessina comme une arche céleste au-dessus de la roche concave où Madame de B***, collée à la muraille de granit gris, déroulait ses cheveux au vent pour les sécher. » « Je n'ai jamais, dit Lamartine, si bien compris l'auréole que la piété fait rayonner autour de la figure des Vierges, des anges ou des saintes. » Et il ajoute : « Cette image m'inspira ces strophes » improvisées à la Grande-Chartreuse[1]. Les souvenirs de la Bible se mêlent ici aux émotions de sa piété, et il compose l'hymne à Jéhovah. L'imagination n'est donc que la mise en œuvre de la sensibilité, c'est-à-dire de la vie inté-

le lac Léman, non pas en 1819, comme il l'affirme, mais en 1816. Byron, en effet, ne passa à Genève que cinq mois (mai-octobre 1816.) Voir à ce sujet les *Mémoires* de Th. Moore.

1. *Nouv. Méd.*, Improvisée à la Grande-Chartreuse. Commentaire.

rieure du poète. Dans le monde qu'il porte en lui, les différents plans peuvent être inégalement éclairés, mais dès que la lumière se porte sur une émotion qui semble endormie, elle la réveille et lui donne l'élan qui la fait sortir, aussi fraîche et retentissante qu'au jour de sa première apparition.

III.

Ces images, qui vivent dans les profondeurs où elles se sont déposées, s'attirent les unes les autres par l'effet de combinaisons à la fois habiles et inconscientes. Il se produit des associations d'images amenées avec la souplesse des opérations spontanées. C'est ainsi que l'émotion se déploie à travers les images de plus en plus amples qu'elle sollicite, car elles semblent douées d'une puissance infinie d'élargissement. « Cette explosion de son âme ignorante et simple donna à sa voix un volume de son et une énergie de vibration qui faisaient frémir les feuilles des arbres comme un souffle de tempête, tempête de sentiments et de joie dans un cœur d'adolescent, qui se communiquait par l'écho des rochers de la vallée à la nature inanimée, et qui semblait vouloir porter jusqu'à la cime des montagnes et jusqu'aux astres du

firmament, la nouvelle, le retentissement, l'enthousiasme de son bonheur[1]. » On entend comme une série d'appels qui font lever successivement les images qui se reposent. La progression des images suit l'ascension des sentiments lyriques. Certes, chez beaucoup d'écrivains, Chateaubriand par exemple, la métaphore a le même pouvoir d'enrichissement et se décompose en images de plus en plus élargies : mais, dans les vers de Lamartine, l'image ne se détache pas de l'émotion qu'elle symbolise et prend rarement une valeur indépendante : le sentiment garde presque toujours sa maîtrise, tant il est vrai que les images vivent parce qu'elles plongent sans cesse dans le paysage intérieur.

Cette puissance de retentissement que manifeste l'association des images explique l'apparition subite de souvenirs lointains qui sont comme des épisodes de la vie passée du poète, groupés autour de son émotion présente. Pour la plupart des hommes, l'image est une sensation affaiblie. Pour Lamartine, la sensation est le prétexte qui amène le groupement des souvenirs et des émotions déjà éprouvées. Son âme est de celles pour qui le passé seul existe. Une sensation se produit, et des profondeurs du monde

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 103, 104.

intérieur surgissent les images qu'elle appelle. « L'air était tiède et savoureux comme un parfum évaporé sur un charbon de feu, ou comme le myrte du paysan à la gueule d'un four qui pétille dans un village de la Calabre[1]. » La sensation est nettement saisie, réfléchie par des organes subtils, exprimée avec éclat : avec quel art elle fait lever les images endormies au fond de la mémoire !

De tout ce qui précède nous pouvons dégager une loi qui se vérifie toujours dans les œuvres de Lamartine. Quand deux images s'associent, la plus chargée de sentiments absorbe l'autre ; l'image offerte par la réalité s'évanouit après son expression, l'image suggérée par le rêve ou le souvenir demeure, et autour d'elle se déploie la richesse d'invention du poète, c'est-à-dire le tableau des émotions de sa vie intérieure[2].

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 118.

2. Le grand poète russe Pouschkine a développé, au sujet des descriptions de Lamartine, une observation qui me paraît fortifier ce que j'avance : « Chez Racine et Lamartine, tout vient du dedans, et rien du dehors ; c'est la différence entre Lamartine et V. Hugo qui décrit son impression toujours : Racine et Lamartine décrivent leur sentiment. C'est très visible dans les descriptions de Lamartine *qui n'a pas besoin des grands aspects de la nature pour être inspiré.* » Cf. les *Souvenirs* d'Alexandrine Smirnof dans le *Messager du Nord*, Octobre 1893, page 261.

IV.

Ainsi le souvenir est le grand évocateur des images.

A son prisme divin le présent effacé
Se colore des feux dont brillait le passé[1].

Seul le passé existe pour le poète ; car le passé c'est le rêve, c'est le poème des légendes de l'âme, c'est la féerie des formes idéales créées par l'imagination. Le présent, en prenant sa place dans le paysage intérieur, s'y pare des éléments de beauté que la mémoire conserve précieusement. Si le rêve a cette prédominance, s'il se pose ainsi sur la réalité pour en spiritualiser les apparences, c'est qu'il enveloppe une plus grande énergie de vie morale et esthétique : il est la réalité même élevée au rang de symbole par la collaboration des souvenirs et des images qui se prêtent le mieux à son idéalisation.

Lamartine voyait donc les choses sous l'angle du rêve et de la légende. Il appartient à la famille de ces poètes pour lesquels la poésie réside dans le mystère.

1. *Harm.*, livre II. Souvenirs d'Enfance.

Le réel ne lui semblait digne de l'art qu'à la condition de se charger de vie sentimentale et d'apparaître dans un lointain propice aux évocations. Certes il s'est complu souvent à dépeindre, avec une minutie d'artiste préoccupé des couleurs, les attitudes changeantes des choses. Dans le *Ressouvenir du lac Léman*[1], nous trouvons des sensations délicatement notées, des paysages fixés par un œil subtil, des coins de nature rendus dans des vers sobres et pleins : nous voyons se déployer devant nous la symphonie en blanc des Alpes, la montée lumineuse de la Jungfrau, la marche calme de la lune dont les lueurs ondoient sur le lac : mais ces tableaux n'ont rien de proprement lamartinien : nous savons bien que le poète était capable, comme tant d'autres, de donner de l'éclat à ses descriptions. Ce n'est pas là que son génie lyrique fait entendre son accent original. Même sa sincérité se laisse alors surprendre. Nous sentons trop les artifices de sa manière : on dirait qu'il cherche à surpasser, par les habiletés de son coloris, la splendeur des descriptions de Chateaubriand. Par exemple, dans le *Voyage en Orient*, les images sont accumulées et brillent d'une lumière trop violente. Les couleurs sont posées sur les objets dans un pêle-

1. *Prem. Méd.*

mêle discordant, et l'impression qui s'en dégage est confuse, par l'excès même des détails uniformément éclairés. A vrai dire, on ne sait ce dont il faut le plus s'étonner : de la richesse extraordinaire de certains tableaux, si amoureusement dépeints, ou de leur monotonie qui émousse notre attention trop dispersée. Si ces descriptions n'ont pas le charme propre aux poésies de Lamartine, c'est que les images qui se lèvent des choses sont trop rapprochées et trop nettes. Les formes aux contours accusés ne disposent pas aux enchantements du rêve. L'imagination ne trouve pas l'occasion de répandre les souvenirs qui flottent dans le paysage intérieur. L'art grec par exemple ne pouvait séduire le poète, car l'impeccable sûreté des lignes arrêtait l'essor de ses rêveries. Aussi son chapitre sur Athènes est-il incohérent : les critiques sont présentées nettement, avec l'âpreté des enthousiasmes brusquement déçus : les éloges sont vagues, apprêtés, exprimés dans une langue molle, surchargée d'épithètes qui ne vivent pas. On sent qu'il se travaille à composer une description attendue par le lecteur, mais le charme s'envole parce que l'admiration est contrainte[1].

Ainsi les contours précis, qu'une lumière trop vive

1. *Voyage en Orient*, tome I, p. 94-114.

fait saillir, déconcertent les élans de la vie sentimentale. Il faut au poète le jour du soleil méridional qui baigne les objets d'une lumière blanche et molle où ils semblent vibrer et flotter, mieux encore les teintes du crépuscule, les paysages éclairés de lueurs pâles, où les yeux devinent plus qu'ils ne perçoivent les formes. Il s'y meut plus librement, parce qu'il a besoin, pour s'épanouir, de ces espaces mystérieux où éclosent spontanément les images des rêves. Voilà pourquoi il trouve à la pâleur un charme particulier, celui qui convient non seulement aux sentiments d'un cœur mélancolique, mais aussi à ceux qui le soulèvent et l'enivrent d'émotions surnaturelles. « La teinte du marbre sied seule aux belles statues vivantes comme aux statues mortes... L'âme, la passion, la piété, l'enthousiasme et la douleur sont pâles[1]. »

V.

La qualité des images se ressent toujours du milieu ondoyant où elles apparaissent. Puisque l'expression la plus subtile ne peut rendre complètement la

1. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 377.

nuance d'un sentiment ou d'une pensée, puisque tout mot précis est une barrière, et que toute épithète trop nette enclot l'émotion comme si elle était finie, Lamartine répand ordinairement sur les images les tons simples de nos songes, une coloration à la fois lumineuse et éteinte, lumineuse par les mots qui les expriment, éteinte par le lointain vaporeux d'où elles semblent surgir. Comme il veut rendre ses émotions moins par l'éclat des mots que par l'effet qu'elles produisent, sa palette est simple et dédaigne les curiosités verbales : deux ou trois traits. purs, moelleux, transparents, posés doucement sur la phrase, suffisent pour envelopper l'image et l'évoquer devant les yeux splendidement. Ainsi l'expression sentimentale est plus spontanée que l'expression de la beauté pittoresque. En d'autres termes, les images rendent plutôt la force de l'émotion éprouvée que l'intensité de la sensation visuelle.

Le poète semble préférer souvent aux couleurs nettes si recherchées par l'art réaliste l'emploi d'un substantif abstrait qui rend mieux l'essence permanente des choses que leurs apparences fugitives.

> Saluons la splendeur divine
> Qui se lève dans le lointain[1].

1. *Nouv. Méd.*, Le Passé.

L'image est à la fois moins précise et plus riche de souvenirs. Ce qu'elle a de vague donne à l'émotion une sorte de caractère infini. De même pour dépeindre la lumière de la lune, le poète se sert d'un terme abstrait (clarté) auquel il ajoute une épithète qui décrit moins sa couleur que son mouvement : « les clartés ondoyantes, la molle clarté [1]. »

L'emploi de certains pluriels éveille aussi dans l'esprit des images qui ne diminuent la netteté de la vision que pour renforcer la puissance du sentiment :

« Les voûtes éternelles [2], — Une scène de ruines et de méditations [3], — Au fond des solitudes [4], — L'ombre des cités [5], — Des mondes de bonheur [6]. »

C'est surtout dans le choix des adjectifs que se révèle la tendance du poète à charger ce qu'il voit de tout ce qu'il a senti. Tantôt ce sont des épithètes très vagues, très simples, mais riches de sens, et comme pleines de toutes les émotions passées qu'elles représentent : « Collines élyséennes [7], — Nocturnes

1. *Nouv. Méd.*, Ischia.
2. *Harm.*, livre IV. Hymne de l'Ange de la terre.
3. *Voy. en Or.*, t. II, p. 35.
4. *Ch. d'un Ange*, 6e vision.
5. *Prem. Méd.*, Ressouvenir du lac Léman.
6. *Rec. Poét.*, Un Nom.
7. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 136.

pavots[1],—Lacs mélancoliques[2],—Rochers antiques[3], —Saules contemporains[4]. » Tantôt les épithètes sont tout idéales, sans couleur, sans beauté pittoresque, mais elles font participer la nature à la vie intérieure. C'est l'âme du poète qui se dépose sur le monde et spiritualise ses apparences les plus fugitives et les plus démesurées : « Le chaste regard des étoiles[5], — La lampe répandant sa pieuse lumière[6], — Jetant l'ombre pensive aux secrets de son front[7], — La rêveuse Jungfrau[8], — Mon regard solitaire[9]. »

Le choix des termes de comparaisons est encore significatif. Il dira : « Le contour des joues était pâle comme une passion contenue[10], — Des yeux doux comme le regret qui se résigne et qui devient bonheur[11], — Aussi chaste que la pensée[12]. »

Ainsi le poète se complaît dans les images adou-

1. *Nouv. Méd.*, L'Ange.
2. *Prem. Méd.*, L'Immortalité.
3. *Ibid.*
4. *Nouv. Méd.*, Les Préludes.
5. *Nouv. Méd.*, Les Étoiles.
6. *Prem. Méd.*, L'Immortalité.
7. *Rec. Poét.*, Un Nom.
8. *Prem. Méd.*, Ressouvenir du lac Léman.
9. *Prem. Méd.*, Souvenir.
10. *Confid.*, livre XII, paragraphe VII.
11. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 31.
12. *Nouv. Méd.*, Adieux à la Poésie. — M. de Pomairols a dit très finement : « Les comparaisons interviennent dans son style poétique comme les allusions légères d'un esprit qui plane sur la nature. » *Ouv. cité*, page 116.

cies et spiritualisées. On dirait que sur la transparence de ses mots flottent des reflets apaisés, des harmonies tendres. Dans ses phrases soupirées si mollement, on sent passer les mouvements de son âme que portent des images très souples, empruntées à ce qui coule, à ce qui vole, à ce qui plane. Ses vers font songer à des lueurs de clair de lune, aux parfums qui s'exhalent dans les nuits étoilées, au léger tournoiement des feuilles que pousse le zéphyr, au murmure à peine perceptible des flots d'un lac.

De ce qui précède nous pouvons conclure que dans les poésies de Lamartine, l'imagination est le support de la sensibilité : il faut y voir surtout le symbolisme de la vie de l'âme.

VI.

Le symbolisme, c'est la manifestation pittoresque de l'invisible : c'est la forme vivante du fond insondable. Le symbole, c'est la conquête et l'expression du mystère par l'art subtil des transpositions. La nature est un vaste symbolisme : l'artiste le plus grand est celui qui en saisit le mieux les ondoyants secrets par la chaleur de la sympathie et le sentiment des

correspondances. Surtout l'âme, avec les multiformes apparences que prend son poème intérieur, demande le secours d'un symbole.

Lamartine, si passionné de rêve et si avide de répandre les images qui se levaient dans son âme, voyait l'obstacle que le monde extérieur oppose sans cesse à l'expression du sentiment. En outre, le langage lui apparaissait comme «un métal réfractaire [1],» dont la rudesse ne pouvait se plier aux mouvements de l'imagination. Il le voulait «vague, éclairé, éthéré, flamboyant, caressant comme des langues de flammes [2], » et il ne trouvait que des termes glacés, un vocabulaire à la fois anémié et rigide. Il avait surtout à lutter contre ce préjugé vulgaire qui fait de la nature la seule réalité, et confond la vie avec ce qui se meut devant nos organes. Appeler réalité ce monde flottant d'apparences qui nous environnent et qui revêtent sans cesse des formes que l'abstraction seule peut fixer ! Ce contre sens, qui maintient l'existence humaine en harmonie avec les choses qui passent, fait la noble et incurable douleur du poète : il donne l'éveil à son génie par la conscience qu'il lui impose de son isolement dans l'univers aveugle et sourd. Peu à peu, par la grâce d'un travail secret, insen-

1. *Raphaël*, LXXIII.
2. *Ibid.*

sible et continu, les choses dignes de signifier la vie du poète se parent d'une beauté qui résiste au temps, et le symbole sort de l'âme même, produit par une sorte de cristallisation intérieure, créé par l'énergie combinée du rêve et du souvenir. Ainsi se lève du fond de la mémoire une image plus riche de substance poétique et plus chargée de vie sentimentale que l'objet vague et frêle qui se dresse devant les yeux.

Les vers de Lamartine nous offrent d'innombrables exemples de symbolisme. Pour rendre le chant de son âme profonde, il s'est servi des formes de la nature avec une aisance souveraine. Nul n'a plus intimement associé les aspirations du cœur aux apparences des choses. Il a plongé l'âme dans l'infini d'où elle émane et il en a traduit les intimes métamorphoses par les images qu'elle reflète sur le décor de l'univers : c'est une transposition infiniment assouplie et subtile, qui montre une singulière fluidité et malléabilité d'imagination des sens.

Il y a des symboles en quelque sorte constants, comme le cygne et la lyre, — le cygne qui évoque des images de blancheur, de pureté, de mystère, de vol enthousiaste, de glissement sur une onde calme qu'on dirait éternelle, — la lyre qui représente la voix du cœur et l'harmonie du monde. Il est facile de distinguer les cas où ces formes sont de simples compa-

raisons, et ceux où elles désignent les mouvements de l'âme.

En parlant de son ami de Vignet, Lamartine s'exprime ainsi :

> Comme un cygne à la plume noire,
> Sa pensée aspirait au ciel[1].

L'âme triste de son ami lui paraît se détacher du monde et partir dans un vol hardi pour soustraire au contact des souillures matérielles les ailes de son imagination.

Sur le lac Léman, l'ombre de Byron promène encore sa mélancolie, et le poète voit briller sur les ondes agitées par l'orage l'éclat du cygne que le voisinage du mont Blanc fait resplendir :

> On dit que, quand les vents roulent ton onde en poudre,
> Sa voix est dans tes cris et son œil dans ta foudre :
> Une plume du cygne enlevée à son flanc
> Brille sur ta surface à côté du mont Blanc[2].

L'image du cygne se mêle ici à celle du mont Blanc pour représenter magnifiquement l'immortalité poétique.

Il en est de même pour la lyre. Le « Barde de la

1. *Rec. Poét.*, A M. le comte de Virieu.
2. *Prem. Méd.*, Ressouvenir du lac Léman.

Lyre infinie[1], » c'est le chantre de l'âme. La lyre devient ainsi un symbole gros d'émotions et de pensées ; autour d'elle se déploie le décor qui convient à la tristesse de ses accents, car la lyre est « toujours de cyprès couronnée[2], » et elle suit les pas du poète « auprès d'un mausolée, dans l'ombre[3]. »

Voici un couplet symbolique d'une extraordinaire richesse de sens :

Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivra ta trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers[4].

Ces vers expriment le chant de l'âme : c'est l'écho des joies célestes qui retentit aux oreilles du poète à la fois charmé de l'entendre et attristé de subir le désaccord du fracas humain et de cette musique divine. La plupart des vers vagues et obscurs de Lamartine apparaissent ainsi dans la richesse de leur signification au lecteur attentif aux transpositions de son art.

Les formes les plus légères de la nature peuvent revêtir un sens mystérieux et divin, et représenter non

1. *Nouv. Méd.*, A un Curé de village.
2. *Nouv. Méd.*, Adieux à la Poésie.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*

seulement les mouvements de l'âme, mais aussi l'action de Dieu à travers le monde. Ainsi l'Esprit Saint fait sentir sa puissance en se manifestant par une série de symboles qui ravissent le poète dans l'allégresse des extases sacrées :

Tantôt brise et rayons, tantôt foudre et tempêtes,
Son terrible ou plaintif des harpes des prophètes,
Colonne qu'Israël voit marcher devant soi,
Parabole touchante ou sanglant sacrifice,
Sueur des Oliviers la veille du supplice,
Grâce et vertu coulant de ce divin calice,
C'est toi ! c'est toujours toi [1] !

Quelquefois l'oubli des réalités terrestres amène des rapprochements inattendus, qui surprennent si on enlève au mot sa portée symbolique pour lui garder sa valeur grammaticale. C'est ainsi que le poète imagine spontanément des sycomores pour embellir le cadre où ses rêveries se promènent : l'expression n'a plus sa valeur réelle : elle revêt subitement, par le son qu'elle donne et sa forme plastique même, un caractère imaginaire où l'émotion trouve à se traduire plus complètement [2]. Ici encore nous consta-

1. *Harm.*, livre IV. A l'Esprit Saint.
2. Voir une série d'anecdotes joliment contées par M. Sardou, dans son discours de réception à l'Académie Française..... Lamartine et Autran se promènent aux environs de Marseille. « Admirable paysage ! s'écrie Lamartine ; quelle majesté ont ces antiques syco-

tons la prédominance de l'imagination sentimentale sur l'imagination plastique : la première trouvant son expression dans les transpositions d'un symbolisme capable d'idéaliser toutes les sensations, la seconde se complaisant dans les images nettes, qui sont la reproduction directe de la nature. Qu'est-ce à dire, sinon que la matière devient le support fragile des souvenirs du poète, la trame subtilisée autour de laquelle s'enroulent les épisodes de sa vie sentimentale ?

Examinons quelques poèmes parmi les plus caractéristiques du génie de Lamartine. Qu'est-ce que le *Lac,* sinon le symbole de la nature immuable et toujours indifférente à nos désirs, symbole autour duquel il dispose ses rêveries ? Il y voit l'emblème de l'éternité vide où le passé s'engloutit dans de sombres abîmes, et où s'évaporent les joies de nos amours. Dans une supplication ardente, il demande au lac de garder les souvenirs du bonheur défunt dans ses coteaux, ses sapins et ses rocs sauvages, et il fait flotter sur ses eaux tous les rêves de sa vie intérieure qu'il symbolise dans les frémissements du zéphir, les échos qui se répercutent sur ses bords, les molles clartés

mores ! » Étonné, M. Autran cherche les sycomores et ne voit que de petits mûriers rabougris. »

de la lune, les soupirs des roseaux et les parfums de l'air[1].

La pièce des *Harmonies* qui a pour titre *la Source dans les Bois* nous montre un nouvel exemple d'un motif sentimental s'enroulant autour d'une série d'images pittoresques. Toute l'existence du poète est décrite à propos du courant de cette source, dans un enlacement très délicat de peintures physiques et d'émotions ressenties. D'abord la description se distingue de l'effusion sentimentale : puis les deux motifs se pénètrent et se fondent dans l'expression d'un sentiment unique. Le bruit de la source réveille les souvenirs du poète : sa mélodie fait lever les échos du passé. Enfant, il jouait avec ses « vagues légères » et laissait « les songes flotter devant lui » comme s'ils s'exhalaient avec le chant des cascades. Plus tard, à l'âge des tristesses, il venait oublier ses déceptions auprès de la source, mais ses larmes silencieuses « troublaient son miroir » et la fontaine semblait répondre à ses sanglots. A l'approche de la mort il sent la bonté de son onde, sa puissance fé-

1. Je relève cette fine appréciation dans un discours prononcé par M. Sully-Prudhomme lors de l'inauguration de la statue de Lamartine à Passy. « Dans le *Lac*, la description à peine indiquée se fait comme d'elle-même sur le fond doucement pâli de la mémoire ; elle y est une image évoquée avec une fidélité supérieure par la seule rêverie que le poème suggère. »

condante, son rôle divin dans la création : il écoute à travers son murmure l'hymne qu'elle adresse au Créateur :

A chaque plainte de ton onde
Je sens retentir avec toi
Je ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur grossi par mes pensées,
Comme tes flots dans ton bassin,
Sent, sur mes lèvres oppressées,
L'amour déborder de mon sein[1].

Ainsi avec les flots de la source coulent tous les souvenirs et les rêves du poète : les images pittoresques revêtent successivement les émotions qu'il a éprouvées : l'habileté de l'artiste, à travers ce symbolisme spontané, est incomparable.

Ailleurs il donne à la voix du rossignol un pouvoir d'enchantement qui retentit dans la nature entière. C'est l'âme même du poète qui emprunte à tous les soupirs qui sortent des choses leurs accents plaintifs ou joyeux, et elle entend leur écho dans le chant de l'oiseau qui symbolise l'hymne de l'univers.

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,

1. *Harm.*, livre II. La Source dans les bois.

De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant!

Tu prends les sons que tu recueilles
Dans les gazouillements des flots,
Dans les frémissements des feuilles,
Dans les bruits mourants des échos,

Dans les voluptueuses plaintes
Qui sortent la nuit des rameaux,
Dans les voix des vagues éteintes,
Sur le sable ou dans les roseaux!

Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi[1] !

Grâce à un sens exquis des correspondances qui éveille et dirige le choix des symboles, Lamartine prête au regard une puissance mystérieuse de vie sentimentale. Le regard est « une langue secrète » et « révélée » dont les paroles disent génie, ivresse, amour :

Une femme aux cheveux de soie
Qu'on voit marcher sur mon chemin,
. . . .
Oh! n'est-ce pas un mot divin[2] ?

1. *Harm.*, livre IV. Au Rossignol.
2. *Rec. Poét.*, A Mme la duchesse de R***.

Puis ces deux vers si doux, d'un si gracieux symbolisme :

> Et la belle image de femme
> Est comme un air redit cent fois[1].

Dans tous les chants du poète nous trouvons sinon la même poursuite, à la fois savante et inconsciente du symbole, du moins, dans le détail, de fréquents exemples de symbolisme. Il exprimera le sommeil alourdi qui suit l'ivresse des sens dans ce beau vers mystérieux :

> Et la nuit sanglotait, pleine du bruit des rêves[2].

Pour dire que J.-J. Rousseau se rappelait jusque dans l'ombre des cités la douceur de ses rêveries solitaires dans les campagnes de la Suisse, il écrit ce vers si savoureux et si plein :

> Ses pieds rampants gardaient l'odeur des herbes hautes[3].

Ainsi interviennent brusquement de grandes images qui interrompent le cours naturel des sentiments ; ce ne sont pas des comparaisons, des méta-

1. *Ibid.*
2. *Ch. d'un Ange.* Début de la 12e vision. J'ai relevé, dans le manuscrit de Lamartine, cette variante qui m'a paru curieuse : « Et la nuit *frémissait*, pleine des *voix* des rêves. »
3. *Prem. Méd.*, Ressouvenir du lac Léman.

phores plus ou moins brillantes, mais des aspects de l'univers dont l'âme s'empare pour représenter sa vie.

L'onde de mes torrents n'est pas l'eau que tu bois[1]...
Et le jour se levait aussi dans notre cœur,
Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur[2]...
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé[3]?..
Ce jeune sourire
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant[4].

Les formes de la nature et les sentiments de l'âme se pénètrent et se fondent : les unes prêtent aux autres leurs mouvements, leurs couleurs, leurs attitudes grandioses pour symboliser les émotions intérieures.

Souvent ces images symboles se lèvent dans l'âme même, écloses comme d'un rêve :

Je la vois devant moi, la nuit, comme une étoile
Dont la lueur me cherche et vient me caresser[5]...
C'était l'unique fleur de l'Eden de ma vie
Où le parfum du ciel ne se corrompît pas[6].

C'est ainsi que le jardin de Milly a peu à peu

1. *Rec. Poét.*, A M. Wap.
2. *Harm.*, livre IV. Novissima verba.
3. *Harm.*, livre IV. Le premier Regret.
4. *Ibid.*
5. *Rec. Poét.*, A M. Wap.
6. *Ibid.*

acquis dans l'imagination du poète une signification surnaturelle. Il est devenu le symbole de ses pieuses réminiscences, de ses aspirations enfantines, de ses premières allégresses, si pures.

Son art révèle ainsi une grande souplesse de métamorphoses. Tandis que les émotions fortes s'expriment ordinairement par des images légères, presque immatérielles, les sentiments vagues et mystérieux sont précisés dans des images d'un grand effet pittoresque :

Ouvre-moi les secrets de ta mélancolie
Comme le lis son urne au doigt qui le déplie :
Tout ce que tu diras tombera dans mon sein
Sans bruit, comme une pluie au milieu d'un bassin [1].

Le sentiment un peu vague est précisé dans l'image qui s'épanouit au-dessus du vers. Lamartine ne supprime pas le sujet de la comparaison ; il ne donne pas, comme nos symbolistes contemporains, une série d'images sans leur support, mais il transpose délicatement le sentiment mystérieux qu'il veut éveiller en nous dans l'image très nette qu'il décrit.

Ainsi les images sont toujours baignées dans le paysage que le poète porte en lui: elles en sortent chargées de vie intérieure. Par là s'explique le caractère du

1. *Ch. d'un Ange*, 12e vision.

cadre et du décor dans lequel il déploie ses sentiments. Ses souvenirs ressemblent à des songes parce que ses images symbolisent des émotions passées et renaissantes. Le songe garde donc une existence primordiale : il ne reste pas dans un arrière-plan plus ou moins décoré des qualités que réclament nos désirs ; il est la seule réalité à laquelle s'attache le poète, parce qu'elle est la seule expressive des mouvements du cœur. A vrai dire, les songes sont « des êtres réels l'image symbolique [1], » et c'est à travers leurs symboles qu'il voit les apparences du monde. L'amour s'explique par cette transformation de l'objet :

> Cedar, ô le plus beau des songes de Lakmi [2]...
> Tous mes songes viennent de toi [3].

Les images projetées sur le monde sont celles qui forment la trame des rêves. Cette projection paraît singulière à qui n'a pas suivi ce long travail intérieur. En vérité, c'est un songe que le poète poursuit et dans lequel il utilise sans effort la collaboration de la nature [4].

1. *Nouv. Méd.*, L'Ange.
2. *Ch. d'un Ange*, 13e vision.
3. *Prem. Méd.*, Souvenir.
4. Le poète ne semble-t-il pas nous associer à sa rêverie, quand il

Il est maintenant aisé de comprendre la vision du Paradis, si fréquente dans les vers du poète. Le Paradis, c'est le lieu où aboutissent les rêves, c'est le paysage intérieur idéalisé et magnifié, projeté dans les lointains du monde. De là les formes ennoblies qu'y prennent les êtres et les choses. Déjà elles ont subi une série d'élaborations par l'apport des souvenirs et des images ; puis l'imagination répand sur elles l'éclat qui met en valeur toutes leurs beautés, et le poète les voit « en floraison, dans une éternelle jeunesse[1]. » Que de fois Lamartine a mis en scène les anges ! Il les sent vivre autour de nous. Leur vol nous effleure. Ils ne symbolisent pas seulement la vie morale dans ses mouvements vers le ciel, mais aussi ces idées fugitives qui naissent dans notre esprit, l'allègent et l'élèvent dans une région surnaturelle. Le poète les voit sortir des profondeurs de l'infini, comme des reflets d'un autre monde, et il suit leurs mouvements, sous l'auréole qui les protège, dans une lumière étincelante. Dans le cantique sur la mort de la duchesse de Broglie[2], il parle de la vie morale de

parle des vagues de la mer Adriatique, qui « gardent les derniers reflets » des femmes aimées, et « les roulent jusqu'à la nuit, d'un rivage à l'autre, avec des lueurs et des soupirs. » Cf. *Souv. et Portr.*, t. I, p. 149.

1. « Le paradis n'est qu'une dernière floraison de leur éternelle jeunesse. » Cf. *Souv. et Portr.*, I, 147.

2. *Rec. Poét.*

celle qui lui parut vivre si près de Dieu. Il représente sa piété simple, sa beauté auguste. En se rapprochant d'elle par l'affection et le souvenir, il éprouve l'enthousiasme des mystères sacrés. Il évoque les anges qui sentaient en elle une sœur, protégeaient son sommeil, et lui apportaient des « saints rivages » où ils chantent la gloire de Dieu, ces « messages de tristesse et de douceur » qui plongeaient son âme dans les saintes mélancolies. — On voit que pour Lamartine les limites qui séparent le naturel du mystérieux sont flottantes. Aucune de ces entraves qui arrêtent notre essor des prisonniers : c'est le libre épanouissement de l'âme portée sur les images immatérielles, dans la région qui se prête à toutes ses métamorphoses et à l'expression de sa vie.

*
* *

L'imagination n'a pas seulement fourni le décor de la vie sentimentale. Fraîche et pure et somptueuse, elle se porte à travers le monde qu'elle assouplit à son allure, et, avec l'aisance infinie du songe, elle projette les désirs et les visions de l'âme, cette splendeur intérieure de vie et de poésie mêlées. Rejetant les règles et les artifices qui se marquent même dans les œuvres de nos plus grands écrivains,

elle fond en elle, sans heurt et sans retouches, les formes les plus différentes inventées par la sensibilité humaine, associe aux beautés latines les images bibliques et les symboles de l'art septentrional, et conserve toujours son attitude géniale dans le mouvement facile et glorieux de son essor. — En pliant ainsi notre vocabulaire à l'expression de la vie intérieure, le poète a singulièrement agrandi le domaine de l'imagination française. Avant les *Méditations* et les *Harmonies*, comme l'émotion lyrique se fixait malaisément dans une forme légère! Comme elle restait mystérieuse et farouche! Avec l'œuvre de Lamartine, notre poésie nationale, désormais égale aux plus hautes conceptions, a conquis la région nouvelle où la vie sentimentale peut entendre les voix qui ne parlent que dans le silence.

CONCLUSION.

Dans une étude qui fut retentissante, et qui plaçait Lamartine à son rang parmi les poètes de notre siècle, M. Jules Lemaître s'exprimait ainsi : Les vers de Lamartine semblent « jaillir de son âme « comme d'une source profonde : » on ne peut savoir « comment ils sont faits, » tant ils paraissent n'être que l'effusion spontanée des « beaux sentiments tristes et doux accumulés dans l'âme humaine depuis trois mille ans[1]. » J'ai senti l'abondance et l'éclat de ce jaillissement, mais est-il impossible de remonter à sa source ?

*
* *

Pour expliquer la souplesse, l'ardeur, la puissance d'expression de la sensibilité du poète, il fallait assister à l'élaboration de sa vie intérieure. On me

1. *Les Contemporains*, 4e série, pages 155, 156. Après cet article, M. J. Lemaître a apprécié l'œuvre de Lamartine dans une étude abondante et harmonieuse qui a paru d'abord dans le *Journal des Débats*, puis dans les *Contemporains*, 6e série.

reprochera peut-être d'avoir réduit l'analyse de l'œuvre de Lamartine à l'étude de ce travail intérieur où se mêlent l'action des livres et la profonde et lente collaboration des formes créées dans la solitude. J'avoue que la théorie de Taine, souvent artificielle, me paraît stérile pour montrer la genèse des talents originaux. Le milieu n'est-il pas ce qu'il apparaît à l'écrivain? Ne subit-il pas d'incessantes modifications apportées par l'imagination créatrice? Le poète ne voit-il pas sur tous les objets qui l'entourent l'effet ou le symbole de ses inventions personnelles? Ne se promène-t-il pas dans son village en répandant l'éclat de ses féeries intérieures? Chercher à travers ses œuvres la trace des caractères que nous croyons trouver dans la contrée où il a grandi, c'est imposer au regard du rêveur notre vision fragmentaire, c'est substituer à l'action inconsciente ou délibérée du génie le travail de nos explications à la fois brutales et fragiles. Cependant j'ai entendu dire au doux et noble Mistral que la poésie de Lamartine est une fleur de terroir et se pare de tous les charmes du pays de Saint-Point et de Milly. L'aveu est précieux à noter, mais il ne me convainc pas. Si la Provence, lumineuse et sonore, peut expliquer l'imagination d'un poète méridional qui nomme volontiers parmi ses ancêtres Théocrite et Virgile, je ne pense pas que

la nature monotone et sans mystères du Mâconnais serve à faire comprendre la poésie des *Méditations* souple et somptueuse, fluide et ardente[1]. Et qu'on ne parle pas d'embellissement, du don poétique d'idéaliser les apparences du monde : est-ce qu'aucun décor naturel est capable de valoir jamais le spectacle qui se déploie dans une âme de poète, quand la lumière des songes l'éclaire et lui donne une allure de gloire ?

C'est donc dans les profondeurs de l'âme même et à travers les formes variées de sa vie que nous pouvions trouver les causes qui expliquent l'éclosion de l'œuvre, et nous avons étudié la formation progressive du paysage intérieur où se repose et s'exalte l'imagination du poète ; nous avons cherché comment s'était enrichi, par des apports variés et sous l'action d'une culture à la fois spontanée et savante, ce jardin où poussent les fleurs du rêve et du souvenir, jardin de métaphores et de symboles vivants, jardin enchanté d'où se lèvent, pour l'expression du sentiment, les images, les parfums, les tons mouvants des reflets qui s'animent. Nous avons vu que les sources qui l'alimentent sont diverses, et grossissent

1. Cf. l'article très nourri de M. de Pomairols dans la *Revue Critique* (27 nov. 1893), et les observations de M. Larroumet dans les *Nouvelles Etudes de Littérature et d'Art*, p. 82.

peu à peu de leurs ondes mêlées le fleuve du lyrisme, impétueux et sonore.

*
* *

Si l'on essaie de définir l'œuvre qui sort de ce travail intérieur, on est frappé à la fois de la variété des inspirations qui la soulèvent et de l'harmonie où elles se fondent. Voici des métaphores orientales où se retrouvent la fraîcheur et l'éclat des images bibliques ; puis paraissent des symboles ossianiques, enveloppant les rêves et les émotions qui flottent autour de notre âme quand elle pense au mystère de la mort ; ailleurs on entend retentir la plainte qui s'élève des livres de Chateaubriand : on se souvient de l'ardente vision de Pétrarque promenant partout l'ombre transfigurée de Laure : et à travers ces formes et ces chants si divers, c'est la grâce et la souplesse des images que Lamartine a vues dans le ciel de l'Italie, et la mélodie des chansons qu'il a entendues sur les côtes campaniennes. Ainsi l'imagination sémitique, tour à tour fraîche et violente, l'imagination septentrionale, éprise de fantastique et de mystère, l'imagination méridionale qui recherche les contours harmonieux, se mêlent pour fournir des motifs d'expression à la sensibilité.

Mais ce qui frappe plus encore que cette diversité d'inspirations, c'est l'unité de ton que le poète donne à son chant. La voix de son génie s'élève, pure et facile, et semble s'abandonner à son essor. On n'est sensible qu'à la douceur de cette voix qui jaillit spontanément, droite et sûre, comme un bruit harmonieux qui se perd dans la nue. On ne se dit pas qu'elle est faite de tous les échos qui chantent dans le paysage intérieur.

*
* *

Comment expliquer cette unité d'une inspiration si souple et si riche? Dirons-nous que l'influence italienne domine dans l'œuvre du poète, et que sa pensée, fécondée par l'hérédité latine, trouvait d'elle-même, en rejetant les incohérences, la symétrie des lignes et la fusion des symboles? Mais cette cause reste extérieure, et si elle a contribué à façonner le génie, elle ne peut en expliquer l'essence.

Ce qui fut particulier au poète, c'est l'énergie créatrice et conquérante de son âme, douée d'un extraordinaire pouvoir de métamorphose, capable d'échapper par l'intensité de ses émotions aux servitudes du temps et de l'espace, et de répandre sur le monde le prestige de ses beautés intérieures. Sans

effort et sans art, par le seul élan de la sensibilité, elle s'empare de ces différentes expressions de la vie sentimentale, et ainsi elle a réalisé avec une maîtrise incomparable son œuvre essentielle qui fut de revêtir de beauté, pour l'apaisement de nos âmes, le mystère qui gît en nous et qui flotte sur le monde. Le mystère est en nous, mais il ne nous fait sentir sa présence que par des émotions fugitives, des lueurs vite effacées. Le poète, en se promenant en lui-même dans une région sans rivages, y éprouve des émotions sans limites, car il porte l'infini dans son cœur débordant de souvenirs et de formes qu'il décore, en les chantant, d'une pâleur lunaire si étrange et mélancolique, ou d'un éclat d'apothéose digne des tableaux paradisiaques. — Le mystère est hors de nous. Tout, dans l'univers, devrait ravir à tout instant notre surprise et notre étonnement ; mais notre esprit se ferme peu à peu à la beauté de ces spectacles, car il succomberait à tant de prodiges. Comme nous sommes tremblants devant les manifestations de la puissance infinie des choses, quand elle s'impose à nous dans une explosion soudaine ! L'enfant seul s'étonne sans repos et sans fatigue, avec une force de résistance que sa raison n'a pu affaiblir, parce qu'elle n'a pas encore fait entendre ses paroles prétentieuses. Le poète a de l'enfant la fraî-

cheur d'émotion toujours renouvelée, le don indéfini d'émerveillement, l'art de saisir, sans en souffrir, les apparitions incessantes du sublime et du merveilleux dans l'univers ; et ces mouvements de son âme mystérieuse et profonde, aux ardeurs si intenses qu'elles lui semblaient éternelles, il les décrit avec les formes qui nous semblent le plus chargées de mystère et qui étaient pour lui l'expression la plus rapprochée et la plus directe de sa vie intérieure. Sa poésie s'exhale comme un parfum, s'élève comme un son pur dans la nuit fraîche, brille et tremble comme les reflets qui partent d'un ardent foyer, flotte ou s'épanouit comme les images légères ou magnifiques qui bercent nos songes ou exaltent nos rêveries enfiévrées. C'est la voix même de l'âme qui monte et se déploie dans le silence de l'infini.

C'est pourquoi cette poésie ressemble toujours à une méditation ou à un hymne. Qu'il est riche de sens ce mot de Méditation, et qu'il exprime pleinement le caractère de l'œuvre Lamartinienne ! Il suggère les plaisirs et les mélancolies de la solitude et du silence, le sens et le tourment de la destinée humaine, la peur et le dégoût du monde, la langueur exquise des rêveries, l'ivresse de la vie intérieure. De là ce chant qui est la voix du cœur qui médite, un chant où tout se dispose pour la complète libération

de l'âme, un chant où les émotions allégées semblent venir du fond d'un rêve. La matière en est d'une extrême ténuité ; elle échappe à la prise de la pensée comme un nuage se dérobe à la pression de la main. C'est le sentiment pur qui s'exprime dans l'atmosphère qui lui convient : c'est l'existence même de l'âme qui se révèle à nous par la nature impalpable des images, les subtiles associations de sons et de mots.

L'hymne n'est qu'une méditation qui s'exalte, soit à l'appel tumultueux des émotions intérieures, soit devant le spectacle des embellissements que répand sur le monde la beauté et l'héroïsme. Mais c'est toujours la voix intérieure, tour à tour adoucie et triomphante : et ainsi le poète de l'*Isolement*, du *Soir*, du *Souvenir* et de l'*Automne* a été le chantre de *Bonaparte*, de la *Marseillaise de la Paix* et de *Révolutions*. Son génie se déploie dans l'harmonie et la lumière avec cet élan doux et magnifique qui est le rythme naturel du lyrisme dans la poésie et dans l'art.

∴

Une âme lyrique ! C'est la définition à laquelle on revient toujours en parlant de Lamartine. On peut dire qu'en expliquant la portée de son œuvre poétique, elle fait comprendre la nature de l'homme, sa

conception de l'histoire, son attitude d'orateur, les qualités et aussi les défauts de sa prose.

La générosité et la candeur de son caractère, sa facilité d'illusion et ses libéralités n'étaient que l'expansion de son âme martiale et héroïque. Il vivait parmi les choses et les êtres, avec l'allure simple et noble de ceux qui trouvent dans les apparences du monde l'ébauche ou le signe de leurs visions. — Un jour, il croit pouvoir donner à sa vie la beauté du rêve, et il part pour l'Orient. Avec une majesté fastueuse et tranquille. il se promène à travers les cèdres du Liban et les ruines de Balbek. On dirait la marche triomphale d'un prophète au milieu d'une nature associée aux créations de son esprit, parmi des hommes émerveillés de son attitude divine. C'est l'action et le songe mêlés et répandus dans le décor qui a la splendeur et l'immensité des régions contemplées dans les avenues intérieures. Ce voyage en Orient, ainsi conçu et accompli, n'a-t-il pas la beauté vivante d'une méditation qui se réalise? On sait qu'il y éprouva les émotions les plus pures et les plus violentes. et l'allégresse du pèlerinage à travers le passé qui surgit de ses ruines, et la vision de Dieu dans un paysage grandiose, et, après la mort de sa fille, l'amertume et le désespoir de son cœur brisé.

Il avait la même allure, romanesque et lyrique,

quand il parcourait le domaine de l'Histoire. Son âme chantante se mêle toujours aux récits qu'il expose. Son besoin d'effusion lui fait tour à tour admirer les Montagnards après les Girondins, et Tamerlan après Mahomet. Pourquoi? Parce qu'il se voit vivre à travers les épisodes touchants ou tragiques du passé, et que son imagination, en évoquant les héros d'autrefois, paraît suivre les métamorphoses et les pérégrinations de son âme dans les âmes des grands hommes. Il semble n'être que le spectateur du drame où se joue notre destinée ; en réalité, il en est l'acteur principal, car il se plaît à absorber en lui l'histoire des agitations humaines, comme si elles n'étaient que les mouvements de sa vie intérieure projetée à travers les temps. Le 25 février 1848, il laisse échapper son « hymne de paroles, » et il se trouve que la Révolution qu'il consacre par son adhésion solennelle et qu'il discipline par la magie de son verbe, est la réalisation d'un rêve longtemps caressé, s'imposant à l'esprit des hommes et à l'inertie des choses par l'intensité de sa vision de prophète.

Nous admirons le même élan dans le flot montant de ses périodes d'orateur. L'essor de son lyrisme le porte très haut et très loin, et donne à son regard une extraordinaire ampleur et lucidité. Ses prophéties semblent jaillir du fond de son âme comme un écho

de ses vibrations intérieures. Il discerne la forme future des créations humaines à travers la masse embrumée des événements qui se déroulent, car il est de ceux qui « voient l'horizon avant nous[1], » et qui saisissent les effets lointains cachés dans l'ombre de l'avenir. Ne sont-elles pas merveilleuses les divinations de Lamartine? Il a prédit la « féodalité de l'argent, » la renaissance napoléonienne, le percement de l'isthme de Suez, le siège de 1870 et les malheurs de la Commune, dans cette « affreuse réunion de détresse et de fléaux humains, » où faillit périr la capitale assiégée. Il avait le droit de proclamer qu'il avait « quelque pressentiment de la postérité dans les choses, » car il assistait, des hauteurs où le maintenait son génie, à ce qu'il a magnifiquement appelé « le jugement lent et silencieux de l'histoire[2]. »

Dans ses romans, dans son Cours de littérature, si mêlé, mais souvent si lucide, nous trouvons encore le reflet de sa vie intérieure. Le sentiment est toujours sincère, malgré le travestissement du décor. Il revit les souvenirs du passé en les enveloppant de beauté ou de gloire, et les mensonges, les subtils

1. J. Simon. Discours prononcé à Mâcon, à l'occasion du centenaire de Lamartine.

2. Discours prononcé par Lamartine, à propos du retour des cendres de Napoléon. Cf. Deschanel (*ouvr. cité*, II, 121.)

mensonges qui nous semblent dénaturer le caractère des émotions, ne sont jamais l'effet d'un calcul ou d'un artifice littéraire, mais l'apport inconscient ajouté par l'action du rêve aux banalités de la vie.

Enfin le style des œuvres en prose ne révèle-t-il pas la force et les défaillances de l'inspiration lyrique ? La phrase est fluide, nombreuse, entraînant dans son mouvement les substantifs abstraits longs et sonores, plus remarquable par la mélodie des sons associés que par l'éclat des images. Ses négligences mêmes sont la rançon de sa facilité naturelle à s'épancher en périodes soulevées et abondantes. Voyez-le, dans les intervalles de l'inspiration, au moment où naissent en lui ces idées et sensations vagues que son esprit doit suivre pour n'être pas accablé sous le mystère des conceptions géniales : dédaigneux du travail des retouches habiles, se refusant à comprendre l'utilité de l'art dans des matières que le génie seul ne soutient pas, il s'abandonne à sa facilité et se contente de ce qu'il trouve, faible souvent dans cette excessive fluidité des mots, quelquefois incorrect et incohérent, mais rencontrant, dans ce laisser-aller de son imagination qui sommeille, la fraîcheur de notes exquises, et l'éclat dans les tours et les métaphores. Les gestes qu'il trace alors d'un bras lassé évoquent souvent des attitudes magnifi-

ques : même dans ses faiblesses, on ne peut oublier sa grandeur.

*
* *

Lamartine fut un exemple très rare et très pur d'une humanité supérieure. Il nous révèle la puissance infinie de la vie intérieure, la souveraineté de l'idéalisme et sa force de retentissement sur l'univers. En terminant cette étude, que je sens si inégale à l'ampleur du sujet, je m'incline devant cette grande âme, la plus somptueuse et la plus noble des âmes de notre siècle, et je me réjouis de voir que la génération nouvelle comprend de mieux en mieux la beauté de l'enseignement qu'elle nous a donné : c'est que dans le cœur des hommes se trouve une source inépuisable de création dans le double domaine de l'action et de l'art, et que les formes changeantes et ternes au milieu desquelles s'agite notre existence doivent subir notre maîtrise pour servir de langage ou de symbole à notre poème intérieur.

Vu et lu,

En Sorbonne, le 30 octobre 1895,

par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

A. Himly.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Gréard.

TABLE DES MATIÈRES

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

